ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

DES
MALADIES
DES FEMMES.

TOME SECOND.

C VI 34

DES
MALADIES
DES FEMMES,

Par M. CHAMBON DE MONTAUX,
Médecin de la Faculté de Paris, de
la Société royale de Médecine, &c.

Arbitror inſanit homo, & ex libro alicundè Doctus, aut in Medicamenta collapſus Medicum ſe factum eſſe putat, cum in arte nihil ſciat. *Platonis, Oper. Phædr. ſive de pulchro.* p. 326.

TOME SECOND.

A PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.
Sous le Privilége de la Société Royale de Médecine.

DES

MALADIES CHRONIQUES DES FEMMES, A LA SUITE DES COUCHES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies chroniques formées par la matiere laiteuse & le fluide des lochies.

LES femmes qui ont été meres ne sont pas exposées aux seules maladies dont j'ai donné l'histoire ; le lait & le fluide qui forme les lochies en occasionnent souvent de chroniques, qui les font périr après bien des souffran-

ces. *Non modo puerperas morbi celeres verum etiam lenti extinguunt. Non nunquam longo post partum tempore imo donec vixerent male habent* (1). Ces maladies que Morgagni n'a fait qu'indiquer en partie, sont en grand nombre & sont très-difficiles à guérir. Il paroît que l'habitude où sont les Praticiens de ne donner aux accouchées que les secours nécessaires pour calmer les grands accidens auxquels elles sont exposées dans le tems des couches, est la cause la plus ordinaire des affections chroniques qui leur surviennent. Quand la matiere du lait ou des lochies ne fait une irruption sur les visceres ou quelqu'autre partie du corps, on abandonne à la nature, l'écoulement de l'un & la secrétion de l'autre, sans considérer les suites de ces deux fonctions avec toute l'attention qu'elles méritent.

(1) Morgagni, de sedib. & caus. morbor. lib. III. Epist. Anat. Medic. 48. nº. 46.

J'ai prouvé ci-devant que le flux puerpéral étoit un écoulement qui ſouffroit de grandes variétés dans ſa durée & dans la quantité de fluide qui ſort de la matrice. J'ai fait l'hiſtoire des maladies auxquelles la ſuppreſſion ou la diminution ſenſible de cette évacuation donnoit naiſſance. Je vais parler actuellement des accidens qui dépendent d'une petite portion de ce fluide qui n'auroit pas été entraîné hors du corps dans le tems de l'accouchement, & de ceux qui, à cette époque, ont formé d'autres maladies durables.

Puiſqu'il n'y a point de meſure pour eſtimer la quantité de fluide que doit perdre chaque accouchée, il eſt impoſſible de prévoir ſi une portion, reſtée dans le ſyſtême vaſculaire, n'ira pas un jour ſe dépoſer en quelque partie du corps, y former un engorgement ou une autre affection. D'ailleurs, chaque organe excrétoire ſer-

vant à lui donner iſſue, une évacuation peut tenir lieu d'une autre & augmenter l'incertitude du Médecin ſur la quantité de cette humeur qui doit paſſer au-dehors, à moins qu'on ait pris les précautions que j'ai indiquées dans le commencement de cet Ouvrage, & qu'on ait fait un uſage auſſi conſtant qu'il convient, des remedes que j'ai preſcrits, pour en entraîner les reſtes par les ſueurs, les urines ou les ſelles.

CHAPITRE II.

De l'amaigriſſement après l'accouchement, & des accidens qui dépendent de cet état.

Après qu'une femme paroît guérie des ſuites de couches ſans avoir éprouvé d'accidens, elle reſte quelquefois ſans appétit; ſes forces ne reviennent pas avec la célérité que ſon état

apparent sembleroit le promettre ; elle en acquiert, mais elle perd son embonpoint de jour en jour ; les digestions s'alterent sensiblement après quelques mois ; & souvent elle a des accès de fiévre irréguliers, accompagnés de dégoût, de soif & d'abattement ; la bouche devient mauvaise à son réveil ; &, si elle ne fait pas attention à cet état, elle est enfin attaquée d'une fiévre qui prend un caractere de putridité dans son cours ; d'autrefois elle devient cachectique.

Si la perte de l'appétit a été médiocre, la maigreur vient plus lentement, & les femmes restent souvent dans cet état jusqu'à ce qu'une autre révolution ou une maladie qui lui est étrangere, devienne la crise commune qui leur redonne la premiere santé. En considérant les circonstances de cette maladie, j'ai remarqué qu'elle se rencontroit plus ordinairement dans les femmes qui avoient été exposées trop

promptement aux effets d'un air froid ou a des impreſſions ſemblables; celles chez leſquelles l'humeur laiteuſe n'avoit pas été parfaitement évacuée ; celles enfin qui étoient d'une conſtitution délicate & dont les viſceres n'avoient pas une force ſuffiſante pour l'expulſer ou réſiſter à ſon irruption; car, j'ai prouvé ailleurs qu'elle reſtoit longtems mêlée au ſang avec lequel elle circule; & que, dans cet état, elle pouvoit encore ſe ſéparer de lui pour ſe dépoſer ſur quelque partie : vérité qui ſera encore mieux démontrée dans un des Chapitres ſuivans.

Il paroît qu'elle attaque, de préférence, les viſceres de la digeſtion, ou que les glandes du méſentere, qui ont été engorgées pendant la groſſeſſe, ont perdu une partie de leur force tonique & ſont le principal foyer où elle ſe dépoſe : auſſi, les ſuites de cette eſpece de métaſtaſe ſont-elles plus fréquentes chez les femmes des

Villes & qui ne sont pas laborieuses, que parmi les habitantes de la Campagne. Une autre raison fait concevoir pourquoi ces dernieres sont plus facilement exemptes de ces maladies, c'est que les travaux auxquels elles sont assujetties, occasionnent des sueurs qui achevent d'expulser les restes de ce liquide.

La curation est simple, il suffit d'atténuer l'humeur morbifique par des décoctions de plantes savonneuses & légérement diaphorétiques, si l'estomac les supporte. On purge de tems en tems, ensuite on passe à l'usage des amers ou des eaux ferrugineuses : je préfere les eaux minérales salines, surtout quand l'estomac est fatigué par les sucs ou les décoctions d'herbes; elles suffisent pour diviser les liquides épaissis dans les glandes; elles sont toniques, &, en les rendant purgatives, quand la circonstance l'exige, elles completent, elles seules, la guérison.

Si les digestions restent long-tems affoiblies, les sucs qui en sont extraits ne réparent plus les pertes du sang d'une maniere convenable ; l'assimilation du chyle avec lui n'est plus complete ; les différens liquides, comme la sérosité, la lymphe, la partie mucilagineuse, la fibreuse & la colorante, ne se réunissent qu'imparfaitement ; le mouvement des vaisseaux diminue, sur-tout chez les femmes d'un tempérament phlegmatique ; il y a des infiltrations de toutes parts ; les chairs deviennent bouffies, œdémateuses : de-là naissent la cachexie, la chlorose, le scorbut, l'hydropisie, &c.

Quand la constitution du sujet est bilieuse, les levains, développés dans les premieres voies, acquiérent plus d'acrimonie ; ils irritent davantage les intestins : ceux qui sont passés dans le sang, le rendent plus âcre & plus stimulant ; de-là les diarrhées fébriles, putrides, les dyssenteries, les

fiévres humorales, méſentériques, putrides & malignes. Comme chacune de ces maladies, au moment où elle exiſte, a ſon caractere particulier, & n'a plus rien de commun avec l'état d'une femme accouchée, ſinon qu'elle en eſt une ſuite éloignée, je ne parlerai point du traitement qui ſe trouve d'ailleurs dans tous les livres ; il me ſuffit d'avoir indiqué comment la matiere laiteuſe peut lui avoir donné naiſſance.

CHAPITRE III.

De la diarrhée laiteuſe.

J'AI dit que l'humeur laiteuſe qui n'avoit pas été complétement évacuée & qui continuoit à ſe porter aux viſceres de la digeſtion, occaſionnoit des accidens très-variés, c'eſt ainſi qu'il arrive des diarrhées, qu'on peut nommer laiteuſes, qui épuiſent les femmes

& les exposent à un grand nombre de maux. Celles-ci ressemblent, à quelques égards, aux diarrhées des enfans, les excrémens sont blanchâtres ou d'un gris pâle, quoiqu'ils soient fétides; cependant leur odeur conserve encore un acide particulier, odeur qu'on remarque dans les excrémens des jeunes sujets qui ne se nourrissent que de lait, quelquefois cette maladie cesse d'elle-même; mais aussi je l'ai vu durer assez long-tems pour exténuer les femmes qui en étoient incommodées.

On les guérit en les purgeant avec les substances ameres, comme la rhubarbe, la gentiane, l'eupatoire d'Avicenne, &c. La méthode que j'ai cru la meilleure est celle-ci; je leur prescris une infusion faite avec une médiocre quantité de ces substances, un gros suffit; elles n'agissent que comme toniques & incisives. Après que les malades en ont fait usage

pendant quelques jours, j'augmente la dose pour la rendre purgative ; je continue ainsi jusqu'à ce que les digestions soient parfaitement rétablies. On peut employer les mêmes remèdes en bols ou sous quelqu'autre forme qui convienne aux personnes auxquelles ils sont nécessaires. La diarrhée ne résiste pas à ce traitement ; les femmes acquiérent bientôt des forces ; l'appétit renaît & les digestions réparent les désordres qu'avoit causés la maladie.

Il faut toutefois observer que les substances résineuses, ou celles qui contiennent un résino extractif, sont plus dangereuses dans les tempéramens bilieux ; elles irritent les intestins au point de donner des superpurgations violentes à une dose légere : il faut donc rejetter du nombre des médicamens qu'on leur destine, la rhubarbe, ainsi que ceux qui fournissent les mêmes principes ; à plus forte, rai-

ſon les ſucs réſineux, comme l'aloës, &c. On ſe contentera alors de leur preſcrire des infuſions ameres, rendues laxatives avec le ſéné & les ſels neutres. On choiſira parmi les plantes ameres l'eupatoire d'Avicenne, la germandrée, la gentiane, la benoite, &c. auxquelles on mêlera l'aigremoine, la ſcolopendre, le polipode, la fumelere, &c.

CHAPITRE IV.

Du lait qui continue à ſe porter aux mamelles en trop grande quantité, long-tems aprés l'accouchement.

UNE femme robuſte me conſulta l'an dernier, parce qu'elle avoit beaucoup de lait, malgré qu'elle fut accouchée depuis dix-huit mois; quand ſes ſeins étoient engorgés & douloureux, le lait couloit de lui-même: quelquefois il ſe portoit aux inteſtins,

& occasionnoit une diarrhée de quelques jours : ensuite il reprenoit la premiere route, & couloit de nouveau par les mamelles. Cependant les regles n'avoient pas reparu depuis l'accouchement, la santé de cette femme n'étoit pas altérée, elle avoit de l'embonpoint, le pouls étoit plein, son teint étoit frais : elle avoit bon appétit.

Il étoit à craindre que la matiere laiteuse ne causât des accidens, semblables à ceux qui arrivent aux nourrices qui sévrent leurs enfans. Pour rappeler les fluides à la matrice, je lui conseillai des bains de pieds pendant huit jours, après lesquels je la fis saigner du pied assez copieusement, les mamelles s'affaisserent. Je lui prescrivis ensuite une eau minérale saline, artificielle, dont elle fit usage pendant quinze jours ; elle fut aussi purgée deux fois à huit jours de distance. Elle recommença les bains de pieds, &

ſix ſemaines après les regles reparurent, & n'ont pas ſouffert d'interruption depuis leur premiere apparition.

La maniere la plus ſûre de diſſiper le lait eſt de faire uſage des apéritifs, comme la chicorée, l'oſeille, le piſſen-lit, la patience, le fraiſier, l'aſperge, la garence, &c. On les donne en décoction continuée pendant un tems ſuffiſant, aiguiſée d'un gros de ſel de Glauber ; enſuite on fait prendre un purgatif, on paſſe de-là aux infuſions de plantes diaphorétiques dont j'ai parlé précédemment : on y joint les anti-ſcorbutiques, on continue ce traitement pendant quelques ſemaines, & le lait diſparoît complétement ſans former d'engorgement dans aucune partie. La longueur du traitement doit être meſurée ſuivant la plus ou moins grande abondance du lait & la difficulté qu'on éprouve à le tarir.

Quelques Praticiens ont propoſé d'appliquer les ventouſes ſur différentes

parties du corps, afin de dévoyer l'humeur laiteuſe, & l'empêcher de ſe porter aux mamelles. Cette méthode ne peut être utile qu'autant qu'elle ſera accompagnée du traitement que je viens d'indiquer; car il ne ſuffit pas de débarraſſer les ſeins, il faut encore diſpoſer le chyle à ſe mêler intimément au ſang, & cauſer dans la circulation une révolution particuliere qui diſſipe la matiere laiteuſe, autrement on n'éviteroit pas les dépôts intérieurs: ce ſeroit même en favoriſer la naiſſance en forçant le lait à ſuivre des routes étrangeres. Ainſi l'application des ventouſes aux aines eſt un moyen illuſoire, ſi ce n'eſt pour rappeler le ſang à la matrice, quand l'abondance du lait empêche le retour des menſtrues; mais dans ce cas même, on n'eſt pas diſpenſé de faire uſage du traitement que j'ai indiqué précédemment.

CHAPITRE V.

Du flux laiteux de la matrice.

COMME la matiere laiteuſe occaſionne des diarrhées, en ſe ſéparant trop long-tems du ſang pour ſe porter aux inteſtins ; de la même maniere, elle continue quelquefois à paſſer par les vaiſſeaux de la matrice, & épuiſe les femmes qui ont cet écoulement. Cette maladie a rarement des ſuites dangereuſes ; mais elle donne naiſſance aux fleurs blanches, en abreuvant la matrice, par l'atonie, & la foibleſſe qu'elle cauſe à ce viſcere. Si ſa ſecrétion ne ſe fait pas complétement, elle peut cauſer des engorgemens dans les parties contenues dans le baſſin. Peut-être que les obſtructions qu'on y trouve long-tems après l'accouchement, dépendent plus fréquemment de cette cauſe qu'on ne penſe communément.

Quoi qu'il en soit, cet écoulement n'est pas toujours de la même espece : dans quelques sujets, ce n'est qu'une humeur tenue & blanchâtre qui ressemble absolument à la matiere des lochies, telle qu'on la connoît dans les derniers tems de son évacuation : d'autrefois cette humeur est glaireuse, plus transparente & plus pituiteuse. Elle prend ce caractere, quand l'écoulement a duré un certain tems. Dans ces circonstances, les regles reparoissent difficilement ; leur retour est incertain, retardé & quelquefois supprimé ; les malades éprouvent une lassitude & un engourdissement dans les parties inférieures du tronc & dans les extrêmités ; le visage s'altere & se décolore ; les forces ne reviennent pas, & cet état détruit insensiblement la constitution. Il subsiste souvent après que les régles ont reparu, & attire sur la matrice toutes les humeurs catharrales, ce qui établit une sorte de fleurs

blanches qui ressemblent à celles des jeunes filles.

La curation à beaucoup d'égards est la même que celle de la diarrhée laiteuse : il s'agit de détourner le cours que les humeurs ont pris par cette voie, & de fortifier le viscere malade, ainsi que les parties auxquelles il est attaché ; car quand elles ont été abreuvées par ces liquides, elles ont perdu leur force tonique, & les humeurs impures qui se forment, soit par le vice des digestions, soit par l'acrimonie du sang, s'y portent de préférence à tout autre lieu. Pour éviter la longueur du traitement, on fait des injections d'eau minérale saline. Un Médecin Chimiste, & connu par des travaux intéressans, m'a assuré avoir obtenu dans ce cas des effets très-prompts de la dissolution de sublimé à la dose de deux grains dans une pinte d'eau : il l'avoit conseillé en injection pour une semblable maladie. Je préfere celles qu'on

fait avec une décoction de plantes détersives, comme la saponaire, à laquelle on mêle quatre gouttes d'alkali volatil par once. Rien n'est plus dangereux que les injections astringentes que quelques personnes prescrivent, elles fixent l'humeur dans les visceres voisins de la matrice, & donnent naissance aux obstructions. Quoi qu'il en soit, le traitement de cette maladie est long, sur-tout dans les sujets phlegmatiques qui ont la chair molle & la fibre lâche. Dans ces derniers, les eaux ferrugineuses & toutes les préparations de Mars, prises intérieurement, sont les remedes qui conviennent le mieux, en purgeant tous les quinze jours avec les purgatifs amers, tels que la rhubarbe, la racine d'eupatoire, &c. Cette maladie n'étant pas fréquente chez les sujets bilieux, on n'est pas forcé à prendre les précautions que j'ai indiquées dans le chapitre précédent, & la curation s'obtient plus facilement avec les amers.

CHAPITRE VI.

De la deviation de la matrice.

REIMANN s'étonnoit que les modernes ne fissent pas une attention plus marquée aux différentes positions que prend la matrice (1) ; pendant que les anciens avoient pris soin de connoître toutes les manieres dont elle pouvoit être deviée, & qu'ils avoient fait des recherches sur les moyens par lesquels il étoit possible de lui rendre sa rectitude. Il faudroit être bien peu versé dans la lecture d'Hippocrate pour ne pas savoir que ce Médecin a dit en plusieurs endroits de ses Ouvrages, que l'utérus se portoit vers les aines, le pubis, le sacrum, les parties latérales du bassin ; que dans quelques sujets il étoit couché transversalement dans le

(1) Ephem. nat. cur. cent. 9. observ. 79 in schol.

bassin ; dans d'autres, disposé suivant une ligne oblique, &c. Galien & les Médecins qui ont vécu long-tems après lui, tels que Mathieu de Gradi (1), Hercule Saxonia (2), Roderic à Castro (3), recommandoient expressément aux Accoucheuses l'examen de la matrice pour leur rendre compte de sa position.

Dans les tems suivans, on a entiérement négligé ce soin important jusqu'au moment où Deventer a montré la nécessité de s'en occuper (4), parce qu'il avoit remarqué combien ces différences de situation influoient sur la facilité ou la difficulté de l'accouchement. Comme cette question n'est pas de mon objet, je ne parlerai que de

(1) Matth. de Gradi Pract. tract. 4. cap. 22.

(2) Hercul. Saxonia Prælect. pract. part. 3. cap. 2.

(3) Roderic à Castro, de morb. mulier. lib. II. cap. 17.

(4) Devent. nov. lum. exib. obstetric.

la position vicieuse que la matrice conserve chez les femmes après l'accouchement. Quand j'ai fait l'énumération des causes qui pouvoient mettre obstacle à l'écoulement des lochies, j'ai dit qu'il suffisoit que ce viscere fût dévié, en sorte que son orifice fût appliqué sur une des parties du bassin: c'est donc une recherche qui importe singuliérement à la vie des femmes dans le tems de l'accouchement. Le flux menstruel peut être supprimé, empêché ou diminué par la même cause. On peut en dire autant de la génération, qui devient difficile toutes les fois que l'orifice de la matrice ne se présente pas directement vis-à-vis l'ouverture du vagin.

Quoiqu'on ait observé la déviation de la matrice chez des filles ou des femmes qui n'avoient point eu d'enfant, la grossesse n'en est pas moins la cause la plus ordinaire; les observateurs sont d'accord que si le placenta

s'implante sur un des côtés de ce viscere, de maniere que son poids le fasse pencher sensiblement pendant la grossesse, il est nécessaire que les ligamens d'un côté s'alongent considérablement, pendant que les autres conservent à peu-près leur premiere longueur.

La claudication a été comptée par la plupart des Auteurs, comme une cause de la déviation de matrice : je connois plusieurs femmes boîteuses, chez lesquelles ce viscere est penché, de maniere que son corps porte sur le côté du bassin le moins élevé, & l'orifice se trouve un peu relevé du côté opposé : Hippocrate avoit fait cette observation. Morgagni remarque que le ligament large d'un côté peut être relâché, tandis que le rond aura conservé sa premeire étendue : il ajoute que ces différences dans l'extension non naturelle des ligamens peut avoir lieu en même tems dans les deux côtés;

d'aprés cette obſervation, il explique les différences de poſitions que prend la matrice en certains cas. Les anciennes tumeurs de la matrice ou des parties qui y adherent, ſont encore une nouvelle cauſe de ſa déviation.

Outre les accidens qui dépendent de la difficulté de la part des regles, & des lochies de s'écouler, quand l'orifice de l'utérus eſt appuyé ſur quelque point du baſſin, il en réſulte encore des douleurs dans le bas-ventre, qui ſont entretenues par le tiraillement de ſes ligamens. Son engorgement cauſe auſſi une ſtupeur & une inſenſibilité dans l'une des extrêmités, quelquefois même une ſorte d'impoſſibilité de la mouvoir.

La déviation de matrice qui dépend d'un défaut d'organiſation égale dans ſes ligamens, n'eſt pas ſuſceptible de guériſon; le prognoſtic eſt le même, ſi la claudication ou la mauvaiſe conformation du baſſin ſont la cauſe de cet

cet état. Celle qui est ancienne n'admet point non plus de curation, celle qui résulte de l'engorgement de la matrice, des ovaires, &c. ne se guérit qu'avec sa cause, si elle n'a pas duré trop long-tems.

On ne peut rendre aux ligamens affoiblis leur ton, leur élasticité & leur premiere longueur, qu'en soutenant l'utérus dans une position toujours égale. Les pessaires, de quelque maniere qu'ils soient faits, élevent la matrice, mais ils n'empêchent pas qu'elle ne penche d'un côté ou de l'autre : pour qu'ils puissent réussir, on pourroit écarter le côté vers lequel se porte l'orifice, avec des substances assez molles pour remplir le vuide qui doit se trouver entr'eux ; une pelote, conformée de maniere à occuper cet intervalle, seroit un bon moyen : on auroit soin qu'elle fût très-douce, & toujours enduite d'un mucilage ou d'une graisse douce, afin de ne pas

irriter les parties avec lesquelles elle seroit en contact. On feroit coucher, autant qu'il seroit possible, les femmes sur le côté opposé à celui où le corps de l'utérus est incliné. On emploieroit des injections toniques, faites avec les eaux ferrugineuses, on les dirigeroit plus particuliérement vers le côté du vagin où se trouveroit les ligamens relâchés. Peut-être que cette conduite, suivie pendant un certain tems, suffiroit pour rendre à la matrice la position qu'elle doit avoir naturellement.

Rodericus conseille l'application des emplâtres, faits avec le bois d'aloës, la mirrhe, l'encens, le galbanum, les roses, &c. il veut aussi que les femmes portent des linges imbibés de décoctions astringentes, appliquées sur la région de la vessie : ces moyens peuvent être de quelqu'utilité.

CHAPITRE VII.

De la claudication accidentelle.

Les femmes qui ont la chair molle & abreuvée d'une sérosité abondante, & qui ont fait de grands efforts dans l'accouchement, restent quelquefois boîteuses, ou marchent difficilement, ou paroissent comme on dit *déhanchées* après leurs couches. C'est à l'écartement qui a eu lieu dans la symphise du pubis, & dans l'articulation du sacrum avec les os innominés qu'elles doivent cette incommodité. Si elles ne s'exposent pas trop tôt à la fatigue, la nature les guérit sans remedes. Cependant quelques-unes, malgré les précautions qu'elles ont prises, ont conservé cette incommodité. Les bains de vapeurs aromatiques, les frictions séches, les applications de substances toniques, jointes au repos & aux re-

medes qui évacuent la sérosité surabondante, sont les seuls moyens par lesquels on puisse guérir la maladie dont je parle.

La claudication, qui est la suite des obstructions, se guérit en même tems que sa cause. Morgagni a vu une femme qui étoit boîteuse, parce que l'utérus étoit ulcéré. La malade mourut, on l'ouvrit; il y avoit inflammation aux muscles obsturateurs qui avoient été constamment abreuvés du pus âcre, qui découloit d'un des ulceres de la matrice, lequel avoit son siége à sa face externe.

CHAPITRE VIII.

Des taches de lait.

Si une femme échappe aux dangers inséparables de la grossesse & de l'accouchement, un liquide égaré de sa route, peut imprimer une tache d'un

aſpect rebutant, qui efface ſa fraîcheur & ſa beauté. Ce maſque funeſte impoſe ſur ſa face le caractere hideux de la vieilleſſe ; la blancheur de ſa peau ſe perd ſous une couleur ſombre quelquefois baſannée, qui ſillonne inégalement ſes traits, & qui enleve à tous l'agrément de ſa jeuneſſe ; quelquefois un bandeau dégoûtant couvre ſon front d'un voile impur ; ſon étendue ſe propage ſous les cheveux : bientôt ſa tête perd cet ornement de ſon ancienne beauté ; elle reſſemble à celle de ces vieux végétaux, qui n'offrent plus à la vue du ſpectateur que des rameaux flétris qui annoncent ſa décrépitude. Si l'homme le plus ſtupide qui erre dans les forêts, s'occupe quelquefois à embellir, par des ornemens étrangers, la femme farouche qui a été l'objet de ſes préférences, pourquoi ne ſerions-nous pas plus empreſſés que l'homme ſauvage à rendre à la beauté

qui nous a séduit, tous les charmes qui nous avoient fixés près d'elle.

C'est une matiere laiteuse qui cause ce désordre dans la contexture de la peau, & qui, coagulée dans ses glandes, forme autant de petits engorgemens qui gênent la transpiration, & dessèchent le tissu de cet organe : il est donc nécessaire de dissoudre cette humeur, avant que d'appliquer sur les taches qu'elle forme des substances capables de les faire disparoître. Pour cet effet, on fera boire chaque matin aux femmes qui ont cette légere incommodité, deux tasses d'une tisane apéritive, faite avec les racines de pissenlit & d'asperges, dans laquelle on fera infuser une once de racine de raifort sauvage, on y dissoudra un gros de terre foliée de tartre. Huit jours après, on prescrira un purgatif convenable à la constitution, ensuite on frottera chaque soir le visage avec une

peau douce, imbibée d'esprit de vin. Hippocrate recommande un liniment, fait avec le fiel de bœuf, l'huile & le vin pur; on l'appliquera en se couchant, on l'enlevera le lendemain avec une décoction de mauve. On peut se servir également chaque nuit de linge, couvert d'un cataplasme léger, fait avec la farine de lupin, d'orobe (*ervum*) & de pulpe de figue, &c. &c. Pendant qu'on fera usage de ces applications extérieures, on fera continuer la boisson apéritive. On purgera une seconde fois pour emporter les restes de la matiere laiteuse, qui auroit de la tendance à se fixer sur le visage.

CHAPITRE IX.

Des obstructions formées par l'humeur laiteuse.

Il y a deux sortes d'obstructions qui dépendent de la fixation du lait dans les différens visceres du bas-ventre & sur-tout dans la matrice. Quand j'ai traité de l'inflammation de ces parties, j'ai dit que souvent après la cessation des symptômes, il restoit un engorgement plus ou moins étendu dans le lieu où l'inflammation avoit pris naissance; & j'ai encore divisé ces especes de tumeurs en deux especes. Je distingue de ces dernieres celles qui existoient avant l'inflammation. La seconde espece dépend du transport de la matiere laiteuse sur une partie quelconque, après que les accidens des couches paroissent cessés, ou pendant les couches mêmes, mais sans être

accompagnées d'inflammation : ces divisions deviendront plus claires, en lisant ce qui suit.

Comme ce liquide peut former un écoulement durable par la matrice, une diarrhée laiteuse, &c. il peut aussi s'accumuler d'une maniere insensible sur une partie, & faire une congestion dont le volume s'accroît lentement. Des grossesses successives sont autant de nouvelles causes qui portent les humeurs sur le lieu qui avoit d'abord été affecté : j'en ai donné plusieurs exemples en parlant des causes de l'inflammation. De cette maniere, les engorgemens acquierent quelquefois un volume énorme. Nous avons été consulté ces années dernieres, Messieurs Bouvart, Petit, Lorry, Dufouart, Baudeloque & moi, pour une dame de Langres qui avoit des obstructions dans le mensetere, qui occupoient toute la région ombilicale moyenne, la portion inférieure de la région épigastri-

que & ſupérieure hypogaſtrique, & les ligamens da la matrice du côté droit. Par le récit très-circonſtancié des différentes époques de la vie de la malade, j'ai été convaincu que cet amas énorme avoit été formé ſucceſſivement par le dépôt d'une partie de l'humeur laiteuſe, qui n'avoit pas été évacuée à chaque accouchement. J'ai donné auſſi une autre obſervation qui vient à l'appui de cette derniere, en parlant d'une femme qui ſe préſenta aux Ecoles de Médecine, il y a quelques années. Elle avoit le genou droit très-volumineux, elle nous aſſura que le volume s'étoit augmenté ſenſiblement après chaque accouchement; M. Levret n'a pas méconnu cette cauſe d'engorgement : je l'ai cité précédemment ſur le même objet.

L'accroiſſement de ces tumeurs, quand elles occupent le bas-ventre, ne peut pas être connu dans ſes commencemens, parce que les malades ne

s'en plaignent que quand elles deviennent gênantes par l'extension qu'elles ont acquises. On n'en est donc instruit que quand elles sont déjà anciennes ; cependant il faut distinguer les parties qu'elles occupent : car, celles qui sont fixées dans la substance de la matrice, se font bientôt reconnoître par un poids & un tiraillement fatiguant. A ces signes, il faut ajouter les accidens spasmodiques qui en sont la suite, & sur la cause desquels on se trompe fréquemment dans la pratique. Il est vrai que celles qui sont situées dans le mésentere, à la proximité des gros troncs de nerfs, qui se propagent pour la plupart le long des gros vaisseaux qui vont se rendre aux intestins, donnent aussi naissance à des symptômes nerveux ; mais alors les malades ne sentent point un poids fatiguant, comme quand l'utérus est le siége de la maladie. Enfin le toucher ne laisse point d'incertitude sur le lieu qu'oc-

cupe la tumeur, quand elle a un peu d'étendue.

Madame la Marquiſe de R... avoit eu trois enfans, ſes couches avoient paru heureuſes; cependant elle avoit été dans un état de ſouffrance preſque continuelle, qu'on attribuoit à la mobilité des nerfs. Elle avoit fait beaucoup de remedes qui n'avoient pas diſſipé ſes accidens. Elle me conſulta l'an dernier, elle ſe plaignoit d'un tiraillement à l'aine gauche, & quand il avoit perſiſté quelques jours, elle éprouvoit un mal-être général & des ſuffocations inſupportables. Je touchai le bas-ventre, je trouvai les ligamens gauches de la matrice engorgés; il y avoit auſſi deux obſtructions d'un volume médiocre dans le méſentere. Elle a pris des eaux minérales & des bains de la même eau tout l'été dernier, avec des bols compoſés d'opiat méſentérique, de pilules de Fuller & de ſavon médicinal: le volume des

obstructions est beaucoup diminué; sa santé est meilleure, quoique la maladie ne soit pas encore détruite actuellement.

Toutes ces obstructions ont une mollesse qui ne permet pas qu'on les confonde avec celles qui sont la suite d'une inflammation. Dans ces dernieres, la chaleur & l'action des vaisseaux a coagulé le liquide d'une maniere très-fixe, & lui a donné une résistance qui le fait approcher de celle du squirre: les auteurs ne les désignent pas par un autre nom. Cette circonstance suffit donc déjà pour distinguer les deux especes de tumeur dont je veux parler; & le récit de ce qui s'est passé, ne laisse point d'incertitude sur leur nature A ces deux caracteres, j'en ajouterai un troisieme, c'est que les dernieres (celles qui dépendent de l'inflammation) ne prennent pas d'accroissement comme les autres. La raison m'en paroît sensible. Le trouble

que cause une inflammation & la crise qui la suit, détruit entiérement la matiere laiteuse; il ne s'en fait plus une nouvelle secrétion, puisqu'elle n'existe plus. Dans les engorgemens dont la formation est lente, cette même humeur, mêlée au sang, circule avec lui pendant long-tems, & quelquefois des années entieres, ainsi que je l'ai prouvé précédemment. Pendant tout cet espace de tems, elle peut donc se déposer & se dépose réellement sur le même lieu, forme de nouvelles productions sur le noyau qui existoit déjà, & en fait accroître ainsi le volume.

J'ai distingué deux sortes d'obstructions, formées par l'inflammation; je parle dans cette seconde division du centre de la tumeur déjà solide, devenue encore plus résistante après une seconde maladie de la même espece, qui a augmenté son volume. J'ai voulu, en établissant cette différence, faire

connoître la difficulté qu'il y avoit à guérir ces maladies, en montrant que les liquides dont la congeſtion étoit formée, réſiſtoient beaucoup plus long-tems à l'action des inciſifs, & en général de tous les remedes qu'on mettoit en uſage pour les diſſoudre : il ſuit de ces réflexions que le prognoſtic d'une pareille concrétion, quoiqu'elle ne ſoit pas volumineuſe, eſt plus grave que celui des tumeurs de la premiere eſpece, quand même elles ſeroient très-étendues.

Madame de P... avoit été fort maltraitée par les manœuvres qu'on avoit pratiquées en l'accouchant, l'orifice de la matrice avoit été déchiré du côté droit. A cet accident, ſurvint une inflammation qui fut guérie par les perſonnes alors conſultées ſur ſa ſanté; mais, malgré que cette inflammation fût entiérement terminée, cette dame paſſa trois années avec des douleurs preſque continuelles à la région de la

matrice. Rien n'étoit plus varié que les incommodités auxquelles elle fut exposée pendant ce tems. Enfin sa santé étoit tellement délabrée qu'on n'attendoit que sa mort prochaine. On m'appela pour la voir, d'après le récit des accidens qu'elle avoit éprouvé, & de ceux qui existoient encore ; je touchai la matrice pour en reconnoître l'état, je trouvai l'orifice dur, & plus volumineux qu'il n'est ordinairement. Le contour en étoit inégal, & chaque éminence avoit une solidité, telle que je crus cette maladie incurable : l'orifice étoit encore ouvert par le côté, ainsi que je l'ai dit ci-devant, par la plaie qu'on y avoit faite en l'accouchant, les levres n'en avoient point été réunies, cette fente latérale se prolongeoit jusqu'au corps du viscere, qui avoit aussi un peu plus de consistance que dans l'état naturel ; mais les bords de cette ouverture étoient aussi fermes que les inégalités du contour. Je crus

qu'on pouvoit réduire le traitement à la diminution de ses souffrances, si on pouvoit l'obtenir. Cependant les remedes qu'elle a pris, ont tellement changé son état, que je ne doute pas qu'elle ne se guérisse complettement : j'en parlerai à l'article de la curation.

Quoiqu'Hippocrate assure que les femmes qui ont l'orifice & le col de la matrice squirreux (1), ne conçoivent plus, cependant je connois trois femmes qui sont devenues enceintes, ayant cette maladie : il faut convenir aussi que l'accouchement est pour elles une fonction bien pénible & bien dangereuse, parce que l'orifice de la matrice ne pouvant plus se dilater autant que l'exige le volume du fœtus pour lui livrer passage, cette partie éprouve des déchiremens considérables, ainsi que je l'ai dit dans une des observations précédentes.

(1) Hippocr. de nat. mulieb.

Quoi qu'il en ſoit, la groſſeſſe chez les femmes qui ont le col de l'utérus obſtrué, eſt très-orageuſe, parce que ce viſcere ne pouvant pas ſe prêter en tout ſens à l'extenſion néceſſaire pendant l'accroiſſement du fœtus, il en réſulte des accidens ſans nombre, dont je ne dois pas m'occuper dans cet Ouvrage, puiſque ce ſujet n'eſt pas intimément lié avec celui que je traite. Il ne ſuffit d'avoir fait remarquer quels étoient les dangers auxquels étoient expoſées les femmes nouvellement accouchées, attaquées de cette maladie.

Faut-il abandonner les malades à leur ſort, quand les engorgemens reſſemblent par leur ſolidité à ceux que j'ai reconnus dans la perſonne dont j'ai donné l'hiſtoire? C'eſt un principe admis généralement par les Médecins que les ſquirres ſont irréſolubles, & que quand on les *tracaſſe* par des remedes, on les fait dégénérer en can-

cer? Cette proposition est fausse à quelques égards : je vais exposer fidélement mon avis à ce sujet.

Qu'entend-t-on par squirre? Une tumeur dure & insensible *durus & sensu carens* (1), c'est le squire parfait; il en existe un autre, celui qui n'est pas parfaitement insensible (2). Cette définition n'indique pas quel est le terme où l'obstruction s'arrête pour devenir squirreuse, il restera donc souvent de l'incertitude sur cet objet. Quant à l'insensibilité absolue, elle est difficile à reconnoître dans des visceres profonds, parce que le tact ne s'exerce pas seulement sur la tumeur squirreuse, mais aussi sur les parties voisines. Quoi qu'il en soit, les Anciens & presque tous les Modernes n'admettent pas d'autre distinction pour reconnoître la

(1) Galenus, Methodus medendi. lib. II. cap. 6. Chart. tom. X. p. 326.

(2) *Idem.* lib. XIV. cap. 6. p. 326.

curabilité ou l'incurabilité de cette maladie. Van-Swieten diſtingue les tumeurs ſquirreuſes de la maniere ſuivante : les unes, ſuivant lui, ſont expoſées à l'action vitale, & les autres y ſont ſouſtraites. Les premieres exiſtent dans le tiſſu des vaiſſeaux, dans les glandes, &c. &c. Les dernieres ſe ſont formées dans des follicules, dans les canaux excréteurs, &c. Il admet encore une différence parmi ces dernieres, c'eſt que les unes ſont profondes & les autres ſuperficielles ; celles-ci, ſelon lui, peuvent être ſoumiſes à l'action des topiques inciſifs, fondans, &c. (1) ce qui eſt encore un nouveau caractere de curabilité ; conſidérations qui prouvent que van Swieten ne regardoit pas les ſquirres comme des maladies auſſi généralement incurables que les autres Médecins.

(1) Van Swieten, Comment. ad Aphor. Boerh. tom. I. p. 778, 779, 780.

Je penſe que la matiere dont ils ſont formés doit encore être l'objet d'un examen particulier, & c'eſt ce qui nous conduira à prédire quels ſont les ſquirres qui peuvent dégénérer en cancers, d'avec ceux qui ne prennent pas cette terminaiſon, quand on emploie des remedes convenables. Je ne doute pas que l'humeur critique d'une fiévre putride ou maligne ou épidémique qui ſe dépoſeroit ſur un viſcere qu'elle engorgeroit, & dans lequel elle auroit acquis, par le tems, la ſolidité qui conſtitue le ſquirre, ne ſoit très-dangereuſe quand on voudra la diviſer ou la fondre. Je ſuis encore bien perſuadé qu'un ſquirre placé dans une partie extérieure, expoſée à des frottemens continuels, à des contuſions ſourdes, &c. ne ſoit encore très-dangereux à fondre; mais quand ces deux conditions n'exiſteront pas, quand la tumeur ſera formée d'une matiere qui n'étoit point acrimonieuſe par

elle-même, quand elle ſera placée hors de tous chocs violens, comme le ſquirre formé dans la matrice, quand elle ſera formée par la coagulation ſubite d'une matiere laiteuſe, je la crois curable, & j'en ai des exemples. Je crois auſſi qu'on peut l'attaquer ſans danger par les remedes fondans.

Je n'excepte pas même, du nombre des perſonnes qu'on peut guérir, celles qui ont le ſang acrimonieux, comme quand il y a une humeur dartreuſe, éréſypélateuſe, ſporique, pourvu que la tumeur ait les deux conditions que j'ai établies dans l'article précédent. Je ne déſavoue pas que le tems néceſſaire pour la curation ne ſoit très-long; mais ſi les malades & les Médecins, qui n'ont pas eu la patience de ſuivre un pareil traitement, l'ont cru impoſſible, ils ſe ſont trompés.

Les Auteurs recommandent l'application de l'eau réduite en vapeurs ſur la tumeur ſquirreuſe pour la ramollir.

On peut s'en servir pour celle de la matrice & particuliérement pour celle de son orifice, partie qui est la plus fréquemment attaquée de la maladie dont je parle. On l'introduira dans le vagin, au moyen d'un entonnoir dont l'extrémité soit bien polie ou arrondie, afin de ne pas blesser la malade. On employe aussi le vinaigre dans la curation des tumeurs formées par le lait comme celles des mamelles. Je le crois plus nuisible, comme acide, qu'il ne peut être utile, parce que, c'est à la partie caséeuse & lymphatique du lait que sont dûes ces concrétions, & l'acide n'est pas le dissolvant; j'en ai donné les raisons ailleurs. S'il porte un peu de ramollissement, ce n'est qu'à l'aide de l'eau & de la chaleur que cet effet s'obtient, car, l'acide, par lui-même, augmenteroit la dureté de la tumeur. Galien parle de ses bons effets dans celles de la rate & des parties char-

nues (1) ; mais comme la matiere dont elles ſont formées differe beaucoup du lait, ce témoignage n'eſt d'aucun poids dans la queſtion préſente.

Le mélange du vinaigre avec la gomme ammoniaque & les autres ſubſtances de cette nature, dont on fait des embrocations, des linimens ou des emplâtres, eſt un bon fondant. Hildan (2) s'en eſt ſervi avec ſuccès ſur des tumeurs des mamelles qui avoient réſiſté à un grand nombre de remedes. La tumeur étoit-elle ſquirreuſe ? C'eſt ce qu'Hildan ne dit pas poſitivement ; d'ailleurs les remedes qu'on avoit fait avoient été propoſés par des femmes & des charlatans, ce qui ne nous apprend pas qu'ils

(1) Galenus, Method. medend. lib. XIV. cap. 5. Chart. tom. X. p. 323.

(2) Hildan. Obſerv. Chirurg. cent. 3. p. 152.

étoient d'un bon choix. Cette obſervation prouve-t-elle que l'acide, comme acide, ait contribué à la guériſon ? Que ſe paſſe-t-il dans le mélange d'un acide avec une gomme réſine ? Il réſulte une diſſolution de la partie extractive dans le vinaigre ; mais l'huile qui eſt contenue dans cette ſubſtance ne s'unit-elle pas à l'acide pour en former une ſorte de ſavon ? Autrement, pourquoi n'employeroit-on pas, de préférence, l'union de l'eau aux gommes, ſi l'acide ne changeoit pas la nature des principes ? Quant à la partie réſineuſe, que devient-elle ? A quoi ſert-elle ? Elle n'eſt pas ſoluble dans les acides, ni dans la matiere de la tranſpiration ; de quelle utilité peut elle être ? à moins que la petite quantité qui ſe trouve diſſoute ou plutôt interpoſée dans la diſſolution, à la faveur de l'extrait, n'agiſſe auſſi par ſa qualité ſavonneuſe, puiſ-

qu'elle eſt un composé d'acide & d'huile, autrement on ne voit pas comment ſon uſage peut être avantageux. Ce ſont autant de queſtions que la Chymie auroit dû éclairer, en examinant les produits des gommes réſines diſſoutes dans les acides, pour connoître de quelle maniere ſe comportent les principes dont elles ſont formées, après ces opérations. Quoi qu'il en ſoit, je ne reconnois point, dans l'action de cette ſubſtance, l'efficacité du vinaigre comme acide, & je penſe qu'il ne convient point dans la cure des engorgemens laiteux.

Les ſels neutres végétaux, comme ſur la terre foliée de tartre, ſont comptés, par les Médecins, pour des fondans actifs. Ces remedes étoient parfaitement connus des Anciens. Pline, le Naturaliſte, dit qu'on faiſoit prendre, pour diſſiper les tumeurs de la ratte & d'autres viſceres, les cendres

de sarment arrosées de vinaigre, & étendues dans suffisante quantité d'eau (1); on prescrivoit par ce moyen, le sel neutre résultant de l'acide végétal avec l'alkali fixe végétal, qui est la terre foliée de tartre. Ce médicament se trouve aujourd'hui dans presque toutes les formules des Médecins, quand il s'agit de la curation des obstructions; sa grande dissolubilité & sa saveur très-âcre l'ont fait regarder, avec raison, comme un des plus puissans incisifs connus. Il paroît, en effet, que si on le faisoit prendre à grande dose, comme les autres sels neutres, il auroit plus d'action qu'eux, & hâteroit singuliérement la cure des tumeurs rébelles. Boerhaave dit que ce remede est un puissant résolutif, & qu'il est d'autant plus précieux, qu'il ne nuit point aux personnes d'un tempérament

(1) Plinius, Histor. natur. lib. XXIII. prœm. 588.

chaud, eſt très-utile aux conſtitutions froides, & convient à preſque tous les malades (1). Je penſe, comme le ſavant Auteur des Notes ajoutées à la Pharmacopée de Londres, qu'on peut le donner à la doſe de deux & trois gros, diſſous dans un véhicule approprié; mais je crois auſſi que pour ne pas le rendre purgatif, ce qui eſt néceſſaire dans la cure d'une maladie longue, il faut le prendre à différentes repriſes & à des intervalles éloignés, afin que ſon action ne ſe porte pas ſur les inteſtins ſeulement, qu'il puiſſe être introduit dans les ſecondes voies & circuler avec la ſéroſité; autrement il n'attaqueroit pas les obſtructions, parce qu'il paſſeroit avec les excrémens qu'il entraîneroit avec lui.

C'eſt de cette maniere qu'on employe les autres ſubſtances ſalines dans

(1) Boerhaave, Elem. Chem. tom. II, uſus ad Proceſſ. 78, p. 170.

la cure des tumeurs anciennes, & sur-tout les eaux minérales salines ; c'est en introduisant, dans le sang, une grande quantité de ces médicamens qu'on vient à bout, après quelques années de patience, de fondre entierement des obstructions squirreuses, que tous les autres remedes n'avoient pas pu guérir. L'expérience m'a prouvé, pendant le séjour que j'ai fait à Bourbonne, par ordre du Gouvernement, que les bains contribuoient davantage à la guérison de ces maladies rébelles, que l'eau qu'on buvoit. Si on n'en boit qu'une petite quantité, elle n'a pas assez d'effet, puisqu'elle ne contient que quelques grains de matiere saline. Si on en prend beaucoup, dans un court espace de tems, elle purge promptement & il n'en passe presque point dans le sang. Par les bains, au contraire, l'eau s'introduit par toute la surface du corps ; la chaleur favorise singuliérement cet effet. Elle reste

mêlée à la férosité du sang ; & comme toute la masse en est imprégnée, le liquide coagulé se trouve continuellement exposé à l'action de ce dissolvant. Je donnerai, dans un autre Ouvrage, la méthode qu'il faut suivre dans l'usage des eaux thermales, & les variétés que chaque maladie exige dans l'emploi de ces médicamens.

Il paroît, par les observations faites sur les eaux thermales salines, que la substance qui s'y trouve la plus abondante est le sel marin, & c'est par conséquent à ce sel que sont dus les effets heureux qu'on en retire. Il est bien étonnant qu'on ait négligé de se servir d'une matiere si commune & dont l'utilité avoit été parfaitement connue des anciens. On peut s'en convaincre par le passage de Pline *aquam vero maris per se efficaciorem tumoribus discutiendis putant medici* (1).

(1) Plinius, Histor. natur. lib. XXXI. cap. 6. p. 751.

Je la preſcris en boiſſon & en bains, depuis plus d'un an, à pluſieurs perſonnes qui ont des obſtructions anciennes, & elles en ont éprouvé des effets très-avantageux. J'obſerve au reſte, à cet égard, qu'il y a des précautions & des regles à ſuivre dans ſon uſage, & qu'il ne faut pas moins de ſagacité & de connoiſſance pour en diriger l'emploi, que pour celui de tout autre remede. Je réunirai, dans l'Ouvrage dont j'ai parlé ci-deſſus, les principes d'après leſquels il faut ſe conduire pour en tirer toute l'utilité dont elle peut être ſuſceptible. Si les médicamens de cette eſpece ont été regardés comme incertains ou même dangereux dans la cure des obſtructions invétérées, c'eſt que leur maniere d'agir n'a pas été connue des Médecins, & que la coutume qu'on ſuivoit, toujours la même, par conſéquent preſque toujours inutile & ſouvent pernicieuſe, a pu donner de

l'incertitude & bientôt de la défiance ſur leur efficacité.

J'ai démontré précédemment que les ſels qui étoient les plus ſolubles avoient une action plus fondante que ceux qui exigeoient une grande quantité d'eau pour être tenus en diſſolution. La ſolubilité du ſel ammoniac ſurpaſſe celle de la plupart des ſels neutres à baſe d'alkali fixe ; il a encore un autre avantage qui le rend plus efficace, c'eſt ſa grande activité ſur les tumeurs anciennes ; il pénétre auſſi beaucoup plus promptement les maſſes de fluide coagulé qui forment les obſtructions. Il eſt des circonſtances dans leſquelles on peut l'appliquer immédiatement ſur les parties malades, comme dans le ſquirre de l'orifice de la matrice, ſur les tumeurs des mamelles ou des autres parties externes. Dans le premier cas, on le diſſout dans un véhicule convenable, comme une décoction de graines ou

de plantes émollientes pour en faire des injections. Dans le ſecond, on le mêle aux ſubſtances dont on fait des cataplaſmes qu'on applique ſur le lieu affecté.

J'ai vu un Capitaine de Cavalerie qui avoit conſulté MM. Petit & Lorry, MM. Sabbatier, Louis & Chambon, de l'Hôpital des Gardes Françoiſes, pour une tumeur ſquirreuſe de la proſtate : la plupart étoient d'avis de ne faire que des remedes qui empêchaſſent les progrès de la maladie, qu'ils croyoient incurable. Je lui faiſois prendre tous les jours des lavemens faits avec la décoction de rhue, de juſquiame & de ciguë, à laquelle je mêlois, au moins, un gros de ſel ammoniac. Après deux mois d'uſage de ces remedes, auxquels j'avois joint les bains, les eaux de Paſſy & des pilules fondantes, la tumeur étoit diminuée de moitié ; tout le tiſſu cellulaire, qui ſe trouve entre

le rectum & la vessie, qui avot été engorgé & durci, étoit réduit à son volume ordinaire. Deux autres mois après, la glande étoit ramenée à son état presque naturel.

Il est important d'observer que le sel ammoniac étant très-actif, ne peut pas être continué aussi long-tems que les autres sels neutres, parce qu'il cause des accès de fiévre assez violens, qui se terminent par des sueurs considérables; c'est pourquoi j'étois souvent obligé d'en suspendre l'usage & d'employer un régime anti-phlogistique pour prévenir la violence de ces accidens. Je ne faisois mettre non plus dans la seringue quele tiers du liquide qu'elle auroit pu contenir, afin que le remede séjournât plus particuliérement dans le rectum, & fût appliqué par ce moyen sur la tumeur même. On peut d'aprés les mêmes principes faire des injections qui baignent l'orifice de la matrice, & qui séjourneront dans

le vagin autant qu'on le voudra, en engageant les femmes à tenir les cuisses serrées, ou les jambes croisées l'une sur l'autre; mais il ne faudra pas oublier que l'activité de ce médicament exige de la circonspection & de la prudence.

Le mercure & ses préparations sont comptées au nombre des atténuans qui possedent la plus grande énergie, ils dissolvent les tumeurs les plus dures, les exostoses mêmes, &c. mais comme ils divisent le sang à un point extrême, ils y portent aussi la dissolution. Or, comme dans la curation des obstructions anciennes, durcies ou squirreuses, on est forcé à insister très-long-tems sur l'action des mêmes remedes, on conçoit déjà combien il est dangereux d'en faire usage, parce qu'ils ne manqueroient pas de faire dégénérer souvent en cancer les tumeurs qu'on auroit voulu attaquer par cette méthode. D'ailleurs, il agit sur les nerfs d'une

maniere véhémente, & les affecte souvent pour la vie. Si on vient ensuite à considérer que la plupart des malades qui partent des obstructions, sont presque toutes des femmes qui ont les nerfs très-irritables, on est obligé d'avouer que l'usage des préparations de mercure ne peuvent leur être prescrites qu'avec les plus grands ménagemens.

Quelqu'éloge que les Médecins Allemands aient fait de la ciguë comme fondante, trop d'épreuves malheureuses nous ont appris à nous défier de l'incertitude de leur décision. Son extrait contient une huile virulente, fétide, très-narcotique & très-pernicieuse, sur-tout en le préparant à la maniere de M. Stork, qui l'a fait connoître. Pour éviter les accidens qui résultent de cette préparation, j'avois fait préparer chez M. Tassard, Maître en Pharmacie de cette ville, un extrait avec la plante séche, afin qu'elle eût

perdu par la deſſication une partie de cette huile vireuſe qui eſt très-volatile, je faiſois diſſoudre l'extrait dans une ſuffiſante quantité d'eſprit de vin affoibli ou d'eau-de-vie; enſuite on évaporoit en conſiſtance d'extrait: on recommençoit encore la même opération, afin de faciliter l'évaporation de l'huile fétide.

Avec cet extrait, je faiſois faire des bols dans leſquels je mêlois la gomme ammoniac, le ſavon, la limaille d'acier & un ſirop convenable; je les preſcrivois à très-petite doſe dans les commencemens: enſorte que la malade pour laquelle on les avoit préparés, commençoit tout au plus par un demi grain d'extrait de ciguë. Malgré ces précautions, & ſans en venir à la doſe preſcrite par les Allemands, la malade ſe plaignoit de vertiges, d'une ſorte de ſtupeur dans la machine, & d'une inertie dans l'imagination qui lui donnoit de l'inquiétude. Je n'avois pas fait

une attention bien marquée à ſes plaintes à ce ſujet ; cependant après avoir diſcontinué à pluſieurs repriſes l'uſage de ces remedes , & avoir laiſſé écouler un tems ſuffiſant pour diſſiper cet état de ſtupeur, je me ſuis apperçu qu'il recommençoit toujours quelques jours après qu'elle avoit repris les mêmes médicamens : j'en conclus que l'extrait de ciguë doit être abſolument banni du nombre de ceux qui peuvent être adoptés pour la cure des maladies chroniques chez les femmes dont les nerfs ſont très-mobiles , quand on en fera uſage intérieurement.

La grande réputation qu'avoit acquiſe Mademoiſelle de Stephens en Angleterre par ſon remede fondant, a engagé les Médecins à en faire l'examen : on s'eſt bientôt apperçu que les ſubſtances alkalines & le ſavon même en faiſoient la baſe. Ce remede avoit fait des cures avouées & difficiles, cependant il n'étoit pas nouveau à cette

époque; puisque tous les ingrédiens dont il étoit composé, étoient d'un usage très-familier aux Médecins; mais il faut avouer aussi que personne n'avoit peut-être osé les donner à aussi grande dose, & aussi long-tems continuée que cette demoiselle. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'il agissoit trop puissamment sur les humeurs, en y portant la putridité par l'extrême division qu'il faisoit éprouver à la lymphe, & il fut abandonné. Il ne s'agissoit, pour en tirer un parti avantageux, que de modérer ses effets, en l'administrant avec prudence. C'est aussi la méthode qu'ont suivie les bons Médecins, son usage est devenu très-général; mais il exige la plus grande circonspection, par les raisons que j'ai alléguées dans cet article.

Le fondant de Levret est une dissolution d'alkali fixe dans l'eau commune: cet Accoucheur célebre assure avoir fait un grand nombre de guéri-

ſons par ce moyen ; & tous ceux qui l'ont employé avant & depuis lui, conviennent qu'il mérite les éloges que M. Levret en avoit fait. Je l'ai employé en douche ſur une tumeur laiteuſe de l'articulation du génou, & il m'a réuſſi parfaitement. Il ſuffit, quand on s'en ſert à l'extérieur, de purger doucement les malades, à proportion que la fonte de la tumeur ſe fait, afin que l'humeur morbifique ne reſte pas mêlée au ſang. L'uſage interne exige beaucoup plus de précautions, premiérement l'alkali cauſtique ne convient pas, celui qui eſt ſaturé d'acide crayeux eſt préférable, parce qu'il n'eſt pas corroſif comme le premier ; ſecondement, il agit à la maniere des ſavons, c'eſt-à-dire, en atténuant les humeurs, mais avec plus de violence : auſſi eſt-il indiſpenſable de le preſcrire à une très-petite doſe, comme d'un grain juſqu'à quatre, quand on le donne en ſubſtance ; & de quatre juſqu'à huit, quand

on l'étend dans un véhicule comme l'eau commune. Cette derniere méthode est préférable à la premiere, mais il faut que la quantité d'eau soit portée à deux livres qu'on boit par verres, à des distances d'heure en heure ou demi heure. M. Maquer observe que le meilleur correctif de cette substance, sont les matieres résineuses qui forment avec elle une espece de savon (1); ce qui indique l'utilité de l'union de l'alkali fixe avec des remedes qui sont eux-mêmes incisifs & fondans comme la gomme ammoniaque, le galbanum, le sagapenum, l'assa fœtida, &c.

Si l'usage de l'alkali fixe exige de la circonspection de la part du Médecin, l'alkali volatil donné sans prudence ne seroit pas moins dangereux; on ne peut pas désavouer que ce dernier ne soit le meilleur dissolvant de la lymphe,

(1) Macquer, Dictionnaire de Chymie, au mot alkali.

& que par cette raiſon, il ne mérite la préférence ſur tous les autres. Mais l'expérience ne nous permet pas encore de prononcer, ſi la continuation de ce remede ne ſeroit pas pernicieuſe à l'intérieur : rien n'empêche qu'on ne s'en ſerve à l'extérieur, en l'uniſſant à des huiles douces pour en former un compoſé ſavonneux très-inciſif & très-pénétrant. Il pourroit donc mériter la préférence ſur le ſavon ordinaire dans les maladies externes. On n'a pas eſſayé de le donner intérieurement; les Chimiſtes mêmes ne nous ont pas encore inſtruit du procédé le plus convenable, pour le compoſer d'une maniere réguliere & toujours ſemblable ; il faut attendre de nouvelles découvertes pour prononcer ſur cet objet.

L'abus des médicamens purgatifs dans la cure des obſtructions ſimples & ſquirreuſes, s'eſt conſervé parmi le plus grand nombre des Praticiens ; il

en est même quelques-uns qu'on ne peut se dispenser de placer dans la classe des hommes savans, qui n'ont pas évité ce défaut dans la pratique. Fatiguer la machine par des secousses réitérées, épuiser les fluides par des évacuations continuelles, c'est prendre la cure des obstructions à rebours. On concevra toute la vérité de cette proposition dans les articles suivans, quand je parlerai des bains & des évacuans; mais ce qui est le plus dangereux encore, c'est que les *guérisseurs* qui font un usage si journalier des substances purgatives dans la maladie dont je parle, font choix des résino-extractives, comme le jalap, la scammonée, l'aloës, &c. Ils épuisent les malades sans presque combattre la maladie, & les désordres que leur conduite occasionne dans l'économie animale, sont plus désastreux que le mal même qu'ils vouloient dissiper. Si quelqu'un, dit Galien (1),

(1) Galen. Method. medend. lib. XIV. cap. iv. Chart. tom. X. p. 322.

emploie les subſtances qui purgent violemment, & qui ſont très-diſcuſſives, & qu'il ne prenne pas en même tems la précaution d'humecter ſans ceſſe pour aider la diſſolution des fluides coagulés : on croira dans les premiers tems que ſa méthode a ſinguliérement avancé la guériſon ; mais l'obſtruction qui reſtera, deviendra incurable, parce qu'on aura enlevé tout ce qu'il y avoit de parties plus tenues, & que le reſte aura acquis la ſolidité de la pierre.

Le plan de curation eſt bien indiqué dans ce paſſage de Galien. En effet qu'eſt-ce qu'une obſtruction ſimple ou invétérée, ou ſquirreuſe ? Un amas de fluides qui ont acquis une certaine fixité après leur coagulation, qui ont perdu une partie ou peut-être après un certain tems, toute la séroſité qui étoit unie avec eux dans l'ordre de la ſanté, au moyen de laquelle ils étoient capables de circuler dans les vaiſſeaux comme le reſte de la maſſe. On ne

peut pas douter que les squirres, qui sont la terminaison de l'inflammation, ne soient particuliérement privés de cette même sérosité, par l'action même de l'inflammation, & la chaleur excessive qui en a procuré pour ainsi dire la dessication. Or, comment attaquer une masse qu'on ne peut détruire que d'une maniere insensible, & qu'il faut rendre complétement soluble, si ce n'est en y portant d'abord la sérosité qui en a été séparée? Les bains & les délayans sont donc les remedes par lesquels on doit commencer la curation. C'est pour cette raison que l'eau réduite en vapeurs a été recommandée comme un des plus excellens moyens, parce que l'action de ses molécules, aidée de la chaleur, s'insinue plus promptement dans les substances que ce fluide peut pénétrer. On ne peut se dispenser de donner un certain dégré de chaleur aux bains, autrement ils deviendroient toniques, & seroient

contraires à l'indication qu'il faut ſuivre, puiſqu'il s'agit de ramollir & de diviſer.

Pendant qu'on expoſe la ſurface du corps à l'action de l'eau, qui s'introduit par les vaiſſeaux abſorbans, on fait prendre aux malades des boiſſons copieuſes, qui ſont chargées de ſubſtances ſavonneuſes, comme les plantes de cette claſſe. La tumeur ſans ceſſe abreuvée d'un liquide abondant, ſe laiſſe enfin pénétrer plus aiſément, & les ſels que la ſéroſité y porte avec elle, fondent inſenſiblement la lymphe coagulée. Cette ſéroſité déjà chargée d'une partie de la matiere de l'obſtruction, rentre dans le torrent des fluides; elle y porte une matiere étrangere, qui irrite les vaiſſeaux, qui occaſionne bientôt un trouble qui ſe reconnoît à la gêne que les malades éprouvent, à l'engourdiſſement qui ſurvient, au changement de couleur qu'on remarque à la peau, mais ſur-tout à la cornée

opaque : le tems de purger une fois est arrivé. Quelquefois ces matieres passent par les sueurs ou les urines, mais il est rare qu'un purgatif ne soit pas nécessaire.

Les malades sont exposés à des accès de fiévre passagers, qu'on dissipe promptement par le régime & les délayans : c'est dans ce tems qu'on met en usage les fondans dont j'ai parlé, & les apéritifs de toute espece, en observant toujours de remplir les vaisseaux de liquides abondans par les bains & les boissons, autrement l'action des sels, des savons & des alkali sur la lymphe coagulée, lui donne une acrimonie dont les suites seroient dangereuses; elles causeroient une chaleur dans les visceres engorgés, qui y feroit naître l'inflammation, mais une inflammation d'un mauvais genre; parce qu'aulieu d'un pus doux, blanchâtre, homogene, il en découle une sanie âcre, puante, rousse, caustique,

qui ronge toutes les parties avec lesquelles elle se trouve en contact, repasse dans le torrent de la circulation où elle acheve la destruction des malades.

Quelques Médecins assurent que la trop grande quantité de bains porte l'atonie dans les solides, & facilite le développement des tumeurs ; ils citent des exemples de cette vérité. Ils ajoutent que l'atonie continuant à s'accroître par les bains, on est obligé de les suspendre, parce qu'ils s'opposent aux digestions, & font enfin naître l'hydropisie. On ne peut pas désavouer que ces propositions ne soient vraies à beaucoup d'égards. Quand les tumeurs se trouvent placées sur le trajet, ou près du trajet des gros vaisseaux ; elles gênent la circulation, elles font staser les fluides dans les extrémités inférieures, & dès-que ces parties perdant leur élasticité, elles s'œdematisent très-promptement. On prévient ces accidens

voie tous les liquides qui avoient été divisés. On ne peut pas désavouer qu'il n'existe souvent une disposition scorbutique ou une tendance au scorbut dans le sang des femmes qui ont éprouvé différens accidens après la résorbtion d'une humeur laiteuse, surtout quand cette humeur a porté son action sur les visceres de la digestion, & qu'elle a gêné cette fonction pendant un certain espace de tems. Les sujets attaqués de phthisie pulmonaire même ne sont pas à l'abri de cette sorte de cachexie; on en voit quelques-uns chez lesquels les poulmons n'ont été affectés qu'après le développement de cette acrimonie : il suit de ces réflexions que l'usage du cresson est parfaitement indiqué dans les circonstances dont je viens de donner le détail.

On lit dans les Œuvres posthumes de M. Pouteau, Chirurgien de Lyon, parmi les observations de son pere,

plusieurs exemples de guérisons de phthisie pulmonaire confirmée, par l'usage du cresson; il en existe une surtout qui a un rapport plus immédiat avec la question que je traite. Il parle d'une dame qui crachoit du pus à la suite d'un dépôt laiteux qui s'étoit formé dans le poulmon. « J'avois assu-
» jetti cette dame (dit l'Auteur de ces
» observations) à un régime qui con-
» tribua sans doute beaucoup à réta-
» blir sa santé; je faisois piler dans
» un mortier une quantité suffisante
» de cresson, on mettoit peu à peu le
» suc qui provenoit de cette macéra-
» tion avec du bouillon de poulet, on
» passoit ensuite le tout dans un linge,
» & on faisoit deux potions, l'une
» pour le matin, l'autre pour l'après-
» midi. Au bout de quelques jours
» de traitement, je lui ordonnai de
» manger du cresson crud dans la
» journée; cette dame fut parfaite-
» ment guérie au bout de deux mois,

» & je ne trouvai plus de pus dans ses » crachats (1) ». De quelque cause que la phthisie ait pris naissance, il est impossible que le sang soit parfaitement pur, quand il y a suppuration aux poulmons ; car une partie de la matiere purulente est résorbée par les vaisseaux lymphatiques, & circule ensuite avec le sang auquel elle s'unit. C'est pour *émousser cette acrimonie ou cet état colliquatif du sang* (2) que Morton prescrit l'usage des anti-scorbutiques pour boisson ordinaire, & sur-tout le cresson d'eau.

Les vésicatoires, les cauteres & les setons, &c. ont été recommandés par plusieurs Auteurs dans la cure des ulceres des poulmons & particuliérement dans la phthisie des femmes, suite de la métastase d'une humeur

(1) Pouteau, Œuv. posth. tom. III. p. 385.

(2) Morton, Oper. Med. Phthisiol. lib. II. cap. 7.

laiteuse. Peut-être qu'à la suite d'une inflammation des poulmons, sur-tout quand elle a été vive, la matiere laiteuse n'existe plus dans le sang, & ne continue plus à se porter à la poitrine: les révulsifs comme les vésicatoires, &c. n'ont donc pas d'autre effet alors que d'appeler une portion du pus au dehors, & d'en débarrasser ainsi les visceres affectés; mais si l'inflammation n'a occupé qu'une portion peu étendue d'un poulmon; si la fiévre qui l'a accompagné n'a pas été violente; si le tems de l'accouchement n'est pas éloigné, une portion de la matiere laiteuse circule encore avec le sang. Il est donc très-évident qu'on doit la détourner de la route qu'elle suit, & empêcher qu'elle n'accable les visceres de la poitrine, ce qu'on obtient par l'application des exutoires: au reste, je traiterai cet objet plus en détail dans les articles suivans.

Les remedes tirés de la classe des

ſubſtancee réſineuſes & balſamiques, dont on fait un uſage fréquent dans la cure de la phthiſie, les mucilagineux qu'on prend en ſubſtance ou en décoction, &c. &c. ne ſont point exclus du traitement de celle qu'on pourroit appeler laiteuſe du nom de l'humeur qui lui a donné naiſſance. On ſuivra à cet égard le régime & les vues curatives indiquées dans les Auteurs, qui ont écrit ſur cette maladie, j'y renvoie les lecteurs.

§. II. *De la Phthiſie avec engorgement des glandes bronchiques.*

Soit que l'inflammation ait été prompte ou lente, ſi le lait s'eſt porté abondamment aux poulmons, il a engorgé les glandes de ces viſceres; ce qui établit une autre ſorte de phthiſie pulmonaire: elle peut dans quelques cas exiſter ſeule, c'eſt-à-dire ſans être accompagnée d'ulceres. Il ſuffit pour produire cet effet que la métaſtaſe lai-

teuse ait été lente ; il arrivera alors dans les poulmons ce que nous avons dit avoir lieu dans la congestion des mamelles. Il est peut-être très-rare que les femmes deviennent phthisiques sans engorgement dans les glandes des poulmons.

Les Praticiens ne nous ont laissé aucune observation bien circonstanciée sur cette maladie, c'est un travail absolument neuf, & qui mérite leur attention.

Morgagni parle de la phthisie qui dépend de l'obstruction des glandes bronchiques, mais il ne cite pas une seule femme qui ait été le sujet de ses remarques : quel fruit tirer de ses réflexions sur les symptômes d'une maladie qui ne s'étoit manifestée que dans des personnes chez lesquelles on ne pouvoit soupçonner aucune humeur laiteuse ? L'ouverture des cadavres de quelques filles attaquées de scrophules chez lesquelles il a trouvé les glandes

bronchiques engorgées, ulcérées ou suppurées, ne nous éclaire point sur la nature de la maladie dont je parle. D'ailleurs, ce qu'il dit à ce égard est connu depuis long-tems par tous les observateurs, & Morton l'a cru assez important pour le traiter séparément dans un chapitre de sa phthisiologie. Le raisonnement m'avoit fait soupçonner l'existence de cette affection, lorsque le hasard changea ma conjecture en certitude, je fus prié d'assister à l'ouverture du cadavre d'une jeune femme, lorsque j'étois en Province. Avant l'examen anatomique, le Médecin qui avoit suivi la maladie me rendit compte de ce qui s'étoit passé; on ne pouvoit pas douter qu'une humeur laiteuse, fixée sur les poulmons, n'eût causé la mort de cette femme. Je ne parlerai ici que des changemens que nous trouvâmes dans la poitrine, l'intérieur des bronches étoit tapissé dans quelques endroits d'une

matiere purulente, mais elle étoit très-rare, la face interne de ces organes portoitdes marques de phlogose, sur-tout vers les grandes divisions de la trachée-artere : on en voyoit aussi quelques points depuis la division de ce canal jusques vers la glotte. Une partie des glandes & sur-tout les plus considérables étoient engorgées & dures, quelques-unes nous présenterent une matiere purulente grisâtre, après les avoir ouvert; les autres étoient entiérement solides sans suppuration, le parenchime de poulmon étoit en général assez sain; si on en excepte quelques points de suppuration qui, en les observant scrupuleusement, nous parurent devoir être toujours rapporté aux glandes dont nous avions fait la section.

Si les signes par lesquels on peut distinguer la phthisie scrophuleuse, qui naît de l'obstruction des glandes bronchiques, ont une conformité réelle

avec ceux qui nous annoncent la maladie qui fait le ſujet de cet article ; il eſt évident qu'une toux ſéche ſans expectoration, dont les accès ſont fréquens, ſans diſtinction de tems, la nuit comme le jour, ſans diminution ou changement dans les différentes ſaiſons, accompagnée d'une gêne conſtante à la poitrine & une reſpiration difficile, & quelquefois reſſemblante à celle des aſthmatiques (1), ſont les marques d'engorgement dans les glandes bronchiques ; à celles-là on ajoute les ſignes commémoratifs par leſquels on s'inſtruit du tems où la maladie a commencé, du rapport de ce tems avec celui où on a pu ſoupçonner une humeur laiteuſe, dépoſée ſur les poulmons : conjecture qui ſe trouve confirmée par l'amaigriſſement général, la gêne de la poitrine, le différent état de cette capacité, comparé avec

(1) Morton, de Phtiſi ſcrophul. p. 81.

celui qui eſt antérieur à la maladie. Si comme il arrive ſouvent dans la phthiſie ſcrophuleuſe, quelques autres glandes étoient engorgées à l'extérieur, ou dans quelques cavités qui permiſſent de s'en aſſurer par le tact, le diagnoſtic ſeroit bien plus aſſuré. C'eſt ainſi que Morgagni reconnut une phthiſie ſcrophuleuſe dans une jeune Religieuſe qui avoit les glandes du basventre & du col engorgées (1). Van-Swieten ne connoiſſoit pas d'autres ſignes de l'exiſtence de l'engorgement des glandes du poulmon que la toux ſeche ſans expectoration (2). Hippocrate de qui il tire ce diagnoſtic, ajoute que les malades avoient bientôt, après avoir éprouvé cette fatigante toux, une voix rauque & déſagréable (3).

(1) Morgagni, de ſedib. & cauſis morb. Epiſt. 22. art. 19.

(1) Van Swieten, Comment. ad Aphor. Boerh. tom. IV. p. 55.

(3) Hippocrat. Epidem. 1. text. 14. Chart. tom. IX. p. 21.

Le diagnostic de la phthisie laiteuse, (qu'on me permette cette expression) dans laquelle il y auroit en même tems une suppúration avec engorgement des glandes bronchiques, ne seroit-il pas la réunion des signes qui conviennent à l'une & à l'autre, comme l'expectoration d'une matiere purulente & une toux séche, constante & fatiguante malgré l'expectoration ? J'ai vu il y a quatre ans, la femme d'un Orfevre chez laquelle je soupçonnois cette complication, je fus appelé vers les derniers jours de sa vie, j'aurois bien desiré qu'on eût permis l'ouverture de son cadavre, mais il ne fut pas possible de l'obtenir. Elle avoit aussi la voix rauque, symptôme que je ne compte pas parmi ceux qui désigneroient particuliérement l'obstruction des glandes bronchiques, parce qu'il est commun à tous les malades qui ont été fatigués par une toux opiniâtre, & qu'il existe presque tou-

jours dans les derniers tems de la phthisie (1). Quoique toutes les réflexions que je réunis sur cet objet, me paroissent donner un certain degré de certitude au diagnostic; cependant je suis bien éloigné de croire qu'on ne puisse pas réunir des vues plus lumineuses sur cette question. Elle est neuve, & les plus grands Médecins ne s'en étant point occupés, je ne me suis permis les observations que je viens de faire que pour engager les Praticiens éclairés à saisir toutes les occasions qu'ils trouveront d'augmenter nos connoissances sur un sujet aussi important & si peu connu.

On n'ignore pas que cette maladie ne soit très-difficile à guérir, tous ceux qui en ont parlé savent que l'obstruction des glandes dégénére en suppu-

(1) Aretæi, de morb. diuturnis caus. & sign. lib. I. cap. 10.

ration (1) ; mais cette ſuppuration qui occupe en même tems différens points des poulmons, eſt auſſi plus dangereuſe que celle qui ſeroit réunie en un ſeul foyer ; car celle-ci peut être évacuée par l'expectoration ; c'eſt pourquoi il n'eſt pas rare de voir des malades guéris d'une phthiſie purulente des poulmons à la ſuite d'une péripneumonie ; mais quel ſort doit attendre une femme chez laquelle la matiere laiteuſe aura engorgé la plus grande partie des glandes bronchiques, ſi la maladie a duré quelque tems ? En effet, les unes ont déjà acquis une grande ſolidité, quelques autres peuvent être ſuppurées, quelques autres ſquirreuſes. Le prognoſtic eſt donc très-différent, en raiſon des

(1) Van Swieten, Comment. in Aphor. tom. IV. p. 53.

Barrere, Obſerv. Anatom. &c. p. 124.

Morgagni, de ſedibus & cauſis morb. Epiſt. 22.

circonſtances qui auront accompagné la maladie. Les ſquirres des glandes peuvent être unis à quelques ulceres du parenchime des poulmons, qui ſont la ſuite d'une vive inflammation. Cet état devient preſqu'incurable, parce qu'en ſuppoſant qu'on guériſſe les ulceres formés par l'inflammation, les ſquirres des glandes occaſionneront une autre phthiſie, ſoit que ces glandes reſtent dures ou qu'elles ſuppurent; c'eſt peut-être la cauſe des récidives qu'ont éprouvé quelques phthiſiques qu'on avoit raiſon de croire guéris par la diſparition complette des accidens qu'ils avoient éprouvé. Si le lait s'eſt porté lentement ſur les glandes & qu'il n'ait formé que des obſtructions encore récentes, on peut guérir la malade; mais il faut ſuppoſer que le ſang n'eſt pas vicié, autrement la guériſon devient impoſſible, s'il y a ſuppuration, parce que le pus qui en réſultera ſera de mauvais caractere,

sera caustique, & rongera toutes les parties avec lesquelles il se trouvera en contact.

La curation de l'obstruction des glandes bronchiques est la même à beaucoup d'égards que celle des glandes des mamelles ; c'est le même fluide qui les engorge, son épaississement cause les mêmes maladies, & les mêmes remedes servent à l'atténuer. Ainsi les eaux minérales alkalines sont d'un usage très-salutaire, van Swieten les recommande expressément (1). Morton (2) comptoit beaucoup sur l'efficacité des eaux ferrugineuses dans la cure de la phthisie en général. Il paroît, comme l'observe Valsalva & après lui Morgagni, que dans la plupart des phthisiques on rencontre des points d'engorgement, de suppuration

(1) Van Swieten, Comment. in Aphor. Boerh. tom. IV. p. 82.

(2) Morton, Phtisiol. lib. II. cap. 7. p. 53.

& de ſquirre, ce qui indique l'exiſtence des obſtructions, pour principes le plus ordinaires de cette maladie. C'eſt ſans doute à cette cauſe que ſont dues la plus grande partie des cures opérées par les eaux minérales ; il ſuit de-là que celles qui contiennent un principe alkalin, paroiſſent plus convenable au caractere de la maladie : cependant, les ferrugineuſes ſont auſſi très-utiles ; elles ſont fondantes, c'eſt ce qui a engagé un grand nombre de Praticiens à les preſcrire aux ſujets attaqués de gravelle, d'obſtruction, &c., & elles ont conſtamment produit des effets ſalutaires. Le fer qui y eſt diſſous, par le moyen de l'acide crayeux, forme une ſorte de ſubſtance ſaline très-active : peut être que ce même acide quitte ſa baſe métallique dans les viſceres de la digeſtion où le fer rencontre d'autres acides plus forts que lui. Quoi qu'il en ſoit, la nouvelle

combinaison de ce métal (si elle a lieu,) dans les premieres voies, le met dans un état de division qui le rend propre à parcourir tous les vaisseaux, & par conséquent à atténuer les fluides coagulés qui forment des engorgemens intérieurs.

Quand on supposeroit encore que l'acide crayeux, qu'on fait tenir si peu à sa base qu'il s'en dégage à l'air libre, n'est pas remplacé par un autre; mais que le fer reprend du phlogistique, ou, suivant la doctrine des modernes, perd la quantité d'air pur qui l'avoit mis dans l'état de chaux, ce métal n'en seroit pas moins utile dans la cure des engorgemens, puisque les Médecins ont observé que la limaille de fer étoit un bon fondant, & qu'on l'emploie tous les jours dans le traitement des obstructions; il a encore un autre avantage, c'est que, comme tonique, il répare la partie rouge du sang que le marasme détruit, il donne aux vais-

ſeaux la force néceſſaire pour expulſer la matiere purulente qui ſéjourne dans les tubercules ou l'humeur diviſée qui formoit les engorgemens, & la fait paſſer, ainſi, par les différens émonctoires, ſoit par les reins, les ſelles, les crachats ou la tranſpiration.

On peut donc employer, avec avantage, les remedes que j'ai propoſés dans la curation des autres engorgemens, en obſervant de les unir aux inciſifs & aux béchiques convenables. Les anti-ſcorbutiques ne doivent pas non plus être rejetés du traitement, parce qu'ils facilitent la ſortie des humeurs qui ont été diviſées. Les baumes ne peuvent pas être d'un grand ſecours dans une maladie qui ne reconnoît pour cauſe qu'un épaiſſiſſement des humeurs dans les glandes qu'elles ont obſtrué, à moins qu'on ait en même tems des ſignes de ſuppuration; mais les ſubſtances connues ſous le nom de réſine & de

gomme résine, comme le bdellium, la gomme élémi, le benjoin, la gomme ammoniaque, &c. qui sont en même tems incisives & fondantes, conviennent parfaitement dans le traitement de l'obstruction des glandes bronchiques. En leur unissant le savon, on aura des médicamens plus fondans; il faut observer que le savon soit en médiocre quantité, afin de ne pas fatiguer la poitrine, sur-tout s'il y a une toux opiniâtre. Dans ce cas, la dose ne doit pas aller, par jour, au-delà de six grains, & si la poitrine est échauffée on en diminuera la quantité.

Pour faire cesser l'irritation des bronches & procurer du repos aux malades pendant la nuit, on leur prescrira les pilules de cynoglosse à prendre le soir à la dose de six à huit grains.

§. III. *De la Phthisie glaireuse ou catharrale.*

On a vu des femmes, chez lesquelles une partie l'humeur laiteuse se déposoit lentement sur les poulmons, être tourmentées par une toux fréquente à leur réveil, cracher abondamment des matieres visqueuses, & tomber dant un état de marasme qui les faisoit mourir après quatre, six; huit mois, un an, & quelquefois plus tard. Cette maladie attaque plus particuliérement celles qui sont d'un tempérament pituiteux: celles qui sont sanguines & qui ont la fibre forte & séche y sont moins exposées. Elle a beaucoup de ressemblance avec l'asthme qui a pour cause une matiere épaisse, & ses symptômes se ressemblent à beaucoup d'égards; dans l'une & l'autre les femmes ont la respiration gênée; elles soutiennent difficilement la marche

dans les terrains inégaux & ſur-tout en montant ; elles ſont obligées de dormir dans une attitude plus approchante de la perpendiculaire. Cependant on ne s'apperçoit pas que les tems nébuleux & humides faſſent ſur elles une impreſſion bien ſenſible. Celles qui habitent des lieux humides ſont plutôt attaquées de cette ſorte de phthiſie, que celles qui ſont conſtamment dans des habitations ſituées dans un atmoſphere plus ſec.

On peut croire que la diſpoſition des poulmons, naturellement remplis d'une ſéroſité viſqueuſe, facilite la naiſſance de cette maladie, parce que le lait qui ſe mêle enſuite à cette humeur catharrale, circule difficilement dans les vaiſſeaux de ces viſceres, & lui donne encore plus de viſcoſité.

Dans le plus grand nombre des ſujets, les crachats ſont inſipides & blanchâtres, quelquefois ils prennent une teinte griſâtre ou verdâtre, quel-

quefois ils ſont jaunes. Quand on n'a pas connu l'origine de la maladie, il eſt difficile de les diſtinguer des crachats purulens. C'eſt que nous n'avons encore aucun ſigne certain pour les reconnoître, ſi on en excepte ceux qui viennent à la ſuite d'une hémophthiſie ou d'une vive inflammation, qui ſont abondans, qui ſont ſortis, pour ainſi dire, à flots dans les premiers momens, & qui n'étant pas mêlés avec la lymphe qui lubréfie la trachée artere, portent encore avec eux les caracteres d'un véritable pus. Cependant quand on eſt inſtruit de l'invaſion de la maladie, & qu'on s'eſt fait rendre un compte exact de l'état des malades pendant & après leurs couches, on ne peut pas méconnoître la nature de ces crachats.

Dans les progrès de la maladie, le diagnoſtic n'eſt pas auſſi aiſé, parce que le ſéjour de ces matieres dans les poulmons, le mouvement & la chaleur à laquelle elles ſont expoſées, leur

donne une acrimonie capable d'enflammer le tissu des parties qu'elles touchent ; dans ce cas il y a fiévre lente : car, au commencement elle n'existe pas. Alors la division qu'a éprouvée l'humeur morbifique, lui donne une ressemblance plus marquée avec le pus, elle acquiert d'ailleurs une odeur sensible qui l'en rapproche davantage.

Cette maladie est-elle ordinairement une véritable suppuration des poulmons ? Je ne le crois pas. C'est sans doute à des affections de cette espece que sont dues les phthisies, qu'on a cru purulentes, & qui n'ont point donné de marques de suppuration à l'ouverture des cadavres. Les faits de cette nature sont si communs dans les livres des observateurs, qu'ils sont à la connoissance de tous les Médecins ; je pense donc que si on erre aussi fréquemment sur le diagnostic des crachats, c'est que les malades ne rendent pas tou-

jours un compte bien exact de l'invasion de la maladie. Quoi qu'il en soit, il faut avouer qu'on ne peut juger ce point important que par des signes rationels, puisque les signes sensibles que les plus savans Praticiens nous ont donnés, sont de leur aveu, très-insuffisans.

Je ne désavoue pas qu'une phthisie catharrale dans ses commencemens, ne puisse devenir purulente dans ses progrès; si cet état d'empâtement des poulmons, occasionné par une matiere visqueuse, est aggravé par une humeur âcre & caustique, comme un virus scorbutique, écrouelleux, vénérien, dartreux, &c.: alors l'irritation des bronches devient assez vive pour occasionner une véritable inflammation qui fera suppurer les parties dans lesquelles elle aura eu lieu. C'est encore par les signes rationels qu'on jugera la nature de la maladie, à moins que la gravité de l'inflammation ne rende les crachats

chats plus abondans, plus divisés & plus ressemblans à un véritable pus, & que les symptômes de cette inflammation ne soient très-reconnoissables.

Quoique cette maladie n'ait pas des progrès aussi rapides que celle dont j'ai traité dans le premier paragraphe, cependant elle est aussi funeste, elle se termine toujours par la mort, quand les malades sont abandonnées à elles-mêmes; si la curation paroît facile dans les commencemens, elle ne présente pas moins de difficulté que les autres dans ses progrès.

S'il y a une phthisie dans laquelle les vésicatoires soient véritablement indiqués, c'est dans cette derniere; mais il faut les appliquer sur de grandes surfaces, & faire une révulsion considérable par une suppuration abondante: c'est le seul moyen de se rendre maître de l'humeur morbifique; avec cette méthode la cure sera cer-

taine dans les commencemens. Il suffit de faire prendre aux malades des boissons incisives, comme les infusions de lavande, de sauge, de romarin, de véronique, de verge d'or, de mille-pertuis, d'yvette, de pimprenelle, d'eupatoire d'Avicenne, de bétoine, de pivoine, de polium, de pouliot, de thim, de serpolet, de stécas, d'hyssope, de sariette, d'origan, de dictam de Crete, &c. On peut les mêler avec les plantes vulnéraires, comme la sanicle, le pied-de-lion, le seau de Salomon, la quinte-feuille, la bistorte, l'iris, l'argentine; & les détersifs, comme la saponaire, l'herbe de Sainte-Barbe, la petite serpentaire, le lotier odorant, &c.; & pour rendre ces boissons plus incisives, on y mêle l'oxymel simple ou scillitique, le vinaigre colchique même, si la poitrine est trop embarrassée par l'humeur catharrale & laiteuse.

Quand la maladie a fait des progrès,

le traitement doit être différent, mais les véſicatoires ſont toujours utiles. Aulieu de plantes très-odorantes & très-inciſives, on eſt obligé d'avoir recours aux adouciſſantes, parce que l'irritation des bronches eſt très-conſidérable : on emploie pour la calmer les ſirops ou les infuſions des plantes béchiques, le capilaire, le capilaire nommé *ruta muraria*, la pulmonaire, la régliſſe, le tuſſilage, le pied-de-chat, le navet, l'aunée; on les aiguiſe avec le lierre terreſte : on donne les émulſions faites avec les amandes douces; les tiſanes de figues, de raiſins, de pommes de rénette, de jujubes, de ſebeſtes, de dattes, de piſtaches, &c.

C'eſt ſur-tout dans la phthiſie glaireuſe que les fumigations des réſines odorantes peuvent avoir une utilité réelle, elles réuſſiſſent mieux dans les commencemens que dans le ſecond & troiſieme dégré. Les molécules de ces ſubſtances, en s'introduiſant dans les

poumons par la respiration, sollicitent la sortie des crachats, en procurant une toux légere : comme incisive ; elles atténuent l'humeur épaissie dans la trachée artere. L'exercice dans des lieux secs & élevés, les promenades à pied & à cheval conviennent aux femmes qui sont attaquées récemment de cette maladie ; elles procurent une agitation douce aux poumons, elles empêchent la matiere visqueuse qui tend à les accabler, d'y séjourner trop long-tems, de s'y épaissir & de les engorger. Quelques Auteurs ont prétendu que le chant & les conversations longues ou les lectures faites à haute voix étoient nécessaires aux malades ; en effet, il faut regarder cet état comme ayant une grande ressemblance avec l'asthme humide, dans lequel ces moyens mécaniques sont recommandés avec avantage pour dessécher le parenchime des poumons.

§. IV. *De la Phthisie dans les sujets qui ont un sang vicié par une humeur dartreuse, sporique, &c.*

De quelque espece de phthisie que soit attaquée une femme après ses couches, si son sang a été altéré par un vice dartreux, érésipélateux, sporique, &c. on ne peut pas se dispenser de commencer la curation par l'application d'un vésicatoire. Quand on néglige d'appeler cette humeur au dehors, elle ne manque pas de ronger la substance de ces visceres, & son acrimonie accélere singuliérement les progrès de la maladie, & la rend incurable. C'est ainsi que pensoit Paul Biella, Médecin à Bologne (1), consulté par Morgagni sur une phthisie compliquée d'un vice dartreux. Ni l'un ni l'autre n'eurent recours aux

(1) Morgagni, de sedibus & causis morb. Epist. Anatom. Med. 22. n°. 27. p. 232.

vésicatoires ; mais l'humeur se déposa sur la peau, & le malade fut guéri par l'usage du lait de femme.

Il paroît résulter de cette observation que si l'humeur ne peut pas être appelée au dehors, son acrimonie entretiendra les ulceres des poumons, & mettra un obstacle invincible à la guérison. C'est pourquoi le malade, dont parle le Médecin Italien, avoit fait long-tems des remedes indiqués par les plus habiles Praticiens d'Italie, sans avoir éprouvé de changemens avantageux dans son état. Biella même en réfléchissant sur la nature de cette phthisie, assuroit à Morgagni qu'elle étoit incurable. *Vereor plurimum ut sanare possis hæc ulcera, quæ prætequam profundiorem fortasse sedem habent, certè, si quid video, accedunt ad genus ejusmodi herpetis, ut si vel in cute ipsâ extaret, summa cum difficultate ad cicatricem perducaretur* (1).

(1) Morgagni. *Idem.*

Biella, en jugeant ainsi la maladie, sur laquelle il étoit consulté, nous apprend qu'il étoit nécessaire, pour sa curation, d'unir aux anti-phlogistiques, les remedes propres à émousser l'acrimonie de l'humeur qui lui avoit donné naissance. Aussi le fait vient-il à l'appui de cette assertion, & la change en une vérité de pratique qui doit servir de guide aux Médecins en pareille circonstance.

§. V. *De la Phthisie des Nourrices.*

Les femmes qui perdent par l'alaitement, une plus grande quantité de sucs nutritifs qu'elles n'en peuvent extraire des alimens par la digestion, tombent dans le marasme, parce que le sang appauvri ne répare pas les pertes qu'elles font journellement. Les fluides s'alterent ; ils deviennent acrimonieux, & cet état donne lieu à une fiévre hectique, qui occasionne un commencement de dissolution dans les

fluides; cette ſorte de phthiſie n'eſt pas difficile à guérir dans ſes commencemens. Morton (1) cite pluſieurs exemples de guériſons, & la pratique ordinaire en fournit un aſſez grand nombre.

Quoique les Nourrices ſoient ordinairement maigres, cependant on a vu des femmes qui prenoient plus d'embonpoint pendant qu'elles allaitoient; mais on a remarqué que ces dernieres avoient un appétit plus conſidérable que dans tout autre tems, & que les digeſtions ſe faiſoient chez elles avec la plus grande facilité. Cette différence entre les unes & les autres, nous fait aſſez connoître quelle eſt la cauſe la plus manifeſte du dépériſſement de quelques femmes qui ſont épuiſées par l'allaitement; il eſt donc eſſentiel de bien diſtinguer, dès le commencement, quelles ſont celles qui pour-

(1) Morton, Phthiſiol. lib. I. cap. 6. p. 13.

roient être attaquées de cette maladie, afin d'en empêcher les progrès & de réparer promptement les désordres qu'elle auroit occasionné ; elle est d'ailleurs si commune parmi les sujets foibles, qu'elle mérite bien d'occuper quelques instans les Lecteurs.

Depuis que quelques femmes distinguée o nt appris, à leur sexe, qu'une mere n'avoit pas rempli ses devoirs quand elle confioit, à des mercenaires le soin de sa postérité, la plupart ont voulu allaiter leurs enfans ; le préjugé avoit presqu'attaché une sorte d'ignominie à l'état de Nourrice, parce qu'on ne comptoit parmi elles que celles qui ne pouvoient payer les soins d'une étrangere, & c'étoit dans cette pauvreté qu'on faisoit consister le déshonneur. La même vanité qui éloignoit un nouveau né de l'aspect de celle qui lui avoit donné le jour, l'a fixé ensuite à côté de sa mere. Cette révolution a été prompte

parce que sa cause avoit une égale influence sur tous les ordres de la société; parce qu'une femme du peuple imite une femme de qualité dans ses vices comme dans ses vertus. Les enfans se nourrissoient du lait que leur offroit des femmes sans passions vives, habituées aux travaux, & d'une bonne constitution. Actuellement, leur premiere nourriture est souvent un liquide impur altéré par les suites de la débauche. C'est qu'une bonne action même, quand elle a pour cause un faux principe, a des suites peu utiles & souvent dangereuses.

Quoi qu'il en soit, les Médecins avoient appris depuis long-tems aux meres que l'allaitement les sauvoit d'un grand nombre de maladies; & le monde a cru que cette vérité étoit applicable à toutes les femmes sans songer que toutes n'avoient pas les forces suffisantes pour se conformer à cette regle. On les avoit long-tems

exhorté à nourrir, il a fallu s'oppoſer enſuite à l'uſage qui les a toutes rendues nourrices : de-là tirent leur origine ces maladies déſaſtreuſes qui attaquent la conſtitution des meres d'un tempérament foible, & qui n'ont pas pu continuer leur nourriture ſans s'expoſer à un dépériſſement qui menaçoit leurs jours, & qui en a quelquefois abrégé le cours. Les ſymptômes de cet état ſe manifeſtent d'abord par un dégoût marqué pour les alimens, une foibleſſe ou une diminution ſenſible dans les forces; chez quelques-unes un reſſerrement dans la région hypocondriaque, des accès d'*hiſtériſme*, & des ſuffocations continuelles. Morton attribue ces acidens à la perte du ſuc nourricier qui appauvrit le ſang, à la ſecrétion imparfaite des eſprits animaux, & au défaut de combinaiſon des parties qui les conſtituent. Il explique par cette théorie l'irrégularité de leur marche & de leur action ſur les

ſubſtances irritables & en général ſur le ſyſtême vaſculaire.

L'accroiſſement de ces ſymptômes amene avec lui l'atrophie & une chaleur hectique, une toux fatiguante, la difficulté de reſpirer, l'embarras des poumons & la phthiſie pulmonaire; on ne peut cependant pas ſe diſſimuler que la ſource de ces maux ne ſe trouve en quelque ſorte dans la conſtitution des ſujets qui en ſont attaqués, parce que les femmes d'un bon tempérament n'y ſont pas expoſées comme les autres, puiſqu'elles ont autant de lait qu'il en faut pour leurs nourriſſons, ſans être affoiblies ſenſiblement en les allaitant. Quoi qu'il en ſoit, le maraſme, qui eſt la ſuite de l'allaitement, & qui a cauſé la phthiſie pulmonaire, eſt une maladie preſqu'incurable quand elle eſt ancienne; le poumon eſt trop engorgé, trop irrité pour reprendre aiſément ſes fonctions; le ſang eſt devenu trop

acrimonieux pour ne pas rendre cet embarras continuel, & la difficulté de réparer le ſang tient à la perfection des digeſtions que j'ai dit être vicieuſes dans les ſujets attaqués de cette maladie.

Par le détail que je viens de faire, il eſt aiſé de connoître cet état; le degré d'intenſité auquel il eſt arrivé, fixe le prognoſtic & l'idée qu'on doit ſe faire de ſa curation; puiſqu'il dépend de l'alaitement, il faut faire ceſſer la cauſe, & ôter l'enfant à ſa mere, c'eſt-à-dire, ne plus permettre à la mere de donner le ſein. La ceſſation ſubite de la lactation n'eſt pas dans cette circonſtance un changement dont les ſuites ſoient funeſtes à la nourrice, comme je l'ai dit ci-devant; car la quantité de chyle qui ſe mêlera au ſang, & qui devoit former le lait aulieu d'être trop abondante, pêche par défaut de quantité. Il eſt même néceſſaire de ſoutenir les

forces de la nourrice par des alimens d'une digeſtion facile, afin de réparer promptement les pertes exceſſives qu'elle a faites.

On augmente les forces de la digeſtion par un exercice modéré, la diſſipation & la gaîté. Les voyages agréables & le ſéjour d'une habitation placée en bon air, ſont auſſi très-utiles. La diete lactée, l'uſage des eaux minérales, ſur-tout les ferrugineuſes, ſont un des meilleurs moyens de hâter la guériſon. Le vin & toutes les ſubſtances échauffantes ſont dangereuſes, les liqueurs & le café doivent donc être ſoigneuſement exclus du nombre de celles dont les malades peuvent faire uſage. Les farines de Salep, le ſagou, la ſemoule, les crêmes de riz, d'orge & d'avoine qu'on aſſaiſſonne avec le ſucre & des jaunes d'œufs, ſont des alimens très-légers & très-nourriſſans; l'exercice de la voiture & du cheval, quand le poumon n'eſt pas engorgé

au point d'occasionner de vives douleurs dans les plus légeres secousses, sont aussi très-utiles. Au reste, le Médecin doit chercher dans les moyens de guérison ceux que la position des malades ne rend pas impossibles par la dépense ou la difficulté d'en user, & la circonstance peut seule en déterminer le choix : le reste de la curation dépend des accidens que la malade éprouve, & les remedes convenables ne different point de ceux qu'on met en usage dans la phthisie qui naît d'une autre cause.

CHAPITRE XII.

Du Rhumatisme.

Les douleurs vagues qu'éprouvent des femmes, quelques années après qu'elles ont fait des enfans, doivent-elles être quelquefois attribuées au lait? C'est une

queſtion ſur laquelle les Praticiens ne ſont pas d'accord. Ceux qui penſent que le lait ne peut pas reſter long-tems uni aux autres fluides & circuler avec eux, aſſurent que le rhumatiſme, ſans exception, ne reconnoît point pour cauſe une humeur laiteuſe, puiſque les ſymptômes de cette maladie ne ſe manifeſtent que dans un tems très-éloigné de l'accouchement; mais, ſans diſcuter les opinions nombreuſes qu'on trouve dans les Livres des Médecins, conſidérons ce qu'on obſerve journellement dans la pratique de la Médecine, ſur-tout dans les grandes Villes.

La plus grande partie des affections pathologiques, connues ſous le nom de *nerveuſes*, qui ſont une réunion de ſymptômes anomaux qui ne paroiſſent avoir entr'eux aucun rapport; après avoir long-tems tourmenté les malades, ſe terminent ordinairement (quand les ſujets ne ſont pas épuiſés) par un

accès de rhumatisme (1) ou de goutte plus ou moins aigus. On remarque alors que la plûpart des fonctions qui avoient été lésées se rétablissent, si le paroxisme a été violent, & que l'humeur ne reste pas errante. Cette terminaison ne prouve-t-elle pas évidemment que la matiere d'un rhumatisme peut séjourner long-tems dans les vaisseaux ou le tissu cellulaire, attaquer en différens tems les visceres les uns après les autres & simuler des maladies étrangeres, jusqu'à ce que ses symptômes pathognomoniques soient assez évidens pour ne plus laisser de doutes sur son caractere?

La fille d'un Maître Maçon, âgée de 20 à 21 ans, avoit été, pendant 5 ans, tourmentée de douleurs anomales, tantôt de dévoiement, tantôt de fluxions catharrales, tantôt de maux d'estomac ou d'entrailles; quel-

(1) Sydenham, Opera. sect. 6. cap. 5. p. 172.

quefois elle restoit dans une sorte d'anéantissement & de foiblesse si inquiétante, qu'on lui avoit fait administrer plusieurs fois les derniers sacremens : quelquefois aussi elle passoit huit, douze ou quinze jours sans souffrir sensiblement. Les parens avoient consulté la plupart des Médecins de Paris : un de ceux à qui on avoit demandé des conseils, envoya la malade à la campagne, prescrivit un exercice modéré, les frictions sur toute l'habitude du corps, l'usage des eaux minérales salines & un régime convenable. Après trois semaines, il survint un paroxisme de rhumatisme violent dans les muscles de l'épaule gauche. Le même Médecin fit appliquer un large vésicatoire sur le lieu douloureux, & depuis ce tems la malade a joui d'une bonne santé, si on en excepte qu'elle souffre quelquefois dans la même épaule dans les changemens de tems. A cette observation, j'en

pourrois ajouter un très-grand nombre qui sont autant de preuves de l'opinion que j'ai exposée ci-dessus.

On ne peut pas se dissimuler qu'une multitude de femmes ne restent souvent languissantes après leurs couches, & qu'après avoir été accablées pendant plusieurs années de douleurs anomales, cet état ne se termine par des accès d'un vrai rhumatisme : quelle preuve plus évidente exige-t-on de la présence d'une humeur laiteuse dégénérée en rhumatismale. La conformité qui existe entre l'invasion prolongée de cette maladie & celle dont j'ai donné l'histoire, ne laisse appercevoir aucune différence entr'elles.

La curation du rhumatisme laiteux s'obtient par l'usage des eaux thermales qui tiennent des sels neutres en dissolution ; mais pour en retirer l'avantage qu'on desire, il ne suffit pas de se baigner une demi-heure, comme le

preſcrivent les Médecins des eaux, il faut reſter dans l'eau trois à quatre heures, afin que le corps ſoit imbibé (ſi on peut parler ainſi) par le liquide qui l'environne. L'uſage interne des eaux n'exige pas moins de perſévérance que les bains, c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas s'aſtreindre à ſuivre ce qu'on appelle les ſaiſons, qui ſont ordinairement d'environ 20 jours, mais continuer les eaux en boiſſon juſqu'au jour où les regles paroiſſent, attendre qu'elles ſoient paſſées, & reprendre les eaux dès le lendemain, ainſi que les bains. La ſeule regle à obſerver, à cet égard, c'eſt de ceſſer ou d'interrompre ces remedes quand on ſe ſent fatigué.

Les bains d'eau thermale ſaline ne procurent pas la même foibleſſe que les autres bains chauds : on peut les continuer très-long-tems ſans en être affoibli. Les obſervations multipliées

que j'ai faites à Bourbonne, pendant l'été de 1782, m'ont fourni des preuves nombreuses de ces vérités.

On a soin de purger les malades, chaque quinzaine, avec les purgatifs anti-phlogistiques, & pour faciliter l'effet des évacuans, on leur fait boire une plus grande quantité d'eau thermale ou un autre liquide convenable.

Quoique des rhumatismes, même invétérés (1), aient été guéris par des bains froids, cependant je ne crois pas qu'ils conviennent dans la curation de ceux qui ont pour cause une humeur laiteuse; elle a trop de viscosité pour être discutée par l'action seule des vaisseaux. Quand le rhumatisme dépend d'une humeur âcre & ténue, & par conséquent très-mobile, cette méthode peut être suivie de succès complets, ainsi que l'avoit remarqué John Floyer (2); mais quand

(1) Cocchi, dii Bagui de Pisa. cap. 4. p. 172.

(2) Floyer, of Gold. Bathing. p. 174.

elle a pris de l'épaississement par le tems, *glutinosior evadit* (1), ou quand elle est, de sa nature, tres-ténace & très-épaisse, il est nécessaire de la diviser avant d'en procurer l'expulsion. Ainsi, les bains d'eaux thermales & l'usage intérieur de ces eaux, dont la vertu incisive est très-connue, sont donc, sous ce point de vue, infiniment préférables aux bains froids.

C'est par la même raison que je ne conseille l'usage du cautere actuel ou des vésicatoires qu'après avoir atténué l'humeur par les moyens que je viens d'indiquer, & ceux qui leur sont analogues, parce que leur effet sera bien assuré après cette préparation. Boerhaave recommande l'usage des anti-scorbutiques (2), parce qu'il croyoit que le scorbut & le rhumatisme avoient

(1) Paul Æginet. lib. III. cap. 78. p. 258.

(1) Boerhaave, Aphor. de cogn. & curand. morb. §. 1493.

entre eux une grande reſſemblance par la nature de leur cauſe. Sydenham étoit de ce ſentiment (1), & on ne peut pas déſavouer que ces deux maladies ne ſe ſuccedent quelquefois réciproquement. Les anti-ſcorbutiques, étant pour la plupart atténuans, ſont très-indiqués dans la cure du rhumatiſme laiteux ; il eſt avantageux de les unir aux apéritifs, afin de leur donner une action plus vive.

Ce ſeroit peut-être ſagement ſe conduire dans le traitement de cette maladie que de ſuivre la méthode qui conviendroit à la curation d'un engorgement ou d'une obſtruction commençante. En effet, rien n'eſt plus fréquent dans la pratique de la Médecine que de rencontrer des malades qui, après avoir été tourmentés pendant pluſieurs années de douleurs

(1) Sydenh. Oper. ſect. 6. cap. 5. p. 172 & 173.

rhumatiſmales, n'en ont éprouvé enſuite que de très-légeres & très-éloignées. Alors il ſe formoit dans les viſceres, des obſtructions qui paroiſſent dépendre de la ſtaſe de l'humeur rhumatiſmale dans ces parties où elle a acquis de l'épaiſſiſſement & où elle s'eſt accumulée en aſſez grande quantité pour donner naiſſance aux obſtructions. J'ai fait ces obſervations aſſez ſouvent pour qu'il ne me reſte aucun doute ſur cette vérité, qui paroit n'avoir été connue par aucuns Médecins, ſi à en juger par leurs écrits.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

De la secrétion du lait dans les avortemens prématurés, & de la durée de cette fonction dans quelques sujets après l'accouchement au terme ordinaire.

En cherchant à rassembler les preuves de l'existence du lait long-tems après l'accouchement, on est convaincu que ce fluide peut être séparé de la masse du sang dans ses organes particuliers pendant un grand nombre d'années. Il n'est pas rare de trouver des femmes qui conservent pendant douze & quinze ans du lait, après la naissance de leur dernier enfant. J'ai connu une dame, rue des Maçons à Paris, & née à Lille en Flandre, qui avoit encore beaucoup de lait, il couloit quelquefois spontanément des

mamelles après dix-huit ans de sa derniere couche; cette dame fut attaquée d'une fiévre continue, dans laquelle la secrétion du lait fut supprimée, & j'y reconnus tous les symptômes qui annoncent le passage du lait dans le sang. Au troisieme jour de sa maladie, la fiévre devint plus violente, les mamelles s'affaisserent, la malade eut une nuit très-orageuse, un délire presque continuel avec quelques mouvemens convulsifs. Vers les cinq heures du matin, elle eut une sueur abondante d'une odeur fade & acide, accompagnée d'une éruption miliaire, semblable à celle des femmes en couche; la sueur fut soutenue pendant trois jours par le secours d'une boisson délayante, à laquelle je fis ajouter l'infusion des plantes anti-scorbutiques, & la malade fut parfaitement guérie, & depuis cette époque les seins sont restés entiérement affaissés.

Diemerbrock parle d'une femm e qu

donna le sein à son petit-fils. Bargarucci dit qu'une autre avoit du lait à cinquante ans (1). On lit une observation dans les Ephémérides des Curieux de la Nature sur une femme chez laquelle la secrétion de ce fluide avoit lieu à soixante ans (2) : Muralt en cite une de soixante-quatre ans (3), on en trouve des exemples jusqu'à quatre-vingts ans (4). Ces faits nous apprennent que le lait a peut-être eu part à la formation ou au moins à l'accroissement d'un grand nombre de maladies dans l'origine desquelles on n'auroit pas soupçonné son existence. Il résulte encore de ces observations que dans les bornes qu'on a fixées pour le tems de la secrétion de ce fluide, on n'a pas

(1) Bargarucci. p. 208.

(2) Ephem. Nat. Cur. cent. X. Append. observ. 44.

(3) Muralt. Collect. Anat. p. 56.

(4) Act. Litter. Suec. 1733, p. 86.

ſuivi l'obſervation ; ſur-tout quand on a voulu décider du tems où elle commençoit dans les groſſeſſes. La plupart des obſervateurs ſont perſuadés que le lait ne ſe ſépare dans les mamelles qu'au cinquieme ou ſixieme mois & ſouvent plus tard, & que dans les avortemens qui arrivent au deuxieme ou troiſieme, à dater de l'inſtant de la conception, il ne ſe forme point de lait dans les mamelles, & qu'on n'a rien à craindre de l'humeur laiteuſe. Cette doctrine eſt fauſſe, j'ai vu chez pluſieurs femmes les ſeins ſe gonfler dans ces circonſtances, & donner un véritable lait par la ſuccion.

Il ſuit de ces faits que les maladies qui arrivent à cette époque, dépendent en partie de l'humeur laiteuſe, & que celle-ci occaſionne à ſon tour des accidens graves auxquels on ne fait pas aſſez d'attention. La différence qu'il y a entre celles qui ſe manifeſtent immédiatement après l'accouchement

au terme ordinaire, & celles qui ſont la ſuite d'un avortement précoce; c'eſt que la cauſe matérielle des dernieres étant moins abondante, ne donne pas naiſſance auſſi promptement, ni auſſi facilement à des ſymptômes dangereux dans les affections aiguës; mais je crois qu'on ne doit pas la perdre de vûe dans la formation des maladies chroniques; en voici la preuve.

Une femme de vingt-huit ans fit une chûte violente, elle étoit groſſe de deux mois, elle avorta, & eut une perte ſi conſidérable que je craignis pendant pluſieurs jours qu'elle ne perdît la vie; cependant l'hémorragie ſe calma, & la malade, qui étoit robuſte, fut parfaitement rétablie dans trois ſemaines: malgré la quantité de ſang qu'elle perdoit, ſes ſeins ſe gonflerent. Elle eut peu de lait: je l'engageai à prendre quelques remedes pour n'être expoſée à aucun accident, on la perſuada de n'en rien faire, ſous le pré-

texte qu'à cette époque il n'y avoit ordinairement aucune ſecrétion de lait, & que la petite quantité qu'elle avoit, ne pouvoit devenir dangereuſe. Le lait ſe paſſa, mais à proportion qu'il diſparoiſſoit des mamelles, elle eut chaque nuit une ſueur fétide à la tête; chaque matin en ôtant ſon bonnet de nuit, elle infectoit ceux qui l'entouroit. Six mois après la diſparution du lait, elle devint groſſe une ſeconde fois, elle accoucha heureuſement au terme de neuf mois. Le phénomene dont je donne la relation, perſiſta juſqu'au moment où la fiévre de lait fut paſſée: elle ſuivit pour cette fois mes conſeils.

N'eſt-il pas évident, d'après cette obſervation, qu'une humeur laiteuſe s'étoit depoſée ſur le cuir chevelu? n'eſt-il pas prouvé auſſi que l'exiſtence de cette humeur a eu une durée de quinze mois, & que ſi elle a été diſſipée, c'eſt qu'elle a été entraînée par le lait

de la seconde couche, qui ayant de l'analogie avec elle, est devenu son dissolvant, ou s'est mêlé assez intimément pour l'entraîner au dehors? Cette observation me paroît si concluante que je ne pense pas qu'après l'avoir lue, on puisse rien objecter contre les propositions auxquelles elle sert de preuve.

Ce fait me conduit naturellement à la question de savoir si les accidens, occasionnés par une métastase laiteuse, peuvent être guéris par une seconde couche; si on se fondoit sur l'exemple que je rapporte, on n'en pourroit pas cependant conclure que les événemens de cette nature soient les plus fréquens. On doit se souvenir qu'en parlant de la cause des engorgemens inflammatoires laiteux, comme de ceux qui n'ont pas le caractere inflammatoire, j'ai démontré que leur existence donnoit lieu à de nouvelles maladies de la même espece. J'ai, pour appuyer mon

opinion, l'obſervation des Accoucheurs les plus célebres que j'ai cité. Comment arrive-t-il donc qu'on conſeille auſſi légérement aux femmes qui ont des maladies chroniques à la ſuite de leurs couches, de faire d'autres enfans pour en être guéries ? C'eſt ſans doute parce qu'on a vu dans la pratique quelques cas ſemblables à celui que j'ai rapporté plus haut, qu'on a penſé que cet avis étoit ſalutaire ; mais on n'a pas réfléchi qu'il étoit plus ſouvent dangereux.

Il me ſemble que cette différence d'événemens dans des maladies, occaſionnées par la même humeur, dépend de ſon dégré de mobilité & de ſon atténuation ; quand elle ſera coagulée, ancienne, & qu'elle ſe trouvera dans un ſujet foible ou cacochyme, une nouvelle couche augmentera les déſordres qu'elle occaſionne ; mais quand elle ſera ténue & mobile, comme dans l'obſervation inſérée dans

les articles précédens, elle pourra être entraînée par un lait nouveau : au reste je ne donne ces assertions que comme des conjectures, & j'attends que l'expérience les confirme ou les détruise. Ce seroit un beau travail à faire que de recueillir des faits assez nombreux, d'après lesquels on pût établir des points de doctrine certains sur cet objet; personne n'y a fait attention. J'espere qu'en développant ces idées, les Médecins s'empresseront à recueillir les observations qui auront un rapport immédiat avec le sujet dont je m'occupe.

CHAPITRE XIV.

De la Cachexie, du Scorbut & de l'Hydropisie.

La cachexie, dit Aretæe, reconnoît pour cause toutes les maladies, parce que chacune d'elle peut lui donner naissance, *si quidem ab omnibus propagatur & emanat* (1). Il n'en est point en effet qui ne puisse laisser un vice général dans toute la machine, & empêcher son rétablissement, *quod ferè fit cum morbo vitiata corpora etiamsi illo vacant refectionem tamen non accipiunt* (2). En parlant, dans un des chapitres précédens, de la maigreur & du dépérissement de quelques femmes, j'ai fait concevoir d'avance comment

(1) Aretæi, de morb. diut. lib. I. cap. 16.

(2) Cornel. Cels. de Medic. lib. III. cap. 22. p. 167.

elles peuvent devenir cachectiques, quand le lait dégénéré, mêlé aux fluides, les a rendus inhabiles à une bonne nutrition : état qui constitue selon Boerhaave une des causes de la cachexie, *liquidi nutrientis depravatam indolem quamlibet* (1). Mais ce défaut de nutrition en donnant plus d'acrimonie aux fluides, cause à son tour la cachochimie, qui ne consiste que dans la dépravation des humeurs portée au point de léser les fonctions, *humoris quæ lædit functiones* (2). Je réunirai sous le nom de cachexie l'une & l'autre maladie, parce que, comme l'observe judicieusement Van Swieten, on ne peut pas méconnoître dans les sujets cachectiques la dégénérescence des liquides assez apparente par la couleur viciée de la peau & la lésion de quelques

(1) Boerhaave. Aphor. de cogn. & curandi morb. §. 1167.

(2) Boerhaave, Instit. Medic. §. 719.

fonctions : *dégeneres enim a ſanitatis conditionibus humores per vaſa fluere in cachecticis ipſe malus color docet & functionum plurium corporis læſi* (1).

La couleur de la peau d'une femme qui eſt accouchée depuis quelques jours, montre aſſez que le tiſſu cellulaire & muqueux ſont remplis d'un liquide étranger qui s'eſt inſinué dans toutes les parties ; on le reconnoît à cette blancheur fade qu'on pourroit nommer inanimée, & qui régne ſur toute l'habitude du corps. Elle eſt aiſée à diſtinguer de toute autre ; il n'eſt pas néceſſaire d'avoir une grande habitude de voir les femmes dans cet état pour ne s'y pas tromper : elle porte avec elle une empreinte de foibleſſe & de langueur, qui annonce que l'ordre habituel des fonctions a été changé ; les yeux même paroiſſent avoir perdu leur

(1) Van Swieten, Comment. ad Aphor. Boerh. tom. IV. p. 636.

vivacité ; c'est une pâleur qui a quelque ressemblance avec celle d'une personne qui auroit perdu une grande quantité de sang ; mais on trouve une différence, c'est que la surface du corps n'a pas un air d'affaissement comme dans ce dernier état, il semble qu'il y ait au contraire une sorte d'infiltration d'un liquide particulier.

Ces considérations suffisent-elles pour qu'on puisse appeller cet état cachexie laiteuse, ainsi que le pensoit Bordeu (1)? Cet auteur n'a fait aucune attention à la définiion de ce mot, & à l'idée que es anciens s'étoient formée de cette maladie. En repprochant à Hippocrate de ne l'avoir pas considéré comme lui, a-t-il cru qu'il l'avoit vu avec vérité ? Si la lésion de quelques fonctions est nécessaire pour constituer la cachexie, ou plutôt si on n'a voulu donner cette dénomination qu'à des affec-

(1) Bordeu, Recherches sur les Maladies chron. n°. 32. p. 93 & suiv.

tions dans lesquelles un fluide étranger étoit répandu dans le tissu muqueux & cellulaire pendant qu'il y avoit un dérangement notable dans l'ordre des fonctions : on ne doit plus regarder avec M. de Bordeu l'état d'une nourrice ou d'une nouvelle accouchée comme une vraie cachexie ; parceque l'infiltration laiteuse qui subsiste alors n'est pas un dérangement dans l'ordre de l'action des visceres, mais une suite nécessaire de la grossesse & de l'accouchement. Il faut donc, pour constituer la cachexie laiteuse, que le lait lui-même ait apporté quelques obstacles à l'exécution de quelques fonctions, ce qui arrive seulement quand il n'a pas été soumis au mouvement de la circulation, & que sa stase dans le tissu cellulaire lui a fait contracter une acrimonie particuliere ; autrement il n'y a point de cachexie.

Il paroît, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que l'acrimonie acide est celle

qui se développe le plus particuliérement chez les femmes dont le lait n'est pas complétement dissipé, c'est aussi le premier mouvement fermentatif qu'éprouve cette substance. C'est la dégénérescence à laquelle les femmes sont le plus assujéties par leur constitution, puisqu'elle est toujours le produit de la foiblesse de leur organisation: *a fibra debiti & laxa* (1). On peut suivre les progrès de cette acidité dans quelques sujets jusqu'au scorbut. Je sais que la plupart des Praticiens qui ont traité du scorbut, ne reconnoissent point l'acrimonie acide dans cette maladie, & donnent pour preuve de leur opinion les succès qu'on obtient de l'usage des acides eux-mêmes pour la guérison; c'est pour n'avoir considéré ses effets que dans des sujets d'une constitution vigoureuse, comme les marins, les matelots, les soldats, &c. qu'ils ont

(1) Boerh. Aphor.

adopté ce ſentiment ; mais des obſervations iſolées & rares à la vérité ne laiſſent point de doute ſur le ſcorbut acide. Boerhaave l'avoit bien connu, & il ſavoit de quelle importance il étoit pour la curation de diſtinguer ces deux eſpeces de maladies : *ſalſâ, alkalinâ vel acidâ.... quæ imprimis accuratè inveſtiganda & diſtinguenda ſunt* (1).

D'un état de cachexie long-tems continué, le paſſage au ſcorbut n'eſt pas difficile. D'une cachexie qui a pour cauſe une humeur dont la dépravation eſt naturellement acide, doit donc s'en ſuivre un ſcorbut de la même eſpece. La femme d'un marchand de la rue Saint-Honoré étoit accouchée en 1778, vers le mois d'Octobre, elle reſta languiſſante & maigre l'hiver ſuivant ; au printems de 1779, ſes jambes ſe couvrirent de taches larges d'une cou-

(1) Boerh. Aphoriſm. de cogn. & curand. morb. §. 1153.

leur jaune avec un mélange de rouge pâle ; ſes gencives étoient engorgées, & en les preſſant, on en faiſoit ſortir un ſang pâle, & que la malade diſoit être fade & déſagréable au goût : elle en tiroit auſſi très-facilement par la ſuccion, elle perſiſta dans cet état ſans vouloir faire des remedes. Cependant les chaleurs de l'été lui devinrent inſupportables par des ſueurs abondantes qui augmentoient ſa foibleſſe, il s'en exhaloit une odeur manifeſtement acide ; ſon corps étoit couvert de puſtules un peu plus groſſes que les miliaires, diaphanes, & qui contenoient une ſéroſité de la même eſpece.

La malade étoit tourmentée de rapports acides, & quand elle mangeoit des fruits, elle avoit des vomiſſemens fréquens, & tout ce qu'elle rendoit lui ſembloit *un mélange de vinaigre avec les alimens* : ce ſont ſes expreſſions. Elle demanda des conſeils. Sur les ſignes du ſcorbut, qui n'étoit point équivoque,

on lui ordonna de manger beaucoup d'oranges, de boire de la limonade, de faire faire des ragoûts à l'oseille, &c. alors les vomissemens devinrent très-fréquens, très-douloureux, & la malade ne pouvoit plus quitter son lit; dès ce moment, les sueurs furent supprimées, mais tout le tissu cellulaire s'infiltra, les jambes & les cuisses devinrent œdémateuses, la face bouffie, &c. A cette époque, elle me fit prier de la voir, je lui prescrivis des bols faits avec les absorbans, la rhubarbe, le quinquina & la limaille de fer, & pour boisson les anti-scorbutiques proprement dits, avec des frictions légeres, & un régime relatif à ces moyens : trois mois après elle fut guérie.

Je conviens que toutes les constitutions ne comportent pas cette acescence, & que dans les sujets bilieux la principale acrimonie est alkalescente : aussi je ne prétends pas faire croire que le scorbut acide soit très-fréquent; mais

j'avois dessein de fixer un peu l'attention des Médecins sur cette dépravatîon des humeurs, parce que le plus grand nombre ne croit point à son existence.

Quoi qu'il en soit, on juge par cette observation que la cachexie conduit facilement à l'hydropisie: aussi Aretæe regarde-t-il celle-ci comme une suite constante de la premiere : *hydropem anasarca vocatam aut ascitem adducit, istorumque procreatio inevitabilis est* (1). Je ne me suis pas proposé de traiter complétement de ces maladies, parce qu'elles sont bien décrites dans les Auteurs ; mon unique objet a été dans ce chapitre de montrer que le lait (ou si l'on veut les suites de couches) peut occasionner des maladies qui, au premier abord ne paroissent point avoir de relation avec lui.

La cachexie laiteuse étant toujours

(1) Aretæi, de morb. diuturn. lib. I. cap. 16. vers la fin.

accompagnée d'engorgement dans une grande partie des extrêmités vasculaires, on ne peut pas se dispenser de faire usage de fondans capables d'inciser les humeurs épaissies qui y sont fixées. Deux raisons concourent à prouver que les choses se passent ainsi: la tendance de l'humeur laiteuse à s'épaissir, & la fréquence des obstructions qu'on rencontre dans les différens visceres chez les femmes qui n'ont pas été débarrassées complétement de cette même humeur après les couches. Si, à ces considérations sommaires, on joint encore l'observation qui semble indiquer que les visceres de la digestion sont le plus fréquemment affectés de l'invasion du lait; que celui-ci gêne leurs fonctions; qu'il en résulte un chyle grossier & visqueux, qui traverse difficilement ses réservoirs; on aura toutes les preuves de l'existence d'un embarras considérable dans les vaisseaux les plus déliés.

C'est sans doute parce que les choses se passent ainsi, que les eaux minérales savonneuses, alkalines, salines, apéritives, &c. guérissent si aisément ces maladies; toutes les femmes ne sont pas à portée de se les procurer, ou n'en ont pas le moyen: il faut donc indiquer à ces dernieres des remedes plus faciles ou moins coûteux. Les savons sont sans contredit les meilleurs dissolvans, mais leur action sur les humeurs est trop considérable dans des sujets chez lesquels on remarque une tendance à la dissolution, ou une dissolution commençante. Les Allemands font infuser une livre de cendre de Genêt dans deux livres de vin du Rhin, & font prendre deux onces de ce vin médicamenteux, deux ou trois fois par jour aux heures convenables; d'autres dissolvent une once de sel fixe de la même plante dans la même quantité de ce vin, & en prescrivent des doses égales. Les sels des autres

végétaux peuvent remplacer ceux de Genêt; cependant la dose doit varier dans les différentes circonstances, parce que la diversité des constitutions exige ces changemens.

Ce remede fondant n'est pas seulement un sel neutre, résultant de l'union de l'alkali fixe des plantes avec l'acide du vin, il est aussi composé d'autres sels neutres que la combustion n'a pas détruit, comme le tartre vitriolé, puis les sels neutres contenus dans le vin lui-même; ajoutez à ces combinaisons l'union d'une substance extractive & d'un esprit inflammable, &c. qui se trouvent dans la liqueur, & qui lui donnent une qualité savonneuse, capable d'émousser l'impression que feroit sur des nerfs trop sensibles l'action des sels trop irritans chez quelques sujets: vous concevrez mieux comment il peut devenir d'un usage universel sans craindre qu'il cause de troubles dans l'économie animale.

S'il est vrai que le scorbut qui naît de l'humeur laiteuse, qui a gêné l'exercice des fonctions, ainsi que l'hydropisie qui suit la cachexie qui résulte de la même cause, soient toujours accompagnés d'embarras dans les capillaires & dans le tissu cellulaire, qui donne passage à une grande quantité de liquides, toujours agités d'un mouvement progressif; on sera persuadé que le médicament dont je parle, & ceux qui lui sont analogues doivent produire des effets heureux dans ces maladies commençantes. Quand elles auront fait des progrès, on les guérira de même en augmentant les doses, & les rendant plus actifs par ce seul changement.

Quand des humeurs épaisses ont été ainsi atténuées, il est bien facile d'en procurer l'expulsion. Les boissons & sur-tout le vin anti-scorbutique rempliront parfaitement cette indication. Si je parois ici préférer le vin anti-scorbutique aux autres préparations du même nom, c'est qu'il faut ranimer

le ton des vaisseaux languissans, & donner à la fibre élémentaire, une mobilité qu'elle avoit perdue. Les décoctions ou les infusions anti-scorbutiques, dans lesquelles on aura mêle des amers & des toniques, rempliront donc la même indication.

A l'égard des purgatifs, rien n'est si difficile que leur emploi dans les maladies dont je parle. En général, ils doivent être très-rares & pour les prescrire, il faut que les malades aient été suffisamment préparés aux évacuations par les moyens que je viens d'indiquer ; il ne faut les considérer ici que comme des moyens accessoires qui exigent une grande prudence dans leur usage, parce qu'ils portent l'irritation dans toute la machine : accidens d'autant plus dangereux que les femmes attaquées de ces maladies sont fréquemment tourmentées d'affections nerveuses qui achevent de détruire leur santé.

CHAPITRE XV.

Des Remedes usités dans le Public, pour la guérison des Maladies laiteuses.

QUELQUES remedes, indistinctement employés dans les maladies qui résultent de la métastase du lait ou des vices de sa secrétion, peuvent se réduire à des préparations purgatives ou dont les purgatifs font la base. Quant aux sudorifiques, ils n'ont pas été d'un usage aussi fréquent. Les sucs extracto-résineux font la base d'un des plus célebres ; il convient dans les femmes chez lesquelles le lait forme un empâtement dans les visceres de la digestion & dans le mésentere ; pourvu cependant, 1°. que cette humeur n'ait pas encore occasionné des engorgemens qui aient acquis quelque solidité. 2°. que le tempérament des

sujets auxquels on le prescrit soit pituiteux, qu'ils aient la fibre molle & inerte, autrement il cause des irritations vives & devient très-nuisible; 3°. qu'il soit administré avec une réserve qui exige la plus grande sagacité & les connoissances les plus précises.

Il suit de cet exposé, qu'après quelque tems, à dater de l'accouchement, ce remede devient pernicieux; que, chez la plus grande partie des femmes des grandes Villes, & surtout celles de Paris qui ont la fibre nerveuse très-mobile & très-irritable, il cause des désordres qu'on répare difficilement, en affoiblissant ou même en détruisant la digestion, & donnant naissance à un trouble qui devient impossible à calmer.

Quand le lait a acquis quelque fixité, les purgations fréquentes emportent bien un certain empâtement des visceres qui occasionnoit un senti-

ment de mal-être chez les malades ; mais elles desséchent, pour me servir de l'expression de Galien, le centre des engorgemens, en privant les parties malades des fluides qui les humectent : elles forment des noyaux d'obstruction irrésolubles, sur lesquels les humeurs viciées se déposent pour en augmenter le volume avec le tems. C'est par cette raison, ajoute le même Auteur, en parlant d'une affection semblable, que les malades se croient soulagées dans les premiers tems, & que, quelques-unes mêmes assurent leur guérison parfaite, en attendant que l'avenir, qui apporte avec lui des maux plus graves, les détrompe sur l'idée qu'elles s'étoient formée de leur santé.

Chez les pituiteuses qui ont le tissu cellulaire rempli d'une liqueur visqueuse, les purgatifs irritans sont suivis d'un très-bon effet ; ils donnent une secousse vive à l'action vasculaire, & facilitent, par cette irritation, l'ex-

pulsion des fluides coagulés ou visqueux qui empâtent les visceres. On ne craint pas de les dessécher : le tissu des parties est toujours noyé d'une grande quantité de liquides difficiles à émouvoir, par conséquent peu susceptible de ces irritations vives qui dérangent les fonctions. C'est pourquoi les infusions de senné, qui ont fait la base d'un autre remede anti-laiteux, ont été très-utiles à quelques malades ; mais ce résultat heureux, dans les femmes qui ont la chair molle & remplie de liquides qui y croupissent, se changent en un événement funeste chez celles qui sont d'une constitution plus séche, mélancolique & bilieuse, Les sucs résineux exhaltent la bile, ils l'alkalisent ; par la fermentation qu'elle éprouve, elle cause des douleurs violentes dans les visceres du bas-ventre, un ténesme continuel, des fiévres aiguës, des dyssenteries, des maladies inflammatoires, &c.

Les dissolutions salines ont plus généralement réussi dans ces différentes maladies, quand on les attaquoit surtout avec des sels neutres très-solubles, parce qu'ils fondoient les empâtemens des visceres en même tems qu'ils entraînoient au-dehors les humeurs qu'ils avoient divisées; mais leur action trop long-tems continuée en boisson, irrite sensiblement les visceres de la digestion & occasionne à la longue des superpurgations, des dévoiemens opiniâtres & colliquatifs, accompagnés d'une fiévre lente qui a fait périr beaucoup de femmes. On ne peut cependant pas désavouer que ces substances ne fassent la base des eaux minérales, qu'on sait être souveraines dans la cure de ces affections morbifiques. Si elles agissent différemment dans l'un & l'autre cas, c'est que, dans le premier, c'est toujours sur les visceres de la digestion que se passe leur effet; aulieu que quand on prend les eaux sur les lieux,

on ſe baigne, & la quantité de fluides, qui s'introduit par les vaiſſeaux cutanés, ſe mêle au ſang, ſans occaſionner des ſecouſſes auſſi vives ſur les nerfs de la ſurface du corps qui ſont en général infiniment moins ſenſibles aux effets des ſubſtances qui ont une ſaveur marquée, que les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins. D'ailleurs, on ne peut pas ſe diſſimuler que les ſubſtances fugaces, contenues dans les eaux minérales, n'enchaînent en quelque ſorte le ſtimulus des molécules ſalines en ſe combinant avec elles, & ne diminuent, par ce moyen, l'activité avec laquelle ils agacent le ſyſtême nerveux. Les anciens avoient bien jugé ſes effets, quoiqu'ils aient méconnu la nature de ces gas, quand ils les ont pris pour une ſorte de ſoufre ou de bitume; cependant leur remarque ſur l'union qu'ils avoient contractée avec les molécules ſalines, leur étoit parfaitement connue, &

c'est sans doute à cette sorte d'adhérence, entre des principes qu'il ne paroît pas que la Chimie moderne puisse combiner comme la nature, qu'est dûe la maniere douce & modérée avec laquelle agissent les eaux minérales chez les personnes tourmentées d'affections nerveuses, sans qu'elles en éprouvent ordinairement d'incommodités.

Il ne suffisoit donc pas d'avoir fait des eaux minérales artificielles pour guérir ; mais il falloit encore savoir les administrer avec précision: connoissance dont les Médecins des eaux n'ont pas même la moindre idée, pour la plupart. Je donnerai par la suite, les travaux que j'ai fait sur cet objet; j'y joindrai les réflexions de quelques hommes instruits qui ont voyagé en Italie, en Allemagne & en Russie, & qui ont fait des expériences qui se sont trouvées conformes aux miennes.

Si on s'en étoit tenu aux sels neu-

tres, dans la cure des maladies laiteuſes, le mal n'auroit pas été auſſi grand, malgré qu'ils aient occaſionné des déſordres fréquens. Un homme, qui s'étoit occupé d'une petite branche de la Chimie, a cru que les acides, comme les diſſolvans les plus généralement en uſage dans le regne minéral, étoient applicables aux congeſtions lymphatiques & laiteuſes; il n'a pas craint de faire un mélange informe d'acide vitriolique avec quelques ſels neutres: combinaiſon dans laquelle l'acide prédomine ſenſiblement. Il l'a vantée comme un ſpécifique; les femmes l'ont cru ſur ſa parole; on l'a appelé partout, & par-tout il a porté avec lui le deuil & la déſolation: *quis talia fando temperet à lacrimis?*

La canne de Provence, le *calamus aromaticus*, comme beaucoup d'autres ſubſtances âcres & odorantes, ont été d'un uſage fréquent pour diſſiper les congeſtions laiteuſes. On avoit remarqué que les ſueurs étoient la termi-

son la plus favorable de la fiévre de lait, & on a cru que cette excrétion critique étoit toujours utile ; on s'est trompé presque toujours en la sollitant avec violence, dans le tems même où la fiévre de lait subsistoit, parce qu'on a remarqué, qu'en privant ainsi le sang de sa sérosité par des sueurs abondantes, on donnoit au lait plus de facilité à se coaguler, & que les congestions qui en tiroient leur origine, étoient plus solides & plus difficiles à détruire. Comment, après des événemens aussi désavantageux, a-t-on pu employer les mêmes remedes long-tems après l'accouchement ? Le lait avoit acquis une coagulation plus marquée & plus solide, par conséquent les substances aromatiques, les sudorifiques, devenoient encore plus nuisibles à cette époque.

Comme les purgatifs, ces remedes ont procuré un soulagement apparent dans les constitutions phlegmatiques;

mais, s'ils ont opéré quelques cures ou plutôt quelqu'apparence de rétablissement, ils ont aussi donné naissance à des maux, dont l'existence ne pouvoit pas être regardée comme douteuse, de la part même des personnes les moins sensées. Je ne veux pas dire que ces médicamens ne soient jamais utiles ; mais ils ne le deviennent que quand les coagulations laiteuses & lymphatiques ont été assez divisées pour passer dans la masse des fluides, circuler avec le sang, &, devenir par-là capables de traverser les vaisseaux excréteurs des glandes rénales, intestinales ou cutanées. Au reste, dans cette supposition même, il faut encore aider l'action de ces substances par des boissons abondantes pour fournir la matiere des évacuations qu'on veut procurer. J'ai fait sur cet objet les réflexions les plus détaillées dans le Chapitre qui traite de la fiévre de lait.

Par ce qui vient d'être dit & par tout ce qui a précédé, on conçoit combien les maladies qui doivent leur origine aux altérations du lait ou au défaut de filtration de ce liquide, ou aux irruptions qu'il fait sur diverses parties du corps, sont nombreuses. On conçoit encore combien elles sont variées, quelle multitude de désordres elles occasionnent dans l'économie animale, la difficulté du traitement qui convient à chacune d'elles, & quelle doit être la sagacité du Médecin qui s'occupe de les guérir. Les complications qn'elles entraînent avec elles ont toujours été un sujet d'inquiétude pour les hommes instruits, & la connoissance de ces affections morbifiques est encore un objet sur lequel aucun Praticien n'a donné un travail suivi. Il semble que la difficulté de le traiter ait enchaîné jusqu'alors l'imagination des Médecins. Comment arrive-t-il donc que

le Public, qui ne méconnoît pas leur retenue, se soit livré sans réserve à des mains meurtrieres, qui portent la destruction dans les familles qui en attendoient des secours assurés ? Quelques rétablissemens, qui sont dûs au hasard, ont-ils pu faire croire que des préparations dangereuses & toujours violentes donneroient une santé permanente à un sexe foible, dont l'organisation impose aux hommes instruits la nécessité d'apporter la plus grande prudence & une sagacité extrême dans les conseils qu'ils lui donnent ? Peut-être que le désespoir qui naît d'une souffrance continuelle & de la persuasion d'une fin prochaine, a decidé une femme courageuse à se livrer à l'espérance d'une guérison que promettoit l'ignorance ; mais quelle est l'épouse & la mere de famille chérie, qui a osé la premiere, chercher dans un sort incertain, une combinaison heureuse sur un nombre infini de celles qui ne

pouvoient pas manquer de lui donner la mort ? Quelques essais incertains & quelques succès épars parmi le nombre effrayant des victimes, qu'une pareille conduite a précipitée au tombeau, ont-ils suffi pour accréditer des breuvages pernicieux qui ont fait couler les pleurs de tant d'orphelins ? Que la femme qui coure les assemblées tumultueuses du monde pour célébrer le poison dont l'effet heureux lui a rendu la santé, se souvienne qu'elle ne fait pas un pas sans marcher sur la cendre de celles qui ont couru le même hasard, & ce souvenir glacera son cœur d'effroi, en pensant au danger auquel elle s'est exposée ! A-t-elle cru pouvoir ainsi disposer de sa vie, quand son époux attendoit sa félicité de son attachement & de sa conservation, & que ses enfans, prêts à être abandonnés à des mains étrangeres, forcés à chercher, dans des cœurs mercenaires, une tendresse qui

ne les enflamma jamais, n'auroient trouvés, pour prix de leur sensibilité, que l'aspect révoltant de l'indifférence & de la dureté? Si la soif de l'or qui tourmente le Commerçant avide, ne le détourne pas des périls d'une longue navigation; si la fureur des flots qui forment autour de lui des précipices toujours prêts à l'engloutir, ne l'arrête pas en traversant l'étendue des mers, c'est qu'il ne s'expose pas sans boussole & sans guide sur la surface des eaux; mais, par quel aveuglement la mere de famille, qui ne connoît point la nature des secours qu'on lui destine, ose-t-elle choisir celui qui lui est offert par une main teinte du sang de ses semblables, & que la sagesse des loix s'efforçoit de repousser loin d'elle? Quel homme, sur un rivage étranger, abandonné sans nourriture, entouré de plantes dont il ignore les vertus, ne frémit pas en portant, pour la premiere fois à sa bouche celle qu'il a choisie pour sa conservation?

Femmes ! tel est cependant votre sort : mais, si les vérités que je vous annonce portent le trouble dans votre ame, souvenez-vous que je n'ai voulu vous apprendre à connoître les dangers auxquels votre imprudence vous expose, qu'en mettant à la place des erreurs qui vous ont séduit trop longtems, des conseils utiles qui vous rendent à la société !

DES MALADIES DES FEMMES, A LA CESSATION DES REGLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'irrégularité des Regles & des hémorragies.

QUAND l'âge a donné plus de séche-resse à la fibre élémentaire (1), la circulation du sang n'a pas la même acti-

(1) Haller, Elem. Physiol. tom. VIII. lib. XXX. p. 69.

vité (1); on en a la preuve dans la différence du mouvement des arteres, les pulſations ſont plus vigoureuſes, mais elles ſont plus éloignées (2). Il en réſulte deux phénomenes, dont l'explication donnera des éclairciſſemens certains ſur la formation des maladies qui font le ſujet de ce chapitre. En conſidérant en quoi le ſang d'un enfant differe de celui d'un adulte, on s'apperçoit que le premier eſt diſſous ou mêlé dans une plus grande quantité de ſéroſité (3); la même choſe a lieu dans deux perſonnes du même ſexe & du même âge, quand la conſtitution n'eſt pas égale, quand un des deux individus eſt fort & robuſte, & l'autre foible ou épuiſé. La comparaiſon peut encore être pouſſée plus loin: ſi de deux hom-

(1) Clifton Wintringham, Inquyriſ. p. 29. expoſit. 9.

(2) Tozetti, lib. II. obſ. 10.

(3) Brian Robinſon, l. C. p. 425.

mes d'une constitution égale, l'un s'est conservé dans toute sa vigueur, pendant que l'autre a été affoibli par quelque cause que ce soit, comme le défaut d'exercice, l'abus des plaisirs, des hémorragies, &c. le sang du premier fournit un coagulum qui nage dans une petite quantité de sérosité, tandis que le sang du second (1) n'est souvent qu'une sérosité rougeâtre qui n'offre presque rien de solide à la vue.

Or, une femme qui doit encore être long-tems réglée, & celle qui est sur le point de voir disparoître ses menstrues, peuvent parfaitement être comparées aux deux hommes dont je parle. De cette variété, dans la consistance des liquides, il s'ensuit nécessairement une disposition à la stase de la part de (2) celui qui est plus épais, pendant

(1) Boerhaave, Aphor. de cogn. & cur. morb. §. 48.

(2) Boyle, Hist. sang. humani. part. II.

que l'autre parcourra toujours également les canaux qui lui livroient passage. Admettons encore pour un moment un diametre toujours semblable dans l'orifice des vaisseaux qui laissent passer le sang menstruel, on aura déjà prévu une des causes de l'irrégularité de cette évacuation périodique. En effet, puisque les molécules du fluide qui doit passer au-dehors, ont acquis un volume plus considérable que celui qu'elles avoient précédemment, elles trouvent plus de difficulté à s'épancher dans la cavité de la matrice; elles sont retenues plus long-tems dans les cylindres qu'elles engorgent (1); mais comme la quantité de liquide qui s'augmente avec le tems, s'amasse en très-grande abondance dans les vaisseaux de l'utérus; un instant arrive où la résistance de ces vaisseaux est sur-

(1) Van Swieten, Comment. in Aphor. Boerh. tom. I. p. 58.

passée par l'effort que fait le liquide pour franchir les obstacles qui empêchoient sa sortie, & alors il se répand (1) avec profusion, parce que la route plus ouverte par celui qui est échappé, laisse, à celui qui suit, la liberté de prendre la même voie.

On doit donc admettre d'après ces principes une plétore momentanée, & tout ce qui la constitue se trouve réuni dans les femmes à l'époque dont je parle ; on en sera convaincu par l'énumération des symptômes qui accompagnent cet état, & dont je donnerai le détail dans un moment. Cependant les vaisseaux, devenus plus vuides par la perte du sang qui s'est écoulé, réagiront insensiblement sur eux-mêmes, & l'hémorragie cessera pour recommencer après que les fluides formeront une nouvelle plétore. Le tems nécessaire pour lui donner lieu

(1) Boerhaave, Aphor. de cogn. &c. §. 52.

excédera celui des révolutions périodiques, parce que l'évacuation ayant été plus abondante, il faut un tems plus considérable pour donner naissance à cette nouvelle plétore.

Ce n'est pas assez d'avoir considéré l'état des liquides dans l'âge où les femmes cessent d'avoir leurs régles, il faut encore examiner quelle est l'influence des solides sur l'irrégularité de cette fonction; puisque la fibre élémentaire étoit devenue plus ferme (1): j'en conclus que la texture des vaisseaux acquiert aussi plus de fermeté (2). C'est par cette raison qu'elle s'oppose plus facilement à la sortie du sang, & qu'elle facilite sa stase (3), & l'engorgement qui en est la suite néçessaire.

(1) Galen. Method. medend. lib. VII. cap. 6.

(2) Santorini, Observat. Anatom. cap. 3. §. 14. p. 64.

(3) Boerh. morb. fibr. de rig. & elast.

Les ſolides n'acquierent de la rigidité que parce que la lymphe nourriciere qui les a formés, s'y trouve appliquée en plus grande partie, & cette ſurabondance de matiere, en augmentant leur épaiſſeur, diminue auſſi leur cavité (1); la preuve de cette propoſition, connue depuis les premiers âges de la Médecine, eſt admiſe par tous les Phyſiologiſtes. Par elle, ils expliquent pourquoi les os deviennent plus épais & plus ſolides (2), pourquoi quelques vaiſſeaux ſe trouvent complétement oblitérés (3), & que ſouvent même ils s'oſſifient. Ainſi les fluides plus épais (4), les ſolides plus com-

(1) Santorini. *Ibidem.*

(2) Haller, Elem. Phyſiol. lib. XXX. ſect. 11. §. 7. p. 77.

(3) Gerner, de fibr. ſenili.

Mémoires de l'Acad. de Berlin. 8, 10.

(4) Ruych, obſerv. 76.

Poupart, Mém. de l'année 1699.

pacts & plus résistans (1), la diminution de leur diametre intérieur (2), & l'ossification d'un grand (3) nombre, sont les causes mécaniques qui apportent tant d'irrégularité dans les dernieres menstrues, soit dans le tems où elles paroissent, soit dans la quantité de sang qui s'échappe à chaque révolution.

J'ai dit, plus haut, qu'il y avoit des signes de pléthore (4) qui précédoient chaque apparition de ces regles, incertaines dans leur marche & dans leur durée. Ce sont les engourdissemens des extrémités inférieures (5) & souvent de tout le corps à la fois (6),

(1) Cowper, Trans. philos. n°. 280.
Commerc. lit. Nor. ann. 1744. hebd. I.
Bildoo, Exercit. 10. déc. 11.

(2) Monro, Act. Edimb. 2. p. 271.

(3) Haller, Elem. Physiol. lib. XXX. sect. 2. p. 73.

(4) *Idem.* lib. XXVIII. sect. 3. p. 144.

(5) Freind. Eummnal. p. 49.
Journ. de Med. an. 1764, mois d'Août.

(6) Haen. rat. med. tom. I. p. 31.

le gonflement des jambes & des cuisses, une pesanteur insupportable à la région de la matrice (1), quelquefois des tiraillemens douloureux, la sensibilité de ces parties au toucher, les bâillemens involontaires qui annoncent que le poumon est gorgé de sang (2), les déchiremens des vaisseaux de ces visceres, d'où l'émophthisie, le gonflement de l'abdomen & sur-tout de l'estomac (3), la difficulté de respirer (4), le tintement des oreilles, la dureté de l'ouie (5), les douleurs de tête tantôt gravatives, tantôt lancinantes, le sentiment de gonflement des yeux (6), comme si le

(1) Hildan. cent. 2. obs. 62, 63, 64.

(2) Benet. Theatr. tabid. p. 45.

(3) Haller. Elem. Physiol. lib. XXVIII. sect. 3. p. 157.

(4) Van Swieten, de morb. gravid.

(5) Triller. tum. a mens. suppress. obort.

(6) Peclin, Observ. cent. 1. obs. 42.

mouvement

mouvement de ces organes étoit gêné dans les orbites par l'augmentation de leur volume, les sensations pungitives que les femmes y ressentent, comme si on les perçoit avec un poinçon, l'affoiblissement de la vue, la paralysie, l'épilepsie, l'appoplexie sanguine, les congestions intérieures, les fiévres inflammatoires, le volume des veines, la rougeur de la face, les hémorragies de toute espece, l'écoulement obstiné d'une sérosité lymphatique par le bout des doigts, la diminution de sentiment dans ces extrémités, les suffocations, l'hystéricisme, l'oppression dans les rêves, la diminution du sommeil, les songes effrayans, la gêne universelle, &c. telles sont les marques les plus assurées de la pléthore.

Je n'ai pas encore expliqué entiérement ma pensée sur la cause des hémorragies qui arrivent aux femmes qui cessent de voir. J'ai parlé d'une

congestion qui étoit la suite de l'épaississement des liquides ; j'ai dit comment l'état actuel des solides pouvoit la favoriser ; j'ai dit aussi comment ces derniers contribuoient à la naissance de la pléthore ; j'ai donc dû supposer (& c'est une conséquence juste) que les vaisseaux étoient, malgré leur résistance dans une dilatation forcée ; j'ai prouvé que cet état duroit longtems, & on sait bien que quelques femmes passent deux, trois, quatre, six mois, un an & plus sans perdre de sang, & qu'après ce tems il leur arrive des hémorragies foudroyantes. Pourquoi la chose se passe-t-elle ainsi ? C'est que l'élasticité des vaisseaux n'est plus la même ; elle a été affoiblie par une extension forcée, & que par conséquent ils ne se contractent pas dans la proportion que le fluide s'échappe. Cette proposition est encore une vérité qui dérive des précédentes. Ajoutez à ces raisons la perte ou la dimi-

nution sensible de l'irritabilité des solides, à l'époque dont je parle. Le volume des sinus veineux de la matrice, qui s'accroît, comme dans la grossesse ou à l'approche même des regles, portés à un plus grand degré de dilatation : quand une de leur portion long-tems comprimée, n'a pas pu transmettre le sang qui l'engorgeoit, ils deviennent variqueux, &, comme ils ont perdu leur ressort, ils se laissent toujours dilater jusqu'à la rupture. Telles sont les causes par lesquelles on doit expliquer le retour des hémorragies & des pertes menstruelles des femmes d'un certain âge.

On ne peut pas méconnoître le danger d'un pareil état. Quand la pratique journaliere ne mettroit pas tous les jours sous nos yeux les différentes maladies qui en tirent leur origine; il seroit aisé de s'en faire une idée d'après cet exposé. Je m'occuperai de chacune d'elles en particulier; ce

n'eſt pas ici le moment d'en parler. Quoi qu'il en ſoit, le nom de *tems critique*, par lequel on a déſigné généralement cet âge, fait connoître que le peuple, chez qui cette expreſſion eſt familiere, a dû remarquer fréquemment les grands accidens auxquels il donne naiſſance. Plus le ſang ſera épais, plus la congeſtion ſera grave; ſi, à cette qualité, ſe joint une acrimonie particuliere, il diſpoſera plus promptement aux engorgemens inflammatoires; s'il eſt viſqueux & tenace, il occaſionnera des obſtructions plus promptes & plus étendues; s'il comprime le cerveau, il donnera lieu aux maladies comateuſes; s'il engorge les poumons, à l'émophthiſie, à la phthiſie pulmonaire, à l'hydropiſie de ce viſcere, aux catharres, &c. &c. Au reſte, le prognoſtic ſe tire des accidens dont j'ai fait l'énumération plus haut & des cauſes que je leur ai aſſi-

gnées : il est aisée à former. Il seroit trop long de rapporter celui de chacun des symptômes dont j'ai fait l'énumération ; il suffit de le voir sous un aspect général pour juger sainement la maladie & prévoir ses suites.

La curation ne peut pas être moins variée que les symptômes qui dérivent de cet état ; cependant, dans les premiers tems de la maladie, elle n'embrasse pas un grand nombre d'objets. Je suppose qu'il n'y a aucun vice dans les solides, comme obstruction, squirre, &c. ni dans les fluides, comme cachexie, scorbut, &c. parce que je parlerai de ces causes d'hémorragies dans les autres Chapitres. Le sang est épaissi, il faut lui donner de la fluidité. La méthode générale consiste dans les boissons délayantes ; mais, dans les grandes Villes, la constitution est usée, l'estomac & les autres visceres sont affoiblis, & les délayans procurent un affaissement

dangereux. J'en ai la preuve sous mes yeux dans la femme d'un Avocat, rue de Seine, Fauxbourg Saint-Germain, que son Médecin a conduit d'après ce principe général, mais dont les exceptions sont très-nombreuses. A la Campagne, cette méthode réussiroit plus sûrement & plus habituellement, parce que l'exercice auquel les femmes pauvres sont assujetties, procure des sueurs abondantes qui les délivrent de la surcharge qu'occasionnent les boissons. Il est donc nécessaire, pour les sujets affoiblis, de faire usage des boissons délayantes, fondantes même; & en même tems toniques. Les eaux minérales gaseuses, salines, ferrugineuses (& non vitrioliques); mais celles qui tiennent le fer en dissolution par le moyen de l'acide crayeux (car les premieres sont astringentes), rempliront parfaitement cette indication.

Les saignées sont utiles sans doute;

mais elles n'exigent pas moins de prudence dans le choix du lieu d'où il faut verser le sang, que dans le nombre auquel elles peuvent être restreintes. Je ne passerai pas sous silence l'abus qu'on en fait tous les jours dans la Capitale & dans les Campagnes. L'espece de soulagement momentané qu'elles procurent a trop enhardi les Praticiens à les réitérer. Quand elles sont trop fréquentes, elles occasionnent un affaissement qui dispose les femmes aux obstructions, aux hydropisies, à la cachexie, au scorbut, &c. Ou la femme qu'on veut saigner est gorgée de sang, & les accidens qui dépendent de la pléthore sont prêts à la frapper, ou elle n'éprouve qu'une qu'une gêne incommode, suite d'une pléthore médiocre. Dans le premier cas, il faut saigner; mais, faut-il verser à la fois beaucoup de sang? C'est une méthode dangereuse; j'en ai dit les raisons plus haut. Il vaut mieux

faire un traitement propre à rendre le ſang plus fluide en même tems qu'on pratiquera quelques ſaignées ; il me ſemble qu'il eſt plus convenable de verſer peu de ſang à la fois, parce qu'en délayant ce liquide, on facilitera la route d'une tranſpiration plus abondante ; on conſervera mieux l'action des ſolides, & on préviendra les maladies qui réſultent de l'atonie inſéparable des grandes évacuations ſanguines. Or, ſi cette conduite eſt prouvée préférable à toute autre dans la pléthore marquée, à plus forte raiſon convient-elle mieux dans la pléthore commençante.

L'uſage de ſaigner du pied les femmes qui ceſſent de voir, eſt dangereux. En parlant de l'inflammation de la matrice, j'en ai donné la preuve, & je l'ai confirmée par mes obſervations & celles des autres Médecins qui avoient le mieux réfléchi ſur les effets de cette évacuation. L'utérus,

à bien des égards, est, dans une femme qui perd ses regles, semblable à celui qui est attaqué d'un engorgement inflammatoire sanguin. Là, il y a une pléthore relative plus marquée que la pléthore générale, il faut donc éviter tout ce qui dériveroit le sang vers cette partie, si on veut prévenir les hémorragies futures & les engorgemens de quelque nature que ce soit. Il faut saigner du bras, il n'y a point à hésiter sur le choix. Quoique les douleurs de tête indiquent quelquefois la saignée du pied, j'aimerois mieux qu'on appliquât des sangsues à l'occiput pour dégager cette partie après la saignée du bras, parce que, quand la surabondance du sang sera détruite, la tête se dégorgera d'elle-même. D'ailleurs, la position verticale, où les femmes qui ne sont pas très-incommodées se tiennent pour la plupart du tems, facilitera encore la cessation des douleurs. Par la même

raiſon, on leur preſcrira de ne pas ſe coucher ſur un plan incliné où la tête ſoit plus baſſe que le tronc, coutume trop générale; mais ſur un plan horizontal & même un peu incliné du côté des pieds, ſi les ſymptômes l'exigent.

S'il eſt une circonſtance dans laquelle la ſaignée du bras ſoit ſuivie d'un grand ſuccès, c'eſt dans les pertes qui ont lieu par l'utérus quand il y a pléthore; j'ai donné les moyens curatifs de cette maladie en parlant de l'hémorragie des femmes en couches, & je renvoie le lecteur à ce Chapitre.

Il me reſte à parler maintenant du régime des femmes qui ceſſent de voir. L'exécution des principes, d'après leſquels il doit être preſcrit, eſt auſſi eſſentielle que l'uſage des remedes que j'ai indiqués ci-deſſus. En effet, diminuer la pléthore par la ſaignée ſans prévenir ſon retour; dé-

layer le sang par les liquides convenables sans empêcher qu'il ne se répande en torrent dans le tissu des visceres, ce seroit opérer une cure momentanée, sans mettre obstacle au retour des accidens.

Le sang est épais & la fibre est ferme, les alimens tirés des végétaux qui contiennent des sucs savonneux, & qui abondent en eau de végétation, sont préférables à toutes les autres substances. On prescrira aux malades (bien entendu qu'on aura égard à la constitution, aux digestions, au goût particulier, &c.) les décoctions de pain étendues dans suffisante quantité d'eau, & rendues plus agréables par l'addition du sucre, les fruits mûrs, les cerises de toute espece, les figues, les oranges douces, les pêches, les pommes, les poires, les prunes douces, les framboises, les groseilles crues, cuites, confites, ou en marmelades : les légumes que les Anciens appeloient

mols *olera molliſſima*, parce qu'ils ne contiennent qu'une petite quantité de ſubſtance nutritive, les melons, les concombres, les courges, l'aroche, la betterave rouge & jaune, la bourrache, le choux rouge, le ſalſifis, le ſcorſonere, les chicorées de toute eſpece, les épinards, la dent-de-lion, l'endive, toutes les laitues, le pourpier, la barbe-de-bouc, &c. Parmi les farineux, l'avoine, le ſarazin, l'orge, le maïs, le millet, le riz, le ſeigle, dont on peut faire des bouillies, des crêmes, des décoctions & du pain. Dans le regne animal, les viandes blanches, le veau & le poulet, le poiſſon d'eau-douce dont la chair eſt blanche & de digeſtion facile, & ceux de mer qui ont les mêmes qualités.

J'ai parlé des eaux qui convenoient comme remedes, on peut les preſcrire ſeules ou mêlées avec le vin, ſi la malade en boit à ſes repas, ou que ſon eſtomac l'exige. Mais, pendant qu'on

s'occupe à introduire dans le sang des eaux délayantes en boisson, il ne faut pas négliger les bains d'eaux thermales, qui contiennent des sels neutres en dissolution, ou faire des eaux artificielles pour les bains. Les eaux alkalines sont encore utiles, sur-tout si la lymphe paroît avoir acquis beaucoup d'épaississement. Les bains froids sont dangereux, parce qu'ils disposent aux engorgemens inflammatoires, & il faut éviter avec autant de soin l'excès de chaleur. Le degré se mesurera sur la sensation que chaque malade éprouvera, c'est-à-dire qu'un sujet qui ne pourroit pas passer une heure & une heure & demie dans une eau échauffée au dégré 24 du thermometre de Réaumur, sans éprouver de frisson, fera augmenter cette chaleur jusqu'à ce que la sensation de froid disparoisse. Il n'est pas nécessaire d'avoir chaud, il suffit d'y rester à son aise; le juste milieu est d'être plus prêt du besoin de

faire réchauffer l'eau que de celui de la raffraîchir.

Le défaut d'exercice de la part de la plus grande partie des femmes des Villes, facilite la ſtaſe des liquides, & favoriſe leur épaiſſiſſement, les promenades du matin & du ſoir pendant les chaleurs de l'été, celles qu'on fait en hiver, quand le tems le permet, ſont très-utiles : c'eſt ſur-tout les plaines qu'il faut choiſir pour prendre cet exercice, les campagnes hériſſées par des montagnes rendent la marche fatiguante & préjudiciable. Les efforts qu'on fait pour monter les coteaux dont la pente eſt rapide, forcent le ſang à paſſer à l'intérieur par la contraction générale des muſcles : de-là naît la gêne des poumons, de la reſpiration, les douleurs de tête, les engourdiſſemens, les congeſtions internes & les hémorragies.

S'il étoit poſſible de choiſir le lieu de ſon habitation, il vaudroit mieux

vivre dans les campagnes où l'air se trouve un peu chargé de vapeurs que dans les lieux trop élevés, dans lesquels cet élément trop élastique desséche les animaux, & donne une action trop forte à la circulation pulmonaire, bien entendu que les cantons marécageux sont peut-être plus nuisibles que les coteaux très-élevés : les hommes qui habitent la surface de ces derniers ont en général la fibre plus forte, la chair plus ferme & plus séche, & c'est ce qu'il faut éviter pour les femmes qui sont sur le point de perdre leurs regles, c'est pour ces raisons que les hémorragies y sont plus fréquentes que dans les plaines enfoncées où l'air est plus mol & plus humide. Cependant quand l'humidité y est excessive, elle dispose à la cachexie, aux engorgemens lymphatiques, &c.

Le sommeil trop prolongé est aussi nuisible que le défaut d'exercice; les femmes qui restent trop long-tems au

lit ſont engourdies à leur réveil ; leurs mouvemens ſont lents & difficiles, parce que le repos que procure le ſommeil facilite la pléthore ; d'ailleurs, à l'âge dont je parle, il n'eſt pas néceſſaire de reſter au lit auſſi long-tems que dans la jeuneſſe, la nature le fait aſſez connoître, puiſqu'en général, les vieillards dorment peu. Je ſais bien que ce principe n'eſt pas du goût des femmes, mais je ne parle dans ce moment qu'à ceux qui cultivent la Phyſique naturelle & la Médecine. Les animaux qui dorment trop ont plus de ſang que les autres, ils ſont plus pléthoriques ; & c'eſt cet état qu'il faut éviter ſoigneuſement dans la circonſtance dont je m'occupe.

Si la maturité de l'âge amenoit avec lui la raiſon, les femmes qui ceſſent de voir n'auroient pas beſoin de conſeils pour diriger leur conduite morale ; quelques réflexions ſur les changemens auxquels ſont expoſés tous les

êtres de la nature, leur apprendroient de bonne heure qu'elles sont destinées à subir cette commune loi; elles seroient donc plus persuadées de l'importance d'acquérir une amabilité qui ne consistât point dans la beauté. Celles qui font dépendre le bonheur de la conservation de leurs charmes, ne peuvent pas se dissimuler que chaque jour diminue la foule des hommes frivoles, que les agrémens de la jeunesse avoient fixés près d'elles.

Une femme qui fit autrefois l'ornement des cercles par sa beauté, interroge en vain les yeux de ceux qui se rencontrent avec elle, ils sont dirigés vers d'autres objets; si les témoignages d'un froid respect lui sont conservés par usage, elle peut s'appercevoir que les cœurs, entraînés vers des beautés nouvelles, ne lui réservent que les égards d'une politesse forcée aussi mortifiante pour celle qui la reçoit qu'elle

eſt gênante pour celui qui en donne des marques.

Cependant, ſi dans une aſſemblée nombreuſe, compoſée par une jeuneſſe qui brille des charmes du bel âge, ſe préſente une des femmes rares qui a pris plus de ſoin de cultiver ſon eſprit & ſa raiſon qu'à prolonger la durée incertaine de quelques attraits paſſagers, une autre ſorte d'admiration attache les yeux ſur elle, c'eſt celle d'une eſtime & d'une vénération ſentie: comme elle avoit ſa ſource dans un charme toujours égal & toujours permanent, ſa jouiſſance a été conſtante comme lui; elle étoit indépendante des caprices & de la fantaiſie qui rend ſi ſouvent le prix de la beauté douteux entre la langueur d'une belle femme qui intéreſſe, & la vivacité de celle qui ſéduit: prix preſque toujours donné à celle qui eſt préſente, après l'avoir ôté à celle qu'on ne voit plus : prix dont la jouiſ-

sance douteuse inquiete déjà celle qui le reçoit, quand il lui est accordé, dans la crainte de le voir passer l'instant après en des mains étrangeres. Et sans parler ici des chagrins dévorans qui ont quelquefois fait couler ses larmes, lorsque des hommes inconstans ont rompu les chaînes fragiles dont elle les avoit enveloppé, ni de ces trahisons funestes qui ont dévoilé des secrets qui doivent rester ensevelis dans l'ombre du silence : secrets dont le mystere éclairci a rendu la beauté tributaire de la perfidie & de l'opprobre, & en a fait l'instrument honteux d'un plaisir momentané ; toutes ces jouissances ont été mêlées d'amertumes. Cependant un tems arrive où abandonnée à elle-même, tout l'avertit que ses plaisirs ont cessé pour toujours ; le souvenir cruel de leur perte entiere, laisse un trouble dans son esprit que rien ne peut plus calmer. Devenue étrangere à ses amis qui ont formé d'autres liai-

ſons, elle n'en reçoit plus que des marques d'indifférence. Heureuſe encore, ſi, parmi eux, il ne ſe rencontre pas de ces hommes méchans qui lui rappellent leur bonheur paſſé pour lui reprocher ſa foibleſſe; expoſée ſans ceſſe aux traits piquans de la méchanceté, elle eſt encore accablée par les reproches de celles qui ſe préparent les mêmes regrets. Ne pouvant plus vivre dans un monde qu'elle déteſte, la ſolitude ne lui offre pas une reſſource, parce qu'elle ne connoît pas la tranquillité dont on peut jouir loin du fracas du monde: abandonnée à une ſombre mélancolie qui l'épuiſe, ſes jours ſe paſſent dans les funeſtes accès d'un chagrin qui la conſume.

Celle qui a fait conſiſter ſa félicité dans des charmes plus véritables, n'a pas connu de viciſſitudes qui aient pu altérer le repos de ſon cœur: toujours aimée & toujours plus digne de l'être, les liens qui attachoient à ſa perſonne

se sont serrés par le tems, & se sont étendus sur un plus grand nombre. Le bonheur dont elle jouissoit a été partagé par tout ce qui l'entoure, & quand sa vieillesse ne lui permet plus de le répandre au loin, on vient encore s'instruire avec elle du chemin qui l'y a conduit; jusque dans sa caducité, les hommages qu'on lui offre sont sinceres & flatteurs. Semblable à un grand Peintre dont les productions ont étonné le monde, quand ses mains tremblantes n'animent plus la toile sous son pinceau, la jeunesse qui s'est élevée à l'aide de ses modeles, vient l'entretenir des monumens de sa gloire; les préceptes du vieillard enflamment l'imagination de ses disciples, c'est un feu mourant qui brille encore de quelques étincelles; mais elles sont capables de former un foyer aussi ardent que l'a été celui dont elles sont émanées.

Quoi qu'il en soit, que le chagrin

ait des cauſes réelles ou imaginaires, dès qu'il ſe fait ſentir, il porte un trouble univerſel dans les fonctions, il ne tarde pas à en rendre l'exécution incomplette, & quelquefois même il en occaſionne la ceſſation ſubite; ſon effet le plus habituel eſt de cauſer un ſpaſme permanent qui détermine des contractions conſtantes dans les vaiſſeaux capillaires des parties les plus ſenſibles, d'où les engorgemens locaux, les ſtaſes, les ſuffocations, l'altération des digeſtions, d'où la dépravation des liquides & toutes les maladies qui en ſont la ſuite. La diſſipation, le plaiſir, la tranquillité de l'ame, ſont donc bien néceſſaires aux femmes à l'époque dont je parle; mais c'eſt un plaiſir actif, une diſſipation accompagnée de mouvement qui leur convient, c'eſt dans les fêtes champêtres dont on ne jouit qu'en allant au loin partager le plaiſir qui raſſemble ceux qui les compoſent,

qu'elles trouveront une dissipation utile, & qui écartera loin d'elles les maux dont elles sont menacées.

Il seroit difficile que les secrétions fussent gênées chez les femmes, en suivant le modele de conduite qui leur est tracé dans ce chapitre; tout concoure à les favoriser. S'il en étoient quelques-unes qui semblassent éprouver de la difficulté dans leur élaboration, le Médecin reconnoîtra cette gêne aux accidens qu'elle occasionnera, & prendra les précautions que sa prudence & son savoir lui dicteront pour y apporter les changemens nécessaires. Quant aux excrétions, elles méritent la plus grande attention. Il faut surtout entretenir la liberté du ventre pour prévenir l'embarras & les spasmes des visceres de cette cavité. Au reste, un sujet constamment nourri d'alimens humectans, ne peut guere être exposé à la constipation; par la même raison l'excrétion des urines sera facile, & si

elle paroissoit souffrir quelque retardement, on n'hésiteroit pas à la faciliter par les diurétiques & les apéritifs convenables. Les reins sont dans tous les tems de la vie les organes les plus propres à débarrasser le sang des parties les plus grossieres & les plus terrestes: lors de la cessation des menstrues, ce liquide, chargé d'une plus grande quantité de parties hétérogenes, a besoin d'un émonctoire par lequel il puisse les expulser; puisque la matrice ne lui donne plus la facilité de les transmettre au-dehors. Il est donc bien important de favoriser l'excrétion des urines; c'est peut-être à ce défaut d'attention que sont dûes ces douleurs errantes, goutteuses & rhumathismales qui attaquent si ordinairement les femmes qui cessent de voir. J'en parlerai dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'obstruction de la matrice, cause d'hémorragies rébelles.

PUISQUE l'épaississement des humeurs paroît être la cause la plus ordinaire de la formation des obstructions, il n'est pas un tems de la vie plus favorable à leur naissance que celui où les femmes cessent de voir, parce que, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, leur sang est plus visqueux à cette époque que dans tout autre tems; il suit encore les routes qu'il avoit parcourues dans les tems précédens, & par conséquent il s'amasse aussi dans les vaisseaux de la matrice où il stase & se coagule.

Les signes qui annoncent l'existence de l'obstruction de l'utérus, ont été décrits dans le Chapitre où j'ai traité

de celle qui reconnoît, pour cauſe de ſa formation, une matiere laiteuſe. Les ſymptômes ſont les mêmes, la ſeule différence qu'on trouve dans ces engorgemens, conſiſte uniquement dans la nature du fluide coagulé; mais la maſſe obſtruée cauſe la même gêne dans les parties malades & ſe reconnoît aux mêmes accidens.

La curation ne s'obtient pas par des moyens différens; mais elle eſt plus prompte, parce que la lymphe n'acquiert pas un degré de ténacité égal à celui de la matiere laiteuſe dans un tems ſemblable. Quand j'ai parlé de l'irrégularité des regles des femmes avancées en âge, je n'ai rien dit des effets de l'obſtruction ſur le retour des hémorragies, c'eſt ici le lieu de les conſidérer plus en détail. Pour comprendre plus facilement la théorie des effets funeſtes dont je vais donner l'hiſtoire, il faut ſuppoſer que les obſtructions ſoient invétérées, parce que ce ſont les ſeu-

les qui puissent déterminer les grands accidens dont je tracerai le tableau dans un seul exemple.

Une Dame, de la rue de Seine, Fauxbourg S. Germain, âgé de 36 à 40 ans, avoit le col de la matrice obstrué & squirreux, le corps du viscere étoit aussi plus volumineux que dans l'état naturel; elle eut un retard qui lui fit craindre d'être grosse: dans l'incertitude elle crut devoir faire des tentatives pour rappeler le cours de ses regles; elle mit en usage des remedes très-actifs, & je ne sais quelle substance qui lui causa un écoulement d'un sang séreux qui acquit bientôt une odeur fétide, & une couleur d'un jaune pâle. Des bains & les eaux minérales en boisson dissiperent cet accident dont la durée fut prolongée plus de trois mois. Les mêmes secours firent aussi cesser des tiraillemens douloureux dans les reins & dans les cuisses, qui dépendoient de la conduite qu'elle

avoit tenue par rapport à ſes régles. Cependant, la ſanté fut rétablie, les digeſtions devinrent meilleures, & la malade acquit de l'embonpoint. Il ſe forma alors une pléthore qui porta ſes effets ſur la poitrine, en gênant la reſpiration, en occaſionnant des tiraillemens dans les poumons, & ſurtout des douleurs vives à la tête avec des étourdiſſemens qui la firent tomber pluſieurs fois avec perte de connoiſſance. Cet état inquiétant la détermina à me demander mon avis; je lui preſcrivis une ſaignée, que la circonſtance rendoit indiſpenſable; elle voulut la différer: malgré que je lui aſſuraſſe qu'il y avoit de grands dangers à la retarder, elle ne fut point effrayée du tableau des accidens auxquels je la prévins qu'elle étoit expoſée. Mon prognoſtic fut confirmé ſix jours après par une hémorragie utérine qui faiſoit couler ſon ſang en abondance; j'employai les moyens les plus actifs

pour l'arrêter : les applications de vinaigre, de glace, la firent cesser le même jour ; mais il restoit, à la région de la matrice, un poids incommode qui inquiétoit la malade.

Se trouvant bien le lendemain, elle mangea avec appétit, toucha du clavecin, se fatigua, malgré les instances de tous ceux qui avoient appris l'accident de la veille. Sur les six heures du soir, une perte plus foudroyante que la premiere, se déclara ; je l'arrêtai par les mêmes moyens. La malade n'avoit plus de pouls ; elle étoit agitée par des mouvemens convulsifs ; les extrémités étoient froides, & je craignois qu'elle ne passât pas la nuit. Cependant, le lendemain, elle se trouva mieux ; il restoit toujours un suintement assez abondant pour m'inquiéter sur son sort. De tems à autre la perte recommençoit, un vent dans le rectum, une envie d'uriner, un mouvement léger, tout faisoit recommencer l'hémorragie.

Comme la matrice avoit l'orifice & le col ſquirreux, & comme le volume total du viſcere étoit augmenté & plus peſant; j'en conclus qu'il ne pourroit pas ſe contracter aſſez pour fermer l'orifice des vaiſſeaux qui avoient été rompus ou dilatés, & qu'on n'avoit rien de favorable à eſpérer. En effet, vers les 10 heures le même ſoir, la perte reparut moins abondante, mais toujours auſſi dangereuſe par la quantité de ſang qui s'étoit écoulé & par celle que la malade perdoit encore; je fis jeter, ſur le bas-ventre, pluſieurs ſeaux d'eau au ſortir du puits; elle étoit étendue ſur le parquet avec une couverture ſur les extrémités inférieures & ſur la poitrine, afin que tout le ſang ne ſe concentra pas au centre. Le ſpaſme, que le froid de l'eau occaſionnoit, diſſipoit l'hémorragie pour un moment; je fis des injections de vinaigre pur; j'en remplis le vagin à diverſes repriſes. Enfin, après quelques heures de cette manœuvre,

la perte s'affoiblit considérablement ; j'avois essayé inutilement d'en faire dans la matrice, l'inégalité de son orifice & sa dureté ne me permirent pas d'introduire la sonde. Le vagin étoit rempli de gros caillots de sang qui gênoient la vessie, donnoient de faux besoins d'uriner & un ténesme fatiguant : cette gêne faisoit couler du sang, mais, dès qu'on ôtoit quelques-uns des caillots, le sang sortoit en plus grande quantité. Malgré ce qui s'étoit passé, je ne crus pas devoir employer le tampon ; on en apprendra les raisons ci-après.

Il fallut donc se résoudre à la laisser dans cet état incommode, qu'elle ne supportoit qu'avec la plus grande peine, parce qu'il étoit permanent. Cependant, le sang amassé dans le vagin, desséché dans la journée suivante, occupoit moins de volume ; la vessie & le rectum ne furent presque plus comprimés ; les vents passerent par

bas avec facilité, & les besoins d'uriner ne se manifesterent que quand l'évacuation étoit nécessaire ; un lavement émollient, qui avoit débarrassé les gros intestins, mit encore la malade plus à son aise.

Cet état dura plusieurs jours pendant lesquels les linges appliqués sur la vulve parurent sans tache, les caillots qui avoient séjourné dans le vagin commencerent ensuite à sortir en répandant une grande infection, parce qu'ils étoient devenus putrides ; leur dissolution commencée entretenoit un mouvement fébrile dans le pouls qui donnoit de la sécheresse & de la chaleur à la peau ; l'augmentation de la fiévre étoit à craindre, parce que le sang, qui avoit été arrêté dans la matrice, éprouvoit, ainsi que celui du vagin, un mouvement de fermentation putride, & qu'une partie de ce liquide dégénéré repassoit sans doute dans le torrent de la circula-

tion par les vaisseaux lymphatiques. Pour éviter une partie de cet effet, je faisois faire des injections dans le vagin avec des décoctions légérement astringentes, parce qu'il y avoit toujours une disposition à l'hémorragie; je tirai même, avec beaucoup de précautions, une partie de ce sang dissous dans le vagin. La plus grande portion s'écrasoit sous le doigt comme une terre mouillée & sans consistance; mais d'une fétidité insoutenable. On ne pouvoit pas trop irriter le vagin par cette manœuvre, parce que le sang couloit aussitôt.

On juge aisément qu'une si grande perte de sang n'avoit pas pu avoir lieu sans que la malade n'éprouvât des douleurs universelles; mais ce qui la tourmentoit davantage étoit les tiraillemens violens qu'elle ressentoit dans le trajet des nerfs occipitaux & ophthalmiques; de tems en tems elle éprouvoit des élançemens dans les or-

bites, & la douleur s'étendoit ensuite dans tout le cuir chevelu. Le plus léger mouvement, la secousse la moins sensible de la part de la Garde, l'action de rire & sur-tout celle de la toux lui occasionnoient les tourmens les plus insupportables. Chaque jour apportoit, toutes fois, un peu de soulagement à ses douleurs. Heureusement les digestions n'avoient pas été interrompues, & l'appétit conservé, lui permettoit de réparer ses forces en prenant des alimens avec prudence. Quoi qu'il en soit, elle éprouva un jour un grand dégoût, parce que l'infection dans laquelle elle se trouvoit constamment par la sortie d'une petite portion du sang coagulé dans le vagin, lui avoit fait la plus vive sensation par sa mauvaise odeur; mais on dissipa cette impression par l'évaporation du vinaigre & de quelques esprits aromatiques dont on parfumoit son lit, qu'on entretenoit cons-

tamment dans la plus grande propreté.

La matrice étoit restée dans un état douloureux, à peine pouvoit-on la toucher qu'on ne fît crier la malade; il paroît que les injections de vinaigre pur avoient excité un commencement ou au moins une disposition à l'inflammation, par l'irritation excessive qu'elles avoient causée ; mais cet accident qu'on avoit prévu, ne pouvoit pas faire négliger l'usage d'un moyen, dont l'omission eut sans contredit causé la mort de la malade ; il n'en est pas de l'hémorragie d'une femme en couches comme de celle dont je parle. Chez la premiere, les irritans trop actifs sont toujours dangereux dans leur suite, parce qu'ils causent sûrement une inflammation mortelle ; mais quand la matrice n'est pas gorgée par une quantité semblable de liquides & sur-tout de matiere laiteuse, les injections irritantes & astringentes ne

ſont pas auſſi à craindre, parce que le ſang ne ſe coagule pas auſſi aiſément que le lait dans ſes vaiſſeaux: on peut les mettre en uſage avec plus d'aſſurance.

Cependant la fiévre qui accompagne toujours les grandes hémorragies, perſiſtoit dans toute ſa force, elle étoit encore entretenue par la putréfaction du ſang coagulé dans l'utérus, d'où ſuintoit un ichor fétide & âcre, qui irritoit le vagin en paſſant; mais les ſymptômes les plus alarmans étoient des douleurs vagues dans la région hypogaſtrique, & un ſentiment de peſanteur & de gêne dans l'utérus, qui précédoient toujours la ſortie du caillot qui avoit fait ceſſer l'hémorragie: c'étoit pour la quatrieme fois que le ſang à moitié diſſous, irritant le viſcere qui le contenoit, ſollicitoit ſa contraction, & bientôt étoit expulſé de la matrice. Quelques-uns des caillots qui étoient ſortis, avoient conſervé la

forme intérieure de ce viscere, dont la cavité étoit aussi étendue que l'est sa surface externe dans l'état naturel. Le caillot s'allongeoit & se resserroit au passage de l'orifice, & reprenoit ensuite sa premiere étendue : les contractions de l'utérus renouvelloient l'hémorragie, & la malade étoit toujours sur le point de perdre la vie.

De quelle utilité auroit pu être dans ce cas le tampon dont les effets sont ordinairement si avantageux ? N'est-il pas évident que toutes les fois qu'on l'auroit retiré du vagin, le sang coagulé dans la matrice auroit été expulsé de la même maniere, & que les accidens auroient recommencé ? Remarquons qu'il étoit impossibie de le laisser longtems dans le vagin, parce qu'il auroit occasionné une irritation continuelle à la vessie, & un ténesme fatiguant qui rappelloient l'une & l'autre les contractions de la matrice, & détermi-noient la sortie du sang coagulé dans

ſa cavité. Cette vérité eſt prouvée par le retour des accidens auxquels donnoient naiſſance des caillots d'un médiocre volume toutes les fois qu'ils séjournoient vingt-quatre, trente-ſix ou quarante-huit heures dans le vagin. Or, le tampon qui pour opérer l'effet qu'on auroit ſouhaité, auroit été plus volumineux que ces caillots, auroit fait recommencer plus promptement l'hémorragie, en ſollicitant plutôt l'expulſion du ſang coagulé dans l'utérus. On ne doit pas croire qu'il auroit été capable d'empêcher plus aiſément la ſortie du caillot à proportion qu'il auroit eu plus d'étendue, il n'auroit cauſé qu'une plus grande gêne, une irritation plus vive, des contractions plus violentes, & par ſuite une hémorragie plus dangereuſe.

Il y a donc des cas où tout moyen précis de curation devient preſqu'abſolument inutile; car en réfléchiſſant ſur ce qui a précédé, on voit que la malade ne

doit sa conservation qu'à la multitude de soins qu'on a eus pour elle; mais plus particuliérement encore aux précautions qu'on a prises pour ménager les restes du sang qui circuloit dans toute l'habitude du corps Il suit aussi de ces réflexions qu'il existe des cas dans lesquels le tampon par la maniere ordinaire de s'en serv r, si utile à tous autres égards, deviendroit non-seulement inutile, mais même dangereux. Cependant, comme on l'a vu précédemmenr, j'avois voulu l'employer, mais mon objet étoit de ne le garder dans le vagin que pendant quelques heures afin de faciliter seulement la coagulation du sang dans l'utérus.

J'ai donné le récit de cette maladie dans tous ses détails, parce qu'elle est présente à ma mémoire, afin de faire mieux comprendre par l'énumération des accidens qui l'ont accompagné, l'idée qu'on doit se former des causes

des hémorragies de cette espece, & de quelques accidens qui dépendent des obstructions squirreuses.

CHAPITRE III.

Des hémorrhoïdes & de celles de la matrice.

Le sang ne suit pas tellement les routes par lesquelles il avoit circulé dans la jeunesse & la virilité, qu'il ne se porte quelquefois abondamment dans des parties qui n'étoient pas destinées par la nature à s'en trouver surchargées; mais il paroît que c'est dans les visceres les plus voisins de ceux qu'il avoit coutume d'engorger pour un tems qu'on le trouve en plus grande abondance. Quand il s'égare dans des voies étrangeres, les anastomoses fréquentes des vaisseaux qui leur sont communs, donnent l'explication de ce phénomene; c'est pourquoi la tur-

gescence de la matrice cause facilement des hémorrhoïdes. Je connois plusieurs femmes qui en sont tourmentées toutes les fois que le tems de leurs regles approche : les veines hémorrhoïdales s'affaissent pendant l'écoulement des menstrues, quand il est assez abondant : lorsqu'une légere irritation se fait sentir après la cessation de ce flux périodique, le gonflement des hémorrhoïdes reparoît. Si les régles ne coulent qu'en petite quantité, elles restent toujours volumineuses, & ne se désemplissent que dix, douze & quinze jours après le tems des menstrues révolu : telle est la marche habituelle de ces accidens.

On observe au reste que les femmes au-dessous de trente ans sont peu sujettes à cette maladie, mais elle est plus fréquente à proportion qu'elles avancent vers *le tems critique* : à cette époque, elle (cette maladie) est très-commune. Les femmes d'un tempéra-

ment décidément sanguin y sont moins exposées que celle qui sont d'un tempérament sanguin-bilieux, soit que l'un ou l'autre domine, ou qu'ils soient également confondus ensemble sans se dominer.

On peut compter parmi les causes des hémorrhoïdes les spasmes fréquens dans la région hypogastrique, parce que cet état gêne la liberté de la circulation; mais aucune cause ne les détermine plus facilement que les obstructions dans l'utérus, par la pression que ce viscere exerce sur les veines hémorrhoïdales : leur apparition est encore plus prompte dans les légeres révolutions morales ou physiques qui arrivent aux femmes, quand le système de la veine-porte est gêné par des embarras ou des congestions formées dans le bas-ventre. Cette observation n'avoit point échappé aux anciens qui attribuoient cette maladie aux vices de la bile, à ceux du sang des veines que je

viens de nommer, aux embarras du foie, à celui des autres visceres, du mésentere même; ou simplement l'augmentation de volume momentané de ces parties, enfin à une constipation trop long-tems soutenue. Il paroît que les hémorrhoïdes rebelles sont un effet constant de cette derniere cause.

Les symptômes qui se manifestent pendant leur gonflement sont plus intenses, quand les vaisseaux ont acquis un volume considérable, tels sont la douleur vive & lancinante, la pesanteur extrême, les tiraillemens déchirans, la fiévre quelquefois violente qui s'allume promptement, l'inflammation, la suppuration, d'autres fois la gangrene. Ces grands accidens sont rares chez les femmes, parce que la texture de leurs fibres a plus de fragilité, & par conséquent résiste moins à l'extension forcée des vaisseaux: d'où il arrive qu'elles sont plus exposées aux pertes hémorrhoïdales. Il paroît aussi

que les pertes ſont plus abondantes dans les femmes plus fortes, ſans doute parce que les vaiſſeaux qui ont réſiſté plus long-tems à l'abord du fluide ne ſe rompent que quand la congeſtion eſt exceſſive, & comme la rupture eſt alors plus conſidérable, le ſang ſe pratique de plus grandes ouvertures, par leſquelles il s'échappe plus facilement.

La femme d'un Conſeiller au Bailliage de Langres, s'étoit mariée pour la ſeconde fois à un âge avancé : lors de la ceſſation de ſes regles, elle fut tourmentée d'hémorrhoïdes qui ne tarderent pas à fluer ; cette dame qui étoit très-ſanguine avoit toujours beaucoup perdu par l'évacuation menſtruelle: n'ayant pris aucune précaution, à cette époque, le ſang ſe porta en grande abondance dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaux. Chaque année, au moins une fois, elle éprouvoit une perte ſi conſidérable, qu'elle étoit obligée de reſter enſuite dans ſon lit plu-

sieurs semaines, ne pouvant ni marcher, ni se mouvoir, pas même parler. Sa vue s'affoiblit dans l'espace de trois ans, au point qu'elle étoit presque absolument aveugle ; l'ouïe étoit devenue difficile, & ses jambes se gonfloient davantage après chaque hémorragie. Elle étoit menacée d'une hydropisie très-prochaine; ses gencives étoient altérées & toujours sanglantes ; la pâleur extrême de sa peau étoit mêlée d'un fond de couleur terreuse. On m'a dit depuis que j'ai quitté cette Province qu'elle étoit morte d'hydropisie & de scorbut. Cette Histoire abrégée est un vrai tableau des maladies qui sont une suite inévitable des grandes hémorragies, il contient des vérités confirmées par l'observation de tous les Auteurs.

Le sang qui séjourne dans les vaisseaux du col de la matrice peut les gonfler de la même maniere que ceux qui sont placés dans l'extrêmité du

rectum. Les Auteurs ont donné à cette maladie le nom d'hémorrhoïdes de la matrice, ils croient qu'il ſuffit pour leur donner naiſſance que le ſang ſoit trop épais & trop tenace, & qu'après être arrivé dans ces vaiſſeaux, il s'y trouve fixé par l'impoſſibilité d'y circuler : j'en ai trouvé dans le col de la matrice de deux femmes qui avoient ce viſcere obſtrué. Les Praticiens croient généralement que cette intumeſcence des vaiſſeaux a lieu hors le tems de l'écoulement des menſtrues, parce que le flux des regles diſſipe ces petites tumeurs; cependant les Obſervateurs ſont d'accord que cette maladie eſt plus fréquente chez les femmes qui ont perdu leurs regles depuis peu de tems.

Comme celles de l'anus, elles ſont quelquefois douloureuſes dans quelques ſujets, elles ſont indolentes pendant un certain tems, puis elles deviennent ſenſibles. Je crois avoir re-

marqué que ces vicissitudes étoient plus communes chez les femmes qui ont encore l'évacuation périodique de leur sexe, à cause du différent état de la matrice dans chaque révolution; mais il paroît que chez celles qui ne voient plus, ces petites tumeurs conservent assez généralement leur caractere d'indolence ou de sensibilité, à moins que des causes rares & étrangeres ou leur durée trop prolongée ne change cet état. Les unes aussi rendent du sang & d'autres n'en rendent point: ces dernieres se durcissent enfin, & forment autour de l'orifice & du col de la matrice des callosités semblables à celles qu'on remarque dans l'anus de ceux qui ont des hémorrhoïdes calleuses. Quand elles s'enflamment dans cet état, elles donnent naissance à des ulceres fistuleux, rebelles à tous les remedes internes.

Il paroît d'après ces observations que cette maladie suit la même marche

dans les vaisseaux de la matrice & dans ceux de l'anus. Elle se distingue aussi des autres par les mêmes signes; on sent des tubercules plus ou moins gros, plus ou moins multipliés, & de différente dureté. Par le moyen d'un dilatatoire propre à écarter le vagin, on peut les reconnoître à la vue. La couleur des femmes attaquées de cette maladie, comme dans les hémorrhoïdes du rectum, est pâle avec un fond jaunâtre terreux. Elles se plaignent d'une lassitude continuelle, elles sont moins propres à l'exercice que les autres, la promenade & la marche les fatiguent plutôt. Les mêmes causes, comme les congestions dans les viscеres du bas-ventre, le mauvais état des organes secrétoires de la bile & les vices de ce fluide pourroient bien en favoriser la naissance; j'en ai ce me semble la preuve, en ce que toutes les personnes en qui j'ai reconnu cette maladie, étoient d'une constitution bilieuse très-marquée.

Le prognostic est grave, les hémorroïdes, comme on l'a vu par les observations précédentes, donnent lieu aux plus grandes maladies ; celles de l'utérus sont également suivies d'effets funestes, tel que l'endurcissement du col de ce viscere, celui du viscere lui-même, son inflammation, sa suppuration, d'où les ulceres rebelles & d'un mauvais caractere : rebelles, parce que pour les guérir, il faut changer la crase des humeurs avec autant de soin, qu'il en faut apporter à la cure locale : d'un mauvais caractere, parce que les fluides étant acrimonieux, les ulceres rendent un pus caustique qui dévaste les parties qu'il touche, à la maniere des cancers ; d'ailleurs, les femmes attaquées de ces maladies, étant avancées en âge, les remedes ont moins d'action sur elles : les infirmités de toute espece qui se joignent à cet état, rendent souvent la cure impossible.

Curation.

Puisqu'il est suffisamment prouvé par toutes les considérations ci-dessus exposées, que l'affection locale tient à des causes qui désignent un vice dans le tempérament, comme une pléthore occasionnée par un sang bilieux & âcre, le premier objet qu'on doit se proposer pour obtenir la cure radicale, est de corriger l'acrimonie prédominante; on y parviendra par les bains, les boissons adoucissantes, légerement incisives, telles que les décoctions de plantes graminées, toutes les chicorées, les plantes savonneuses, les oseilles, le lépathum, la racine de fraisier; celles d'asperges, de persil de nos jardins; de persil de Macédoine, d'ache de céleri, de fenouil, de petit houx, de caprier, de garance; mais en petite quantité & dans un véhicule bien étendu, parce qu'elles sont chaudes, & que leur effet doit être mo-

déré dans des constitutions chaudes & bilieuses : la décoction de racines de bardane donne une boisson plus agréable & plus modérée dans son effet. Les bouillons raffraîchissans faits avec la chair de veau ou de poulet, dont on a ôté la graisse, dans lesquels on met en infusion du cerfeuil, des plantes nitreuses, comme la bourrache, la buglosse, la vipérine, sont très-utiles. Mais rien ne convient mieux quand l'estomac est affoibli que les eaux gaseuses & ferrugineuses non vitrioliques.

Les alimens doivent être pris dans la classe de ceux que j'ai indiqués, en traitant de la curation des regles irrégulieres, les autres parties du régime que j'ai indiquées dans ce chapitre, conviennent également dans la maladie dont je parle.

A l'égard des saignées, on se conduira dans cette maladie d'après les principes que j'ai indiqués dans la cu-

ration des regles irrégulieres. On les multiplie trop dans les hémorroïdes, qui fluent avec excès, elles ne débarrassent pas assez les vaisseaux engorgés, parce qu'elles n'ont point d'action sur les embarras du bas-ventre qui causent cette maladie, elles portent au contraire un plus grand affoiblissement dans la machine, & facilitent le retour de l'engorgement hémorroïdal. Si on veut tirer du sang pour diminuer les grandes douleurs & la fiévre qui les accompagne, il vaut mieux appliquer les sang-sues sur les parties malades ou aux environs quand les vaisseaux engorgés sont profonds comme au col de l'utérus ou dans le rectum, cependant si les accidens menaçoient d'une inflammation vive, prochaine ou commençante, il faut saigner les malades du bras.

On ne négligera pas non plus les fomentations sur les parties affectées, comme les bains de siege, les linges

imbibés de décoctions émollientes & raffraîchissantes, & non les flanelles qui irritent par leur rudesse, &c. on emploiera pour le col de la matrice les fumigations d'eau simple dirigées par un entonnoir, comme je l'ai indiqué en parlant des obstructions.

Quoique les purgatifs irritent les intestins, cependant il est des circonstances dans lesquelles l'usage des laxatifs est indispensable, comme lorsqu'il y a constipation ou sabures dans les premieres voies; les laxatifs doux, donnés en lavement, emportent souvent l'irritation qui faisoit persister l'engorgement des hémorroïdes; d'ailleurs, quand les matieres qui passent par les selles, soit acrimonieuses, on donne aux malades des lavemens, la seringue à moitié pleine & plusieurs fois par jour, afin de calmer l'érétisme; on les composera de plantes mucilagineuses auxquelles on ajoutera quelques plantes sédatives, comme les feuilles de pavot

rouge, de jusquiame, de solanum scandens, de ciguë, &c. Les bains de siége feront aussi cesser l'irritation.

Puisqu'il y a congestion dans les visceres, les bains entiers sont nécessaires, & il faut les continuer très-long-tems, parce qu'ils disposent les fluides à circuler plus librement, en les étendant dans une plus grande quantité de sérosité : cette méthode a réussi à quelques personnes, au point de s'être absolument guéries d'hémorroïdes sans autre remede. J'ai guéri un homme de 50 ans à-peu-près de cette maladie, dont il étoit tourmenté depuis deux ans entiers, par l'usage des eaux de Vaugirard. Quoiqu'elles ne contiennent aucuns principes médicamenteux, d'après l'analyse qu'en a faite M. Macquer, dont les expériences sont toujours faites avec la plus grande sagacité; cependant, elles ont rendu la liberté du ventre en fondant les congestions qui s'étoient formées

dans les visceres de cette capacité, depuis ce moment, il n'a plus été attaqué de cette maladie; il y a actuellement trois ans qu'il est guéri. C'étoit un homme épuisé, d'un tempérament bilieux & mélancolique ; il avoit le bas-ventre dur & volumineux, quoiqu'on n'y trouvât point d'obstructions distinctes, mais un empâtement général qui étoit facile à reconnoître. Il ne pouvoit pas suivre un régime coûteux, parce qu'il étoit mal à son aise. Les eaux de Vaugirard, comme très-pures, me parurent propres à remplir les indications qui se présentoient dans la cure de sa maladie, & cet essai, dont les apparences me parurent judicieusement vues, a été suivie d'un rétablissement complet.

Les Médecins ont inventé un grand nombre de pomades pour dissiper les douleurs hémorroïdales ; elles sont douces ou calmantes, ou astringentes. Ils ont employé les huiles douces & récentes avec les mucilages, quand

la chaleur exigeoit des émolliens. Sennert faisoit un onguent composé de populeum, d'huile rosat, d'amandes douces, de beurre frais, à la dose d'une demi-once, avec un scrupule de saffran & un jaune-d'œuf. Quelquefois il mêloit les feuilles de jusquiame à des onguens composés à peu-près de la même maniere, quand la violence des douleurs indiquoit les narcotiques. Dans les hémorroïdes récentes, il employoit la poudre de fleurs de camomille, de mélilot, de farine de graine de lin, &c. Paul d'Ægine conseille les vitriols & l'alun calciné, mêlés avec des mucilages ou des graisses convenables. Cette méthode m'a réussi dans les hémorroïdes récentes, quand le sang n'est pas encore coagulé ; cependant tous les astringens exigent la plus grande circonspection, & on ne pourroit pas en continuer long-tems l'usage sans dangers, parce qu'ils durcissent les

vaisseaux engorgés & causent une indolence dans ces parties, qui les rend inattaquables par les autres remedes.

L'extirpation des hémorroïdes par le fer, le feu, les caustiques & la ligature, n'est pas toujours facile & sans inconvéniens, quoiqu'elles soient externes, soit à la marge de l'anus, soit à la vulve ; mais, les Auteurs qui ont traité des hémorroïdes de la matrice, conviennent presque tous qu'elles occupent plus ordinairement le col de ce viscere, & ils ne donnent aucun moyen pour faire cette opération. Ils semblent, en parlant de la curation, avoir tous oublié le siége qu'ils ont fixé à cette maladie, en faisant son exposition. On peut sans doute porter profondément un cautere sans blesser les parties qu'on veut méneger, & c'est le seul moyen d'opérer les hémorroïdes du col de la matrice ; car, la ligature & l'incision

de tous les vaisseaux engorgés *quousque tota aufferantur*, comme s'exprime les anciens, ne me paroît pas pratiquable, autrement il faudroit supposer qu'elles font toujours une saillie assez considérable sur la partie à laquelle elles sont adhérentes, pour être saisies avec facilité.

CHAPITRE IV.

Des ulceres de la matrice.

Les ulceres de la matrice chez les femmes qui sont sur le point de perdre leurs regles, sont bien différens de ceux qui ont lieu après l'accouchement, soit qu'il y ait eu déchirement ou inflammation de ce viscere. En effet, leurs causes sont si dissemblables & la marche en est si variée, qu'on ne peut pas les confondre sans commettre des erreurs préjudiciables

aux malades. Dans le premier cas, c'est une inflammation simple suivie d'une suppuration bénigne qui se guérit aisément si la matrice n'est pas viciée par quelqu'autre accident; dans celui-ci, au contraire, les ulceres ont tous un caractere rebelle, qu'on ne peut pas méconnoître dans la pratique.

Les ulceres ont différens siéges, les uns occupent le corps de la matrice, ce sont les plus rares, les autres sont placés à son orifice ou à son col, ce sont les plus communs. Tous sont accompagnés d'une fiévre lente, & occasionnent quelquefois des frissons irréguliers auxquels succéde une chaleur de la peau & une sécheresse plus marquée; car elle existe toujours plus ou moins sensiblement; c'est sur-tout à la plante des pieds & à la paulme des mains que cette chaleur se remarque plus aisément. La douleur de la partie ulcérée ne se fait sentir que par intervalles éloignés dans les premiers

tems, & plus rapprochés ensuite quand l'ulcere s'agrandit. Quand son siége embrasse une grande étendue, la vivacité des douleurs est soutenue & accompagnée d'élancemens violens & pungitifs. Dans les premiers tems, au contraire, pendant l'absence des vives douleurs, les malades ne ressentent qu'un engourdissement douloureux avec un poids gênant. Cette pesanteur ne dépend pas toujours du volume de la matrice considérablement augmenté, car j'ai vu des matrices ulcérées, à l'ouverture de quelques sujets morts de maladies différentes, & je n'ai pas remarqué que la sensation de pesanteur dont les femmes se plaignoient, pût être rapportée à cet état. On peut présumer que c'est à l'abbaissement de ce viscere, dans les sujets qui portent des ulceres à l'utérus, que ce sentiment incommode doit son origine.

Quand on cherche à s'assurer du siége

de ces ulceres par le tact, on sent une dureté inégale dans son étendue, parce que les bords de l'ulcere sont ordinairement calleux, & les malades se plaignent qu'on les blesse. Quand ils sont situés à l'intérieur de la matrice ou bien haut dans son col, on ne rencontre point ces particularités : si on fait une injection légérement animée par un acide foible, elles causent une douleur aiguë; le vin, l'hydromel même, produisent la même sensation. Les femmes ne peuvent pas voir leur mari dans cet état, parce que les mouvemens les plus ménagés sont douloureux, sur-tout quand il y a abaissement de la part de l'utérus.

Il est rare que le pus qui s'écoule soit sans odeur. Quand l'ulcere seroit simple & sans acrimonie, son séjour dans le vagin, lui donneroit un peu de fétidité; mais il n'arrive peut-être jamais qu'un ulcere fournisse un pus louable chez les femmes avancées en

âge ; il eſt toujours plus ou moins fétide ; il tache le linge de différentes couleurs ; il eſt quelquefois ſanieux & ne s'écoule qu'en cauſant des douleurs vives & des élancemens ; ſouvent il eſt mêlé de ſang, parce qu'il ronge les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans le voiſinage, alors il eſt abondant. Si l'ulcere ſe trouve placé près de la veſſie ou de ſon col, le pus qui en découle irrite cet organe & cauſe des faux beſoins d'uriner qui ſe renouvellent à chaque inſtant. Si c'eſt le rectum qu'il irrite, un téneſme conſtant tourmente la malade.

La tête eſt ordinairement affectée de douleurs vives dans cette maladie ; cependant quelques ſujets ne s'en plaignent pas, c'eſt particuliérement les nerfs ophthalmiques & les cervicaux qui éprouvent des tiraillemens inſupportables. Les douleurs ſe propagent quelquefois dans les mains & au bout des doigts ; leur ſiége le plus habituel

sont les lombes & les aînes; elles s'étendent dans les cuisses en suivant le trajet des nerfs cruraux, ce qui rend quelquefois l'exercice & la marche impraticable.

Toutes les humeurs errantes rhumatismale, goutteuse, dartreuse, éréssipélateuse, sporique, &c. peuvent occasionner des engorgemens locaux à la matrice & par suite des ulceres; les hémorrhoïdes de cette partie qui ont acquis de la fermeté, & qui s'enflamment, celles de l'anus qui fluoient, & qui ont été supprimées; la stagnation du sang, d'une lymphe âcre & épaisse, l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour, les corps durs ou irritans dont l'introduction a été trop répétée; les suppressions de regles, celles des fleurs blanches, les fluxions catharrales sur les parties de la génération, les coups violens reçus dans ces parties; les engorgemens peu étendus & anciens, causés par un vice vénérien,

ou une dégénérescence quelconque de la lymphe, les injections âcres & astringentes dont usent quelques personnes, ou pour arrêter des fleurs blanches, ou pour dissiper la laxité de ces organes, &c. Toutes ces causes occasionnent des engorgemens renittans qui s'enflamment & qui dégénerent en ulceres.

Comme l'humeur qui leur a donné naissance acquiert une acrimonie considérable, dans tous ces cas la curation devient très-difficile, quoique l'engorgement qui a précédé l'ulcere ait été formé par une lymphe qui n'avoit point alors de dégénérescence; cependant l'inflammation change son caractere, & le pus qui en est formé, est d'autant plus caustique que la lymphe a été privée plus long-tems de la circulation. A plus forte raison, lorsque des humeurs acrimonieuses ont occasionné la congestion, l'inflammation qui les fait suppurer ensuite, leur pro-

cure un dégré d'acrimonie considérable ; qu'on joigne à ces causes le tems de leur apparition où la matrice toujours surchargée de liquides qui l'accablent , a beaucoup plus de tendance à s'irriter , on concevra encore mieux la difficulté de guérir ces ulceres.

Curation.

Hippocrate recommandoit l'usage du lait dans la cure des ulceres de la matrice , ainsi que les alimens les plus doux ; les Modernes font un plus grand usage des bains que les Anciens , ils prescrivent aussi des injections détersives : tous ces moyens sont très-utiles , mais on guérit difficilement. Il y a inflammation , mais une inflammation d'un mauvais genre , il faut donc employer les adoucissans : voilà le langage de la pratique ordinaire. Pour moi , je pense qu'il faut faire usage des substances stupéfiantes & fondantes en même tems , tant en injections qu'en

bols, ou ſous une forme qui convienne aux malades. J'ai déjà dit ailleurs que ſi ces ſubſtances paroiſſoient dans les commencemens réduire les ulceres malins en ulceres ſimples, c'étoit en calmant l'irritation qu'elles produiſoient cet effet; mais que trop long-tems continuées, elles attaquoient l'irritabilité, & la détruiſoient dans ſes principes. Pour obvier à cet inconvénient qui a rendu ces remedes inutiles, j'ai employé la méthode ſuivante qui m'a réuſſi : je me garde bien d'aſſurer qu'elle ſera toujours certaine; mais comme elle n'eſt pas dangereuſe, & qu'elle remplit parfaitement les indications que préſente cette maladie, chacun peut l'eſſayer s'il le juge à propos.

Je fais faire des décoctions de ciguë, de juſquiame, de morelle, de ſolanum, &c. enſemble ou ſéparément; on s'en ſert en injection. Pendant huit à dix jours, la malade prend des demi bains, deux heures par jour à une

température modérée ; cette méthode calme bientôt les douleurs, si la maladie n'est pas très-ancienne, & si son siége n'est pas étendu. Je prescris à l'intérieur, après cette huitaine, des bols faits avec l'extrait de ciguë (préparé comme je l'ai dit, quand j'ai traité des obstructions laiteuses), la gomme ammoniaque, le savon & la limaille de fer, incorporés dans un sirop approprié, pendant ce tems-là, on continue les injections. Après quinze jours, trois semaines ou un mois, selon les circonstances, j'ajoute aux injections une petite quantité de sublimé corrosif ou de sel ammoniac ; on essaie d'abord ce dernier ; s'il ne cause pas de douleur, on continue la même dose ; s'il occasionne des picottemens, on en diminue la quantité jusqu'à ce qu'il ne fasse qu'une sensation médiocre ; s'il irrite malgré cette précaution, je fais faire les injections avec les décoctions de plantes narcotiques, mêlées à une

dissolution de sel marin : de tems en tems, on nettoie l'ulcere avec des injections de plantes vulnéraires ou de l'hydromel. Je fais prendre pour boisson ordinaire à la malade des eaux minérales fondantes, & quelquefois un peu de vin à ses repas ; mais il faut autant qu'on peut s'en passer ; d'ailleurs les eaux minérales soutiennent les visceres de la digestion, & leur donnent les forces nécessaires. Quand l'ulcere paroît trop sanieux, on le déterge avec l'eau d'orge & le miel rosat, ou les infusions d'iris, d'aristoloche, de marube, de petite centaurée, ou une eau marinée simple ; si ces remedes ne paroissent pas suffisans, on dissout une petite quantité d'onguent égyptiac ou d'onguent des Apôtres, dans l'eau d'orge, pour faire des injections : ensuite, on continue la curation avec les remedes généraux ci-dessus prescrits.

A l'égard du régime, il doit être le

même que celui que j'ai indiqué dans les chapitres précédens, c'est-à-dire, très-humectant, très-rafraîchissant; les alimens seront donc tirés de la classe des légumes savonneux, autant que les circonstances pourront le permettre : par ce moyen on vient à bout de dompter l'acrimonie du pus que fournit l'ulcere, & on réduit la suppuration rebelle & sanieuse à une suppuration simple. Quand le pus acquiert un caractere louable, la guérison est très-avancée, elle s'obtient par les moyens que j'ai indiqués dans le chapitre où j'ai traité des ulceres simples de la matrice.

CHAPITRE V.

Des Rhagades de l'orifice & du col de la matrice.

On peut conſidérer les rhagades du col de la matrice, comme les ulceres de cette partie, quoique la plupart des Auteurs aient diſtingué cette maladie de la premiere; cependant on doit convenir qu'elles ſe reſſemblent beaucoup: en effet, les rhagades ſont des ulceres alongés des *fiſſures*, ſi l'on veut de cette partie, & comme les ulceres, elles fourniſſent un pus aſſez ordinairement ſanieux, quelquefois leurs bords ſont calleux & élevés, d'autrefois elles ſont ſuperficielles, ce qui arrive particuliérement quand elles ne ſont pas anciennes. Les mêmes cauſes peuvent donc donner naiſſance aux rhagades & aux ulceres: des humeurs

acrimonieuses, déposées sur cette partie, des déchiremens, &c. Les inflammations suffisent pour les former.

S'il existe une différence, c'est que ce mal reste quelquefois inconnu, parce que, n'excitant pas des accidens sensibles, sur-tout dans ses commencemens, on ne le soupçonne pas; on en doit dire autant des ulceres qui ne rendent pas un pus caustique, qui sont superficiels, qui ne sont pas accompagnés d'engorgement étendu, &c. C'est sur-tout dans l'acte vénérien qu'on découvre ordinairement l'existence de cette maladie, parce que les femmes souffrent à l'approche de leur mari. Quand elles ne sont pas attaquées de maladies vénériennes, & qu'elles n'ont pas été exposées à en contracter, on peut raisonnablement conjecturer que l'orifice de la matrice ou son col portent des rhagades ou des petits ulceres. On les découvre par le moyen du *speculum* employé à cet usage; cette ma-

ladie eſt déſagréable par la démangeaiſon douloureuſe qu'elle cauſe avec le tems & par l'impoſſibilité où ſont les femmes de jouir des plaiſirs du mariage ; d'ailleurs elle eſt difficile à guérir, quand les bords ſont calleux & anciens.

Curation.

La curation s'obtient de même que celle des ulceres par les remedes généraux, & le régime propre à changer la nature des humeurs, ſi on ſoupçonne qu'il y ait acrimonie ; on diſſipera la dureté des bords par les bains, les fomentations, les fumigations indiquées dans le chapitre précédent.

Quand il s'agira du traitement local, on employera, après avoir diſſipé les premiers ſymptômes, l'onguent preſcrit par Apollinius ; prenez huit onces d'huile roſat, agitez-la dans un mortier de plomb avec un pilon de même métal, juſqu'à ce qu'elle acquiert une couleur noire & un peu de conſiſtance,

ajoutez-y

ajoutez-y autant de céruse, vous en ferez un onguent auquel vous donnerez la solidité nécessaire, en diminuant ou augmentant la quantité d'huile; appliquez-le sur la partie malade, en le fixant sur un pessaire qui l'y soutienne. On peut en composer d'autres avec les substances résineuses & balsamiques vulnéraires, comme l'encens, le mastic, la résine de pin, &c. mêlée à la céruse, la tuttie, &c. qui produiront presque le même effet.

Les purgatifs qu'on emploie très-souvent dans la cure des ulceres, ne sont pas aussi nécessaires qu'on l'a pensé; leur utilité se borne à détourner les humeurs qui pouvoient se fixer sur les parties affectées, ce qui montre que leur usage ne doit pas être aussi fréquent qu'il l'est d'ordinaire parmi les Praticiens. C'est donc le tempérament de la malade, l'état des premieres voies, sa disposition cacochyme plus ou moins marquée, qui serviront de

regle dans l'emploi des remedes évacuans.

CHAPITRE VI.

De l'état de la matrice qui fait desirer les plaisirs de l'amour.

Le sang qui se porte à la matrice dans le tems de la cessation des regles ne cause pas toujours des désordres semblables à ceux dont j'ai donné l'histoire précédemment. Cependant, une sorte d'embarras dans la circulation, cause très-souvent un trouble qui s'annonce par des symptômes dont on n'a pas encore développé la théorie : c'est le desir violent, chez quelques personnes, des plaisirs de l'amour. Désir que la reflexion repousse quelquefois long-tems, mais dont l'empire est souvent au-dessus de la raison, dans les sujets d'une constitution vigoureuse, & sur-tout chez les

femmes qui ont été modérées dans leur jouissance.

Cette maladie annonce une sorte de congestion dans les organes de la génération ; elle y cause une irritation, d'abord légere & difficile à connoître, qui ramene dans le cœur cette sensibilité de laquelle on ne se défie point encore ; qu'à cet âge peut-être une femme vertueuse prend souvent pour un sentiment d'amitié plus vif & plus empressé. Elle ne s'apperçoit pas qu'une passion tumultueuse s'allume & va bientôt l'embrâser d'un feu plus dévorant que celui dont elle a été enflammée à la fleur de ses ans. Cependant, le tems ouvre ses yeux sur le motif de ses préférences pour un objet plus chéri qu'elle ne l'avoit cru. Si son cœur s'est trompé dans le choix de celui qu'elle aime, elle est une seconde fois livrée aux chagrins d'un amour d'autant plus malheureux que souvent sa raison le condamne, &

qu'elle cherche en vain le moyen de le dissiper ; l'ennui s'empare de son ame. Toujours attentive à réprimer des desirs qu'elle n'ose plus satisfaire, ses jours se passent dans une douleur profonde qui devient la cause d'une multitude de maladies.

Je n'ai pas tracé, comme on le juge bien, le portrait de ces femmes hardies qui n'attendent pas que la nature se fasse entendre pour la satisfaire ; celles-là ne sont pas destinées à goûter une seconde fois les plaisirs d'une passion vive & peut-être plus délicieusement sentie que dans la jeunesse, puisqu'elle n'est pas accompagnée de la même fougue, & que souvent celui qui l'a fait naître est plus digne de l'inspirer. Aussi tout en elles avertit qu'elles ne sont plus réservées aux délices de l'amour. Si elles comptent pour un bien les jouissances précoces & multipliées que le hasard & des goûts passagers leur ont procu-

rées, qu'elles se souviennent que l'excès des plaisirs s'est gravé sur leur front en caractere de décrépitude.

La nature n'auroit-elle pas été injuste si elle les avoit comblé longtems des faveurs de l'amour, en leur laissant encore le pouvoir d'inspirer des passions constantes. Celles-ci sont réservées aux femmes douces, tranquilles, modérées dans leurs goûts, qui réunissent, aux graces touchantes d'une fraîcheur toujours soutenue, cet attachement tendre & assuré qui n'a point été l'effet d'un coup d'œil séducteur, mais celui d'un choix que l'amitié avoit fait & que l'amour s'empresse d'adopter : c'est pour elles que ce Dieu réserve encore ses bienfaits. Ce sont des fleurs qui ne se sont ouvertes que sur le déclin d'un beau jour & qui soutiennent, sans se flétrir, les ardeurs d'une chaleur nouvelle. Si elles s'ouvrent mieux aux caresses du zéphyre, ce vent léger ne

les entr'ouvre que pour pénétrer plus doucement la tige qui les soutient, & son souffle pur conserve long-tems leur fraîcheur & leur beauté; elles ne ressemblent point à ces fleurs qui exhalent de bonne heure un foible parfum, & qui sont déjà desséchées avant d'être entiérement épanouies. L'air qui environne les premieres s'impregne de leur douce odeur & annonce au loin que la plante dont elle est émanée fait le plus bel ornement du jardin qui l'a vu naître.

L'organisation des êtres animés est régie par des loix qui n'ont pas voulu que le pouvoir de perpétuer leur espece s'étendît au-delà des bornes du tems qui leur avoit été fixé. Si, à cette époque, elles les ont rendu inhabiles à la génération, elles auroient dû étouffer dans leur sein une passion que rien ne peut éteindre que la jouissance. C'est qu'il y a, dans le cœur de chacun de ces êtres, une certaine proportion

d'un feu céleste réparti dans chaque sexe pour être consumé dans leur approche. Ce seroit en vain qu'une femme s'efforceroit à résister à cette détermination : le mobile puissant du plaisir est destiné à subjuguer ses sens, jusqu'à ce qu'elle ait satisfait au vœu de la nature ; & si, par une résistance continuelle, elle parvient à contrarier un penchant auquel elle devoit s'abandonner, cette même nature la punit de son indocilité par une foule de maux inévitables ; mais qu'elle prenne garde sur-tout d'attendre trop long-tems pour se soumettre à la loi commune. L'ordre immuable qui lui imposoit ce devoir, ne perd pas toujours ses droits ; malgré qu'il ait fait sentir les effets de sa vengeance par la destruction de sa beauté, triste suite des maladies qui l'accablent, souvent il l'anime d'une fureur qui lui étoit inconnue ; elle cherchera inutilement à éteindre le feu qui l'embrâse, quand

tout ce qui l'entouroit est averti de l'abandonner après la perte de sa fraîcheur : son imprudence a mis le comble à ce désastre & rien ne peut plus le réparer.

Les secours physiques que la Médecine emploie ne sont destinés qu'à favoriser & à perpétuer l'harmonie des fonctions ; mais, quel est le Médecin qui osera anéantir, par des moyens meurtriers, les restes d'une vie agitée par le grand trouble dont j'ai donné l'histoire ? Si des principes mal conçus, établis par un fanatisme aveugle, ont pu décider quelques personnes à les employer, qu'elles se souviennent un instant qu'ils sont meurtriers ; qu'elles interrogent ensuite la religion, elles apprendront s'il est permis d'enfoncer un glaive tranchant dans le sein de l'être souffrant pour terminer sa douleur.

Quelques saignées modérées, des bains d'une température douce, des

eaux minérales gaseuses, peuvent-elles éteindre une partie du feu qui consume les visceres ? Si ces moyens le calment un instant, c'est en le concentrant pour lui donner une explosion plus vive & plus destructive. Quel Médecin oseroit prescrire ces boissons déléteres autrefois si usitées, qui glacent les sens & portent dans le cœur les germes d'une mort prématurée ? Le ciel ne compte-t-il pas au nombre des criminels celui qui prépare les causes d'une lente destruction ? La perversité ne consiste-t-elle que dans l'activité des moyens qu'on emploie pour accélérer la mort ? Le poignard enfoncé lentement dans le cœur est-il un instrument moins meurtrier que lorsqu'il est précipité dans les sources de la vie ?

CHAPITRE VII.

De l'engorgement de la matrice avec les symptômes d'une légere inflammation.

J'AI vu des femmes qui, sans être avancées en âge, étoient cependant sur le point de perdre leurs regles & avoient une partie des symptômes qui annoncent cet état. Chez celles dont je parle, le sang engorgeoit la matrice sans causer une inflammation réelle ; c'étoit plutôt une disposition à cette maladie, ou, si l'on veut, cette maladie commençante. Ces circonstances, qui sont rares, ont besoin d'être décrites au long, parce que les Auteurs n'en parlent pas dans leurs Ouvrages.

Dans ce cas, il y a une augmen-ation de volume à la matrice : cependant elle ne paroît pas avoir ac-

quis une dureté très-sensible, malgré qu'elle ait un peu plus de consistance. Ce que les malades remarquent plus aisément, ce sont des pesanteurs douloureuses & quelques tiraillemens qui, s'ils sont excités par des voitures trop rudes ou des exercices trop violens, rendent ces parties plus sensibles qu'elles n'avoient paru jusqu'alors: on peut comparer cette maladie à la plénitude des poumons, dans quelques jeunes gens qui ont le tempérament sanguin & qui ont de la disposition aux affections inflammatoires de ces visceres. Soit qu'ils en aient déjà été attaqués, soit qu'ils soient sur le point de l'être, les secousses leur causent également des douleurs violentes dans la partie inférieure des poumons. Pour rendre compte de la sensation qu'ils éprouvent, ils assurent qu'on ne peut mieux se faire une idée juste de leur état, qu'en se figurant un liquide très-dense & très-pesant, qui écarte

les parois des vaisseaux, qui paroît se précipiter plus particuliérement dans ceux qui composent les portions inférieures des lobes & qui forment un poids qui gêne la respiration. Dans l'une & l'autre maladie, celle de la matrice & celle des poumons, les personnes affectées ressentent une chaleur incommode qui les consume, qui se marque extérieurement par une sécheresse à la peau, un tact brûlant, sur-tout à la paulme de la main.

Quand cet engorgement a duré quelque tems dans la matrice, la phlogose s'augmente avec les douleurs & les tiraillemens, une petite fiévre se joint à ces accidens; & pour peu que les malades s'échauffent, ou par l'exercice ou par les boissons spiritueuses, &c. tous les symptômes augmentent. Quelquefois cette maladie dure plusieurs mois & plusieurs années même, sans prendre le caractere d'une grande inflammation; quelque-

fois aussi la cause la plus légere la détermine promptement ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on a vu des femmes être saignées pour des accidens étrangers à cette maladie, être guéries de l'une & de l'autre en même tems par ce seul secours.

Dans le moment où j'écris, un de mes amis, M. Dufresnay, Médecin de la Faculté de Paris, me communique l'observation suivante, qui confirme entiérement celles que j'ai faites sur cette maladie. « Une femme de » qualité a été vue par plusieurs Médecins » depuis quelques années, pour un en- » gorgement sanguin à la matrice qui » n'a point occasionné d'inflammation » décidée, mais qui a laissé subsister, » depuis le même tems, une dispo- » sition très-prochaine à cette mala- » die. Je lui ai conseillé la saignée, » il y a deux ou trois ans. Les con- » sultans l'ont rejetée ; on a employé » tous les autres remedes anti-phlogisti-

» ques, ils ont été sans effet. Cepen-
» dant, toujours souffrante & dépé-
» rissant, malgré qu'elle soit encore
» jeune (30 à 32 ans), elle ne savoit
» plus quel conseil suivre. Dans ces
» derniers tems elle m'a demandé si
» je persistois toujours à vouloir qu'elle
» fût saignée; je l'ai assurée que mon
» avis me paroissoit appuyé sur des
» motifs plus déterminans que dans
» les tems précédens, tant à cause de
» l'irrégularité de ses regles, que par
» rapport à l'embarras de la poitrine,
» qui s'augmentoit depuis quelques
» mois. Sur ces nouveaux motifs, les
» consultans qui l'avoient vue avec moi
» se sont rendus à mes raisons; on lui
» a tiré trois fois du sang dans un espace
» de tems assez court, & les accidens
» qu'elle éprouvoit se sont dissipés ».

Cette observation fixe d'une maniere invariable la marche qu'on doit tenir dans le plan de curation de cette maladie; j'ajouterai seulement que comme

il paroît que les liquides, dans ces circonstances, sont un peu plus épais qu'il ne convient pour circuler librement, il est nécessaire de prendre les précautions convenables, & que j'ai indiquées ailleurs pour entretenir leur fluidité. Une observation plus importante encore, c'est que le gonflement que la matrice a éprouvé, la dispose à se surcharger de nouveau d'un sang très-abondant, & à faire renaître les mêmes accidens. C'est par les alimens & le régime en général qu'on peut prévenir cette récidive: autrement la matrice, qui perd insensiblement son action tonique, ne peut plus être débarrassée que par des saignées toujours multipliées. Elles détruisent à la longue la constitution en épuisant les forces, & disposent ainsi ce viscere aux obstructions dans un âge le plus avancé. L'accident le plus grave qui soit la suite de cette maladie sont les varices de ces vaisseaux qu'une dilatation long

tems ſoutenue, rend paſſifs & ſans reſſort; remplis de nouveau par une quantité trop conſidérable, ils ſe rompent enfin, & donnent naiſſance aux hémorragies les plus funeſtes. C'eſt pourquoi, il ne ſuffit pas d'avoir ſauvé les femmes d'un premier accident, il faut encore éloigner autant qu'il eſt poſſible les cauſes qui les feroient renaître. Les eaux minérales toniques ſont les ſeuls ſecours qu'on puiſſe leur preſcrire avec ſûreté: celles qui ſont aſtringentes, comme les vitrioliques, paroiſſent guérir plus promptement; mais elles ont une action trop forte, elles durciſſent les viſceres, & occaſionnent par cela même des maladies auſſi dangereuſes que celles qu'on a voulu éviter.

CHAPITRE VIII.

Du Prurit de la matrice.

IL ne faut pas confondre avec Mercurial (1) le prurit de la matrice avec la fureur utérine : ces deux maladies ne se ressemblent point ; elles ont, comme l'observe Sennert, des caracteres très-différens (2). Cette derniere consiste dans le desir violent de jouir des embrassemens des hommes, dans une passion effrenée que la raison ne modere plus ; dans cette maladie, la fille la plus timide & la mieux élevée, ne respecte plus rien ; la présence même des personnes qu'elle craint, & qu'elle vénere, ne met point un frein à son

(1) Mercurial, de morb. mulier. lib. IV. cap. 8.

(2) Sennert, Prax. Medic. lib. IV. part. 2. sect. 2. cap. 2. p. 657.

délire. Le prurit ne se remarque que chez les femmes avancées en âge : rarement les autres éprouvent cette démangeaison vive qui les force à gratter jusqu'au déchirement les parties externes de la génération. La démengeaison est accompagnée d'un sentiment de douleur ou plutôt de cuisson qui donne rarement le desir de jouir des plaisirs de l'amour ; c'est une affection qui dure long-tems : elle s'étend, occupe non-seulement l'utérus, mais elle se propage aussi sur les parties qui lui sont adhérentes, & sur-tout sur les externes.

Les femmes qui ont cette incommodité, ne sont pas soulagées par l'approche de leur mari, la démengeaison, au contraire, prend un nouvel accroissement, & devient plus cuisante. Il paroît qu'elle tire son origine d'une humeur un peu acrimonieuse, filtrée par les glandes, & qui se répandent ensuite sur la surface du vagin & des

levres, les irrite, & quelquefois y suscite une légere phlogose. Le diagnostic est aisé à établir ; & d'après les caracteres que j'ai assigné à cette indisposition, on ne peut pas la confondre avec aucune autre maladie ; c'est plutôt une incommodité gênante qu'un mal réel ; chez quelques personnes, elle se dissipe d'elle-même, & reparoît de tems en tems, quelquefois des simples lotions ou des injections émollientes la font cesser ; mais aussi dans les femmes d'un tempérament bilieux, chez lesquelles les humeurs sont plus âcres & plus adustes, on ne peut la guérir que par les bains & les boissons raffraîchissantes. J'ai connu une femme qui y étoit sujette, & qui la faisoit cesser en prenant une émulsion en se couchant, après s'être lavée avec une infusion de cerfeuil dans le lait. Elle passoit quelquefois deux & trois mois sans en être incommodée : elle fut ensuite contrainte de prendre des bains

pendant quelques tems pour une autre maladie, & celle-là n'a plus reparu.

Sennert conseille de faire usage pendant quelques semaines des infusions de chicorée, de fumeterre, de bourrache & de buglose, & de procurer ensuite une ou deux évacuations avec le polipode, le senné, & d'autres purgatifs de la même classe. Cette méthode est très-convenable aux personnes bilieuses, ou qui ont le sang un peu âcre ou échauffé; mais le traitement local, dont j'ai parlé plus haut, ne doit point être omis, parce qu'il contribue infiniment à la guérison. Quand la démangeaison est portée à l'excès, on emploie des fomentations avec la décoction de pourpier, de laitue, de belladonna, de jusquiame, &c. on passe ensuite aux injections plus actives. « Une femme n'agueres, dit Paré, » étant vexée de ce mal, me pria de lui » enseigner quelques remedes, & me » dit qu'elle étoit souvent contrainte

» d'y mettre des cendres du foyer » pour éteindre ce prurit : je lui en- » seignai qu'elle fît des injections d'é- » gyptiac dissous en eau marine, & » autrefois en lessive, ou aussi qu'elle » appliquât de grosses tentes ou pessaires » faites d'étoupe imbue en ladite in- » jection ; & par ce moyen certains » jours après elle en fut totalement » guérie ». L'onguent d'aulnée avec le mercure est très-bon aussi, suivant le même Auteur pour dissiper le prurit.

CHAPITRE IX.

Des Vers de la matrice.

PRISCIAN & Cléopatre, qui ont parlé les premiers des vers sortis de la matrice, attribuent la démangeaison à l'irritation qu'ils causent. Il est bien rare d'observer cette maladie ; d'ailleurs, l'un & l'autre ont prétendu que

les vers s'étoient frayés un paſſage à travers les inteſtins & l'utérus : cette aſſertion eſt tout-à-fait contraire aux vraies connoiſſances médicinales. Il ſeroit poſſible que des aſcarides, qu'on ſait être fréquens à l'extrêmité du rectum, ſe ſoient introduits par le vagin juſques dans l'utérus ; ce fait ſeroit beaucoup plus croyable : cependant l'un & l'autre les déſignent ſous le nom de vers ronds *lumbrici*. Mercurial en parle d'aprés Benivenius, il ſemble douter de l'exiſtence de cette maladie ; mais il ajoute qu'il faut s'en rapporter à l'expérience, *experientiæ credendum eſt*. Il croit que s'il eſt vrai qu'on en ait obſervé, il eſt plus croyable que les vers aient été apportés d'ailleurs dans l'utérus de quelque maniere que cela ait pu avoir lieu, que d'imaginer qu'ils ſe ſoient formés dans la matrice.

Quoi qu'il en ſoit, un traitement fait par des remedes internes, comme quelques Auteurs l'ont propoſé, ap-

porteroit des longueurs à la guérison, puisqu'on sait que certaines plantes d'une odeur désagréable ou amere, tuent facilement les vers; il me paroît bien plus convenable d'en faire des fumigations ou des injections, parce que leur vertu ne sera pas changée ou dissipée par l'action de la digestion & de la circulation, avant que d'arriver au siége de la maladie.

CHAPITRE X.

Des affections goutteuses & rhumatismales de la matrice.

QUOIQUE les Médecins voient tous les jours les humeurs goutteuses & rhumatismales se fixer sur les visceres indistinctement; cependant il ne paroît pas qu'ils se soient appliqués à observer soigneusement son irruption sur la matrice, on n'en trouve presqu'aucune trace dans leurs écrits. Cette omission

n'auroit-elle pas pour cauſe l'opinion d'Hippocrate qui dit poſitivement que les femmes n'ont point la goutte, à moins que les menſtrues ne ſoient ſupprimées. Le ſentiment de ce grand Médecin eſt ſans doute d'une autorité bien reſpectable; mais des faits trop multipliés nous apprennent tous les jours que cette doctrine ne convient point à notre ſiecle. Galien avoit remarqué de ſon tems que cet aphoriſme ne devoit pas être pris à la rigueur, parce qu'il avoit obſervé que pluſieurs femmes avoient la goutte, malgré qu'elles fuſſent d'un âge à conſerver encore long-tems l'évacuation menſtruelle: il ajoute que le ſens de l'aphoriſme cité ci-deſſus ne doit s'entendre que de ce qui a lieu dans le plus grand nombre, qu'au reſte quand l'obſervation d'Hippocrate auroit été confirmée par les Médecins de ſon tems, & qu'elle auroit eu pour baſe une vérité conſtante parmi les Grecs, la maniere

ſimple

simple & active dont les femmes passoient leur vie avoit pu détourner d'elles un fléau, qui étoit devenu général à Rome, où les dames abandonnées à la molesse & à l'excès des plaisirs de toute espece, & sur-tout à ceux de la table, avoient pu contracter prématurément une maladie réservée à un âge plus avancé. La justesse de ce raisonnement n'a point échappé à Amatus qui cite l'histoire d'une jeune demoiselle qui avoit la goutte malgré qu'elle eût réguliérement ses régles. Je connois une dame âgée de quarante ans au Faubourg Saint-Martin, qui a ses régles dans les tems marqués, qui a été attaquée depuis huit mois d'une goutte vague qu'on a tracassée dès les commencemens, & qui a plusieurs fois failli la faire mourir.

Revenons aux humeurs arthritiques qui se portent sur les visceres internes, & particuliérement sur la matrice. Au printems de 1779 ou 1780, Melle.

la Comtesse de R. D. éprouva des douleurs violentes dans la région hipogastrique avec des élancemens & une chaleur considérable : la fiévre accompagnoit ces accidens ; mais elle ne correspondoit pas à la violence des douleurs. Mademoiselle avoit eu beaucoup de chagrin dans les années précédentes, occasionnés par la mort de Madame sa mere. Avant l'invasion de cette cruelle maladie, ses régles avoient été irrégulieres dans leur apparition & dans leur écoulement ; elle avoit ressenti quelque tems auparavant des élancemens douloureux dans différentes articulations ; mais ces symptômes n'avoient pas eu de durée, elle étoit alors âgée de trente-trois ans, d'une constitution sanguine & un peu bilieuse. La mort de mon pere qui m'avoit forcé à retourner dans ma Province pour l'arrangement de mes affaires, me donna occasion d'observer cette maladie dans toute sa durée.

Les douleurs que Mademoiselle éprouvoit étoient si considérables, que son pouls disparoissoit complétement, il sembloit (ce sont ses expressions) qu'on lui déchiroit tous les visceres du bas-ventre. Toute cette capacité se tendit sans s'élever considérablement, elle devint dure & résistante au toucher; les douleurs se propageoient dans les cuisses. Il y avoit deux jours qu'elle étoit dans cet état, lorsque j'arrivai à Langres. M. Faure, Médecin de cette Ville, l'avoit fait saigner tant pour diminuer les progrés de l'inflammation que pour évacuer la surabondance du sang qui ne s'étoit pas écoulée par les dernieres menstrues : à ce secours, il avoit ajouté les fomentations émollientes qu'on renouvelloit à chaque instant, & qui ne sembloient pas opérer un effet sensible. A mon arrivée, nous résolûmes de faire une seconde saignée pendant qu'on préparoit un bain dans lequel la malade resta huit

heures, elle parut en être soulagée par intervale. Après l'avoir remise dans son lit, nous lui fîmes appliquer des fomentations ou plutôt des cataplasmes, composés de plantes émollientes & narcotiques : nous lui fîmes prendre une potion à laquelle on avoit mêlé quinze gouttes de laudanum de Sydenham. Malgré ces remedes, la malade dormit très-peu, la violence des douleurs se fit sentir de grand matin. On prépara un nouveau bain dans lequel elle resta cinq heures : comme elle étoit très-foible après ce tems, on la remit au lit, on lui donna des lavemens émolliens, & on fit des injections de la même espece dans le vagin : on ne pouvoit pas les faire dans l'utérus, parce que le col étoit tourné de côté & en arriere, & qu'on ne pouvoit pas le toucher sans augmenter les souffrances de la malade. Le soir elle resta six heures dans le bain; malgré toutes ces précautions, elle avoit souvent des

convulsions que causoit la vivacité des douleurs : nous lui fîmes prendre une nouvelle potion calmante, puis on l'a remit dans son lit, la nuit ne fut pas meilleure que les précédentes.

Quoi qu'il en soit, nous continuâmes les mêmes secours sans espoir de la guérir, parce que, pendant huit jours entiers, il n'y eut aucune diminution dans les accidens ; cependant au huitieme ou neuvieme jour, elle rendit par la vulve une grande quantité de vent qui formoit sur la surface de l'eau de très-gros bouillons (elle étoit dans son bain) : dès ce moment, les symptômes se calmerent, le ventre se détendit. Elle rendit aussi par l'anus cinq à six onces d'un pus bien formé sans mélange d'aucune matiere étrangere ; de ce jour, elle alla de mieux en mieux. Cependant il restoit une petite fiévre qui occasionnoit chaque soir des frissons irréguliers : la peau étoit toujours séche & aride. Cet état dura douze à

quinze jours, après lesquels on ne trouva plus de marque de l'existence du pus parmi les excrémens : on observera que dès le deuxieme jour de son écoulement, sa quantité étoit considérablement diminuée.

Il falloit s'assurer de l'état du basventre après d'aussi grands symptômes que ceux dont je viens de rendre compte ; jusqu'alors l'abdomen avoit été trop sensible pour qu'il nous fût possible d'observer par le tact les désordres qu'avoit occasionné cette cruelle maladie ; nous trouvâmes la matrice très-volumineuse & dure, le ligament large droit étoit obstrué, & la tumeur occupoit toute la cavité du grand bassin de ce côté, & pénétroit encore dans le petit bassin ; la malade ne pouvoit pas marcher, parce que la compression des nerfs sacrés & lombaires trop considérable s'opposoit à leur action : elle éprouvoit aussi un engourdissement & un froid continuel dans

toute l'extrêmité droite inférieure. Nous lui conseillâmes les eaux de Bourbonne. Dès qu'il fut possible de la transporter, M. Faure l'accompagna dans ce voyage où le moindre cahos lui causoit de vives douleurs. A son retour de Bourbonne, la malade étoit mieux, elle avoit repris de la fraîcheur & de l'embonpoint, l'obstruction étoit considérablement diminuée, elle marchoit avec facilité, pourvu qu'elle ne parcourût pas de grands espaces.

L'année suivante, elle négligea l'usage des eaux minérales; elle en prit peu, se baigna rarement, & sa santé se soutint assez bien; mais au printems suivant, la même maladie l'a attaqué avec plus de fureur. M. Faure l'a encore guérie, quoiqu'elle ait été plus mal que la premiere fois. Mademoiselle a passé une grande partie de l'été à Bourbonne où j'étois alors; mais à son départ les engorgemens n'étoient pas aussi diminués que la premiere fois:

ſans doute que l'inflammation qui les avoit durci une ſeconde fois, les a rendu plus difficiles à fondre. Cette année 1783, elle a encore été attaquée de la même maladie. Il y a lieu de penſer que les déſordres qui en ont été la ſuite, ſe ſont accrus de nouveau, & que les obſtructions ſont dégénérées en ſquirre parfait; cette propoſition a ſa preuve dans ce que j'ai dit, en parlant des obſtructions laiteuſes.

Avant de finir le récit de cette cruelle maladie, il eſt eſſentiel d'obſerver qu'avant chaque invaſion, la malade paſſe un mois ou ſix ſemaines dans des accidens qui ſe ſuccedent preſque ſans interruption : le bas-ventre ſe gonfle, il devient douloureux, il reſte quelques jours dans cet état. L'irritation cauſe quelquefois une diarrhée, d'autrefois le gonflement ſe diſſipe de lui-même; enfin après une multitude de ſymptômes irréguliers, l'inflammation s'empare de la matrice,

& les accidens se multiplient de la maniere dont j'ai donné le détail ci-dessus. Il paroît que la suppression des régles a toujours précédé chacune des grandes maladies dont Mademoiselle a été attaquée. Avant la premiere attaque, elle alloit au secours de Madame de M.... qui étoit très malade, & qui demeuroit à cinq lieues de Langres : Mademoiselle avoit alors ses régles. Sa voiture fut renversée dans la route, la frayeur qu'elle éprouva fit cesser l'écoulement de ses menstrues; mais comme elle craignoit de trouver sa sœur morte à son arrivée, elle avoit ordonné qu'on vînt au-devant d'elle pour la prévenir, & reprendre le chemin de Langres. Le Médecin M. Faure qui n'avoit pas été instruit de cette disposition; mais qui savoit l'heure à laquelle Mademoiselle devoit arriver, quitta la malade qui étoit beaucoup mieux pour aller au-devant d'elle & la rassurer sur le sort de Madame de

M.... A ſon abord, elle crut avoit perdu ſa ſœur; elle tomba en ſyncope; cependant la premiere frayeur diſſipée, les régles avoient recommencé à couler : cette ſeconde fois elles furent ſupprimées complétement. La matrice devint douloureuſe, & le bas-ventre fut toujours un peu tendu. Mademoiſelle étoit ſujette à des douleurs errantes, qui avoient leur ſiége ou dans les bras ou les lombes, & quelquefois les cuiſſes, ces douleurs ne reparurent plus : depuis cette époque, elle n'en a éprouvé aucune.

Quand elle a été attaquée de la ſeconde maladie, ſes régles avoient été ſupprimées par la frayeur que lui avoit cauſé le feu qui avoit pris à la maiſon d'un ami qui avoit raſſemblé toute ſa famille à ſouper. Deux mois après elle fut couverte de flammes, pour avoir renverſé ſur elle un vaſe dans lequel elle faiſoit brûler de l'eau-de-vie. La flamme brûla ſes habits,

les pénétra jusqu'à la peau qu'elle cautérisa. Mademoiselle avoit encore ses regles, la suppression dura trois mois après lesquels se déclara l'invasion de sa seconde maladie; la troisiéme a eu pour cause des commencemens à-peu-près semblables.

Il est donc prouvé, par les exemples que je viens de rapporter, que j'aurois pu multiplier si je l'avois jugé nécessaire, que les femmes d'un âge peu avancé peuvent être attaquées de la goutte, à plus forte raison du rhumatisme goutteux & du rhumatisme proprement dit; il paroît que celles qui naissent de parens qui ont la même maladie, y sont plus exposées que les autres. En effet, les personnes dont j'ai décrit la maladie, avoient, l'un & l'autre, des parens violemment tourmentés de la goutte. Amatus, que j'ai cité plus haut, dit que la jeune demoiselle qui fait le sujet de son observation, étoit dans la même circons-

tance. Baillou donne les ſignes qui annoncent cette affection; il croit que l'irrégularité des regles, la quantité moindre de ſang qui s'évacue par cette voie, la diminution de ſa couleur, l'eſpece d'oppreſſion qui accable la machine par le mouvement de l'humeur qui n'eſt pas fixée, la difficulté de devenir mere, parce que les liquides viciés qui forment l'affection rhumatiſmale ou goutteuſe rendent l'utérus incapable de fomenter la liqueur ſéminale, ſont les ſymptômes de cette maladie; mais comme toute cacochimie, de quelque nature qu'elle ſoit, peut produire les mêmes effets, les marques aſſignées par ce Médecin, pour reconnoître la maladie dont je parle, ne ſont pas ſuffiſantes. Le diagnoſtic eſt aſſuré ſi l'affection de l'utérus a été précédée par des ſignes non équivoques de goutte dans quelques autres parties, & ſi les femmes malades ont eu des parens goutteux.

Quand la goutte n'a point eu de paroxismes sensibles ou reconnoissables par des symptômes bien caractérisés, comment, dit Musgrave en parlant de la goutte anomale, la distinguer d'une autre maladie quand elle présente tous les symptômes qui l'accompagnent ? Il cite pour exemple la squinancie goutteuse dans laquelle, ajoute ce Médecin, on observe des symptômes décidés & parfaitement semblables à ceux qu'occasionneroit une squinancie humorale ou inflammatoire. Musgrave n'avoit pas porté l'observation assez loin; il auroit appris que, dans les maladies causées par des humeurs errantes de l'espece de celles dont je parle, on voyoit, en examinant scrupuleusement la marche des accidens, une anomalie ou une irrégularité qui montre assez que la nature apparente de l'affection principale cache une maladie différente. En effet, on ne voit pas une suite réguliere dans ses tems.

Si c'eſt une inflammation vive, elle perſiſte long-tems ſans occaſionner les délabremens qui devroient être la ſuite de ſes progrès comparés à ſon invaſion; elle devroit amener une prompte ſuppuration ou plutôt encore la gangrene; elle devroit occaſionner un plus grand trouble dans la machine, donner au pouls une force de contraction qu'on ne lui trouve pas; il ſemble que la nature a *cantonné*, ſi on peut parler ainſi, l'humeur morbifique, dans un ou pluſieurs viſceres à la fois, tandis qu'elle défend les autres de ſon invaſion, à moins qu'elle ne quitte les premiers pour ſe porter ſur ceux-ci.

C'eſt ce qu'un examen bien attentif & bien réfléchi montre à un obſervateur qui ne perd pas de vue la maladie. Comment arriveroit-il en effet qu'une inflammation même humorale, c'eſt-à-dire celle dans laquelle le ſang n'auroit pas acquis l'épaiſſiſſement qui

détermine celle que Boerhaave appeloit exquise ou vraie, *inflammatio exquisita*, ayant attaqué les poumons & se montrant avec violence, ne fît pas mourir promptement, si elle ne cédoit pas aux remedes anti-phlogistiques & qu'elle persistât au contraire trois semaines, un mois, six mois même & plus, si elle n'étoit pas due à une humeur arthritique? C'est ce qui est arrivé à la Dame dont j'ai parlé plus haut; on crut qu'elle avoit une péripneumonie, parce qu'elle en avoit quelques symptômes, on la saigna beaucoup & la maladie persistoit.

Cependant si on étoit réduit à attendre les irrégularités qui sont la suite d'une affection qui se montre avec des accidens graves, pour distinguer son caractere, on feroit presque toujours un traitement infructueux & souvent dangereux. Y-a-t-il donc une marque certaine pour reconnoître la

maladie dès ſon invaſion, quand la perſonne qui en eſt attaquée, n'en a point encore eu d'accès ? Sans doute. Pour donner un jour plus lumineux à ce point de doctrine, je vais citer une obſervation qui rendra le diagnoſtic aſſuré. Un Chanoine de Langres, connu par des ouvrages de littérature, me fit appeler, dans le printems de 1774 ou 1775. C'étoit au milieu du jour; le malade avoit une oppreſſion inſoutenable avec un point de côté médiocrement douloureux & de la fiévre ; il avoit la langue peu chargée, l'haleine preſque ſans odeur. Je ne trouvai pas que la chaleur de la poitrine & de la peau répondît à l'état de gêne dans laquelle étoient les poumons : le pouls n'avoit pas non plus ce développement & cette force qu'il a toujours dans la péripneumonie, ſur-tout quand la pleuréſie y eſt jointe ; le malade avoit à la tête des élancemens très-éloignés ; aulieu d'une douleur fixe, c'étoit ſeu-

lement un tiraillement incommode dans les nerfs, qui passoit comme un éclair ; la tête étoit souvent tranquille ; la face n'étoit pas plus rouge qu'à l'ordinaire. Une inflammation de la plévre & des poumons, avec ces symptômes, me paroissoit bien étrange. Je demandai au malade s'il n'avoit point eu de maladies de peau, s'il n'avoit point répercuté l'humeur par des remedes externes, s'il n'étoit point sujet à la goutte ou au rhumatisme qui sont communs dans cette Ville. Cet Ecclésiastique avoit environ soixante ans ; il me répondit qu'il n'avoit jamais connu ce dont je lui parlois. Je ne trouvois pas que la fiévre fut assez véhémente pour le saigner ; je ne voyois point d'indication pour le purger ; je ne pouvois soupçonner qu'une humeur arthritique fixée sur les poumons. La tranquillité de la tête, si on en excepte des élancemens passagers, la modération de la cha-

leur & une certaine mollesse du pouls, étoient la cause de mes doutes ; je lui fis appliquer des sinapismes, malgré ses objections. Quelques heures après on vint m'avertir qu'il respiroit à merveille ; mais que ses jambes étoient très-engorgées & très-douloureuses. Dès ce moment, il ne fut plus possible de méconnoître la véritable cause de son état ; je me conduisis d'après les mêmes indications les jours suivans, & le malade alloit de mieux en mieux, parce que la goutte avoit enflé les pieds. Cependant il mourut des suites d'une imprudence, dont le détail n'a point de rapport à l'objet qui m'occupe.

Il suit de cette observation, qu'en examinant sérieusement une maladie, quelque cachée qu'elle soit dans son invasion & malgré qu'elle se montre sous un caractere étranger, on peut la reconnoître ; mais on voit, par ce que je viens de dire, qu'il est nécessaire

d'apporter l'attention la plus scrupuleuse dans la recherche de sa nature pour ne pas y être trompé. Musgrave n'avoit pas porté ses recherches assez loin pour reconnoître les commencemens des affections inflammatoires ou humorales qui étoient occasionnées par un vice arthritique. On donne tous les jours, dans la pratique de la médecine, le nom de maladies nerveuses à ces symptômes anomaux qui tourmentent long-tems les femmes de tout âge, & qui se terminent fréquemment par des accès de goutte ou de rhumatisme. Quand je m'occuperai de celles des filles, je citerai des exemples de cette vérité; j'y joindrai quelques observations que le hasard m'a présentées, avec les faits que j'ai recueilli chez les malades confiés à mes soins.

Si la goutte & le rhumatisme sont plus ordinaires aux femmes qui cessent de voir, c'est que la terminaison d'une

évacuation qui diminuoit chaque mois la quantité de ſang ſurabondante, mettoit ſouvent obſtacle aux invaſions de ces maladies. Quoique la plupart des Auteurs penſent que le ſang qui s'écoule par les menſtrues ſoit pur comme celui des victimes, pour me ſervir de l'expreſſion d'Hippocrate, cependant on ne peut pas déſavouer que la nature ne ſe ſerve, avec fruit, de ce moyen pour tranſmettre au-dehors une partie des fluides qui ont contracté quelques vices. Si la choſe ſe paſſoit autrement, pourquoi la goutte ſeroit-elle ſi fréquente chez les femmes qui ne voient plus? car, on ne peut pas ſuppoſer qu'elles contractent plus aiſément, à cette époque, les dégénéreſcences qui occaſionnent cette maladie; elles ne devroient donc être affectées que des accidens qui dépendent de la ſurabondance du ſang, en ſuivant ce ſyſtême: les ſaignées ſuffiroient alors pour les en délivrer, ou

on y parviendroit par un régime qui s'opposeroit à l'accroissement de la quantité du sang. Il faut donc croire que les principes de la maladie étoient déjà formés dans les humeurs, & que, s'ils n'ont pas excité des paroxismes sensibles, c'est à l'évacuation menstruelle qu'il faut en attribuer la cause.

Deux raisons m'engagent à soutenir cette opinion. Je crois, en premier lieu, que si les douleurs rhumatismales n'ont pas été reconnues avec leur caractere, pendant que les menstrues étoient régulieres, c'est qu'elles n'ont pas été assez violentes pour fixer l'attention des malades & des Médecins; mais je suis persuadé qu'elles existoient déjà, j'en ai une multitude d'exemples sous les yeux. Quand j'en parle dans le monde, mon avis paroît étranger, parce qu'il n'est pas celui de tous les Médecins, & qu'on appelle affections nerveuses, celles que je nomme très-souvent rhumatismales. Au reste, le tems a déjà

confirmé plus d'une fois la vérité de mon diagnoſtic, quand des années ultérieures ont amené la ceſſation des regles avec des accès violens de goutte ou de rhumatiſme. Je penſe, en ſecond lieu, qu'il faut comparer l'évacuation périodique des femmes dans leurs effets aux écoulemens artificiels qu'on emploie ſouvent pour retarder les paroxiſmes de la goutte ou pour diminuer leur violence. Des faits de cette nature que les Praticiens obſervent tous les jours, viennent à l'appui de mon opinion. Sydenham faiſoit ſaigner au printems ceux qui avoient été attaqués de la goutte ou du rhumatiſme, pour en empêcher le retour ou en modérer les accès. Les regles ne ſont-elles pas une ſorte de ſaignée pratiquée plus utilement par la nature pour prévenir ces maladies? La ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal ne donne-t-elle pas la goutte; & n'a-t-on pas vu cette affection diſparoître par le retour de cette

évacuation? Les livres des observateurs sont remplis de faits semblables.

Je conclus de ces réflexions contre la doctrine d'Hippocrate, que les maladies, dont je parle, non-seulement existent avant la cessation des menstrues, mais encore qu'elles sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne l'a pensé jusqu'alors.

L'épaississement du sang ne pourroit-il pas favoriser la naissance de la goutte & du rhumatisme, l'âge où ces deux maladies se manifestent le plus communément ne donne-t-il pas une preuve de la vérité de cette assertion, dont j'ai développé les détails précédemment? Mais ce qui acheve de porter cette proposition jusqu'à la conviction, c'est que les remedes propres à diminuer la viscosité des humeurs sont les plus efficaces contre les effets de ces deux maladies : c'est pourquoi l'électricité, les apéritifs, les savonneux, les bains, les eaux thermales salines sur-

tout, en diminuent la violence ou les guérissent. Un Militaire, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, se retira à Bourbonne, il y a quinze ou vingt ans, perclus d'un rhumatisme goutteux. Il avoit été affecté de sa maladie depuis plusieurs années, & il approchoit du terme qui devoit finir ses souffrances : l'usage des eaux de Bourbonne lui a rendu la santé, & lui a donné des forces & une apparence de jeunesse qui trompe tous ceux qui le voient, sur le nombre de ses années : on lui en donne à-peu-près dix moins que son âge, tandis qu'auparavant on lui en donnoit autant au-dessus.

Une derniere observation constatée par des faits multipliés, c'est que les rhumatismes cessent d'exercer leur fureur sur les malades, quand l'humeur fixée sur quelque viscere y cause des obstructions qui deviennent volumineuses avec le tems; ensorte qu'on peut mettre au nombre des causes les

plus

plus fréquentes des obstructions, les humeurs rhumatismales ou goutteuses, qui se sont déposées sur quelques parties ; les calculs même paroissent souvent dériver de la même cause. J'ai connu un Magistrat tourmenté du rhumatisme, qui n'éprouva aucune douleur de ce genre, quand l'humeur portée pendant quelque tems sur les reins, eut occasionné de fausses néphrétiques qui ne se guérirent que par l'expulsion d'un sable très-épais qui sortit par le canal de l'urethre ; mais il en resta quelques parcelles dans la vessie, qui donnerent, après quelques années, naissance à une pierre qu'on fut obligé d'extraire par l'opération. L'irritation qu'elle occasionnoit à la vessie avoit-elle attiré l'humeur sur cet organe pour la fixer sur le noyau qui s'augmentoit chaque jour ? Ce qu'il y a de certain, c'est que dix mois ou un an après la guérison des suites de l'opération qui avoit donné lieu à une suppuration

abondante & de longue durée, le rhumatiſme a reparu dans toute ſa violence, & le malade éprouve les douleurs les plus inſoutenables à chaque changement qui arrive dans l'état de l'atmoſphere.

Les obſervations que j'ai données, & les réflexions que j'ai faites ſur les cauſes du rhumatiſme & de la goutte chez les femmes, indiquent la baſe du traitement qui leur convient, la multitude de remedes qu'on a propoſés à ce ſujet eſt preſqu'inconcevable. On a conſeillé la ſaignée, parce qu'on a cru que le rhumatiſme & la goutte étoient preſque toujours inflammatoires. Sydenham en faiſoit la baſe de ſon traitement; mais ce Praticien bon obſervateur s'apperçut enſuite qu'en ſoulageant promptement les malades par cette méthode, elle rendoit les accès plus fréquens : je conclus de ſon obſervation même, qu'on ne doit l'employer que quand il y a une inflammation aſſez

considérable, pour exposer les malades à des accidens graves, ou lorsqu'on rencontre des signes d'une pléthore manifeste.

Les purgatifs réussissent encore moins que la saignée; c'est ici le moment de rapporter ce que j'ai omis dans l'histoire de la maladie du Chanoine, qui a été le sujet d'une des observations précédentes. Il étoit parfaitement bien, la goutte s'étoit fixée sur les pieds, & dès le troisieme jour il avoit eu avec Monsieur de la Luzerne, Evêque de Langres, une conversation d'une heure ou deux pour des affaires dont il avoit été chargé par le Chapitre; cependant il ne se trouvoit pas fatigué. Le lendemain ou deux jours après, une niece qui se trouvoit alors avec lui, & qui avoit été Dame Hospitaliere, par conséquent décidant sur ce qu'il falloit faire dans toutes les maladies, l'engagea à se purger. Je résistai à son conseil, on appela une autre Médecin qui fut

de l'avis de la niece par beaucoup de raiſons; je parlai des dangers de la métaſtaſe, on n'en tint compte, le malade fut purgé le lendemain; le même jour au ſoir, l'humeur quitta les pieds, ſe porta ſur la poitrine, & fit périr le Chanoine en trente-ſix ou quarante-huit heures. La Dame du Faubourg Saint-Martin a été cinq à ſix mois tourmentée de ſa goutte, parce qu'on réitéroit les purgatifs deux ou trois fois chaque ſemaine.

Je crois cependant que la turgeſcence des premieres voies exige quelquefois une évacuation, mais alors, comme l'obſerve Amatus, il faut faire vomir pour ne donner qu'une ſecouſſe prompte ſans tracaſſer l'humeur morbifique; l'ipécacuanha eſt le meilleur remede qui convienne dans cette circonſtance; mais il ſeroit dangereux de le réitérer par la raiſon que je viens d'expoſer.

Ne pourroit-on pas regarder les par-

ties affectées de goutte & de rhumatisme, comme si elles étoient prises d'un engorgement local dans les vaisseaux du dernier ordre, causé par une humeur épaisse, qui ne pouvant circuler, détermine les accidens inflammatoires ; la facilité avec laquelle elle forme des obstructions en est, ce me semble, la preuve : ce sera, si l'on veut, une obstruction commençante en plusieurs points. Quels remedes employer ? Ceux qui conviennent à la curation des obstructions. Les délayans, les apéritifs, les savonneux, les incisifs, les eaux minérales..... *Encore des eaux minérales* ? J'entends déjà l'objection : oui, encore des eaux minérales, eh bien ; c'est le meilleur remede : l'observation la plus constante le prouve. Si les faits ne suffisent pas, il faut donner ici l'étiologie de cette doctrine.

J'ai, ce me semble, assez prouvé l'existence de l'épaississement des flui-

des dans la goutte & le rhumatisme; d'ailleurs à l'époque de la cessation des regles, le sang acquiert toujours de la viscosité, c'est une seconde vérité qui a eu ses preuves ailleurs. Quand j'ai parlé des obstructions laiteuses, j'ai fait connoître les raisons par lesquelles je m'étois décidé à donner la préférence au moyen que je propose : qu'on relise chacun de ces articles, on aura rassemblé tout ce que j'aurois à dire ici pour étayer mon opinion.

Voilà un plan de curation trop simple pour les personnes qui aiment le merveilleux! Elles sont dispensées de le suivre, si elles en préferent un plus compliqué. Je n'y ajouterai rien, pas mêmes les considérations par lesquelles je ferois concevoir que ce remede convient à tous égards aux femmes qui perdent ou qui ont perdu leurs regles.

CHAPITRE XI.

De la cachexie, suite des hémorragies ou de l'abus des saignées.

Ce que j'ai dit de la cachexie dans les livres précédens étoit relatif au mêlange de l'humeur laiteuse avec le sang & au dérangement qu'occasionnoit dans les fonctions le vice des liquides, qui dépendoit de cette cause; celle dont je parle actuellement est la suite d'une foiblesse universelle qui tire son origine de la quantité de sang qui a été évacué par les saignées, ou qui a coulé dans les hémorragies. Les vaisseaux vuides jusqu'à un certain point n'ont plus qu'une action insensible sur les restes de liquides contenus dans leur cavité. La circulation affoiblie n'assimile plus d'une maniere convenable les molécules du sang: le nouveau chile qui se mêle

CHAPITRE XII.

§. I. *De l'Hydropisie, suite d'Hémorragie.*

L'HYDROPISIE qui tire son origine de la stase des liquides & du défaut de circulation, se reconnoît aisément dans sa cause par les signes commémoratifs : celle-là a son siége dans les extrémités lors de son invasion ; elle est précédée d'un gonflement œdémateux qui montre évidemment que la sérosité séjourne, faute d'action, dans le tissu cellulaire. Par la suite du tems elle s'amasse en assez grande quantité pour infiltrer toutes les toiles celluleuses ; c'est alors la leucophlegmatie ou l'anasarque. La sérosité, en séjournant dans les parties qu'elle imbibe & qu'elle pénetre, devient acrimonieuse, diminue encore le ton des solides, & donne naissance à la cache-

xie ; ces deux maladies, comme on le voit, peuvent être réciproquement cause l'une de l'autre.

Dans son commencement, l'hydropisie se guérit par les remedes toniques auxquels on mêle de légers diaphorétiques : aussi les décoctions ameres, unies aux infusions des plantes cruciferes ou odorantes, sont les moyens les plus convenables. A cette époque, les frictions séches, l'exercice, &c. favorisent encore l'expulsion de l'eau épanchée dans le tissu cellulaire ; j'ai observé de très-bons effets des frictions faites de la maniere suivante chez les personnes d'une constitution foible & d'un tempérament phlegmatique.

Un Cordonnier de Langres, âgé de 48 ans, qui avoit depuis sa jeunesse la chair pâle, molle & bouffie, devint hydropique au point qu'il étoit suffoqué par l'eau qui remplissoit le bas-ventre & la poitrine ; les extré-

mités étoient aussi très-volumineuses. Les remedes actifs n'avoient sur lui qu'une action médiocre, parce que la fibre n'en éprouvoit qu'un ébranlement momentané. Après huit jours d'un traitement qui ne l'avoit guere mis plus à son aise, quoiqu'il eut évacué beaucoup de sérosité, une personne qui avoit été témoin de la guérison d'un autre malade d'un tempérament semblable, proposa des fomentations avec l'huile d'olives, ou plutôt des frictions avec la main trempée dans l'huile d'olives; on les continuoit jusqu'à ce que la main fût séchée; on la trempoit de nouveau dans l'huile, & on continuoit ainsi cette opération pendant plus d'une demi-heure; on la réitéroit deux à trois fois par jour. Cette méthode réveilla l'action des reins engourdis par la foiblesse, donna un peu de mouvement à la sérosité, & le malade fut guéri dans sept à huit jours.

Je ne condamne pas l'usage des purgatifs amers ; ils remplissent très-bien les indications de cette maladie ; on peut même leur unir des hydragogues actifs, pourvu qu'on les corrige par d'autres substances comme dans la formule suivante.

℞ de rac. d'iris, à fl. roug.
de senné, } ℥ j ß. & dem.

de soldanelle,
d'hélénium,
d'impératoire,
d'écorce moy. de sureau,
de rhubarbe, } ℥ ß.

de gentiane,
d'aristoloche ronde,
de petit chêne,
d'yvette,
de canelle,
d'écorce de citron,
d'absynthe, } de ch. trois gros.

Broyez le tout & versez par-dessus six pintes de bon vin ; laissez le tout en digestion sur des cendres chaudes pendant 48 heures, & vous en ferez prendre quatre onces tous les jours à la ma-

lade : si la dose paroît trop forte pour son tempérament, diminuez-la d'un quart ou d'un tiers.

On peut faire des pilules avec l'extrait d'ésule, d'ellébore, de gentiane & de rhubarbe, en ajoutant un sirop convenable, &c. mais il faut toujours prendre la précaution de rendre les amers dominans parmi ces purgatifs, par rapport à la foiblesse de la fibre & de l'inertie générale.

Par la même raison on y ajoutera les préparations de mars.

§ II. *De l'Hydropisie suite d'obstructions.*

Si la compression que forme le volume de la matrice ou des autres visceres obstrués par une humeur quelconque, gênoit assez la circulation pour faire staser la sérosité dans le tissu cellulaire, on ne pourra guérir l'hydropisie qu'en fondant les engorgemens : quelquefois cependant, la collection d'eau est si

considérable qu'on ne peut pas tarder davantage à l'évacuer. Dans ce cas, il est bon de mêler ensemble des remedes évacuans & fondans pour travailler à la guérison des deux maladies à la fois.

Quoique j'aie dit ailleurs que les évacuans étoient souvent dangereux dans la cure des obstructions, il est essentiel de remarquer que, dans cette circonstance, la sérosité qui est épanchée dans le bas-ventre, abreuve les obstructions & prévient leur endurcissement, qui a toujours lieu après l'usage des purgatifs violens. On prendra la marche suivante; on purgera les malades avec la racine d'eupatoire d'Avicenne & la rhubarbe, le senné & l'iris commun à la dose de deux gros, racines de cabaret & d'épithime un gros, infusés dans six onces d'eau; passez & dissolvez dans l'infusion, deux gros de sel d'Ebshom; ajoutez deux onces de sirop de fleurs de pé-

cher pour une potion ; ensuite on prescrira aux malades, la gomme ammoniaque, à la dose d'une once, dissoute dans le vinaigre ; de suc de réglisse, quatre scrupules ; poudre de soldanelle, une dragme ; de cannelle, un demi gros ; de poudre de diacurcuma, un scrupule ; autant de trochisques de roses & d'eupatoire d'Avicenne. Faites un électuaire avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron.

Quand les eaux ne gêneront plus la cure des obstructions, on se conduira à l'égard de celles-ci, comme je l'ai prescrit ailleurs ; on n'a pas à craindre les retours de l'hydropisie, parce qu'on est obligé d'employer souvent les évacuans pour débarrasser les matieres qui ont été détachées de la masse obstruée ; au reste, si dans le cours de la cure, l'hydropisie paroissoit revenir, on réitérera les purgatifs semblables à celui que j'ai indiqué ci-dessus.

Comme les apéritifs donnés en infusion sont aussi d'une grande utilité dans la cure des obstructions, & qu'ils sont aussi très-indiqués dans l'hydropisie, on donnera aux malades le vin qu'on aura passé sur des cendres de genêt, des tiges de fêves & de vignes; ou les décoctions de racines d'asperges, de pinprenelle, de chamœdris, d'absinthe, d'écorce de sureau, d'iris, de baies de genievre, de laurier, &c. &c. qu'on fera prendre à la dose d'une tasse ou deux chaque matin par-dessus des bols fondans.

§. III. *De l'Hydropisie suite de cachexie.*

Galien avoit remarqué que la colliquation qui arrive quelquefois dans les maladies chroniques, donnoit naissance à l'hydropisie, soit que le sang eut éprouvé comme il le pensoit dans les veines une fonte particuliere, soit que son acrimonie ne lui eût pas laissé la

facilité de traverser la substance des reins, ou que ces visceres eussent perdu en partie leur action : il observoit que la sérosité s'épanchoit dans le tissu cellulaire, & sur-tout dans le bas-ventre. Il paroît, d'après les réflexions de Saxonia, que cette sorte d'hydropisie dépend d'une division extrême dans les principes des fluides, comme cela arrive dans le scorbut qui se termine assez fréquemment par cette maladie ; mais comme la cachexie se manifeste chez quelques femmes chez lesquelles la matiere laiteuse n'a pas été complétement évacuée, considérons avant que de passer à la curation, quelle différence il y a entre ces deux sortes d'altérations dans les humeurs.

L'hydropisie qui naît de la cachexie scorbutique ou de celles qui lui ressemblent par la division & l'acrimonie extrême des humeurs, donne ordinairement une sérosité sanguinolente ; parce que la dissolution du sang rend

ce fluide capable d'être transporté dans les voies de la sérosité, & que d'ailleurs il arrive toujours une sorte de désorganisation dans une certaine quantité de vaisseaux qui se trouvent en quelque maniere rongés par ce liquide devenu trop caustique. Le délabrement des solides est tel que leur action devient incapable de faire rentrer les eaux épanchées dans le torrent de la circulation ; c'est donc assez dire que cette maladie est absolument incurable ; la ponction est le seul moyen qui soulage quelquefois les malades ; mais la plupart du tems ils ne survivent pas à cette opération.

Dans l'hydropisie suite de la cachexie laiteuse au contraire (à moins qu'elle ne soit très-ancienne) , les fluides aulieu d'être dissous, paroissent plus épais, plus tenaces., & circulent plus difficilement dans leurs vaisseaux , parce que l'humeur laiteuse se trouve mêlée avec eux. Il se forme par conséquent une mul-

titude d'engorgemens dans les petits vaisseaux qui empêchent la résorbtion de la sérosité : de-là son épanchement dans le tissu cellulaire des extrêmités, ou dans le bas-ventre ; aussi cette maladie se guérit-elle parfaitement par les diurétiques, les savonneux, les sels neutres & les substances alkalines, lixivielles, &c. J'ai assez parlé de tous ces remedes dans cet Ouvrage pour pouvoir me dispenser de rapporter ici quelques formules qui en soient composées.

CHAPITRE XIII.

De l'Hydropisie de la matrice.

TOUTES les causes qui peuvent gêner la circulation de la sérosité, peuvent se trouver réunies dans la matrice, pour former l'hydropisie de ce viscere; mais il faut en même tems

supposer qu'il y ait un obstacle qui s'oppose à leur écoulement, quand elles se sont amassées dans sa cavité. Un resserrement très-considérable de son orifice suffit dans quelques sujets pour opérer cet effet. C'est par cette raison qu'on a vu quelques femmes avoir l'utérus très-gonflé d'eau pendant un tems, & quand il avoit été distendu jusqu'à un certain point par leur volume, l'orifice dilaté donnoit passage aux eaux ainsi retenues, & la maladie disparoissoit (1). J'ai vu une femme en Bourgogne qui avoit eu plusieurs fois une hydropisie de matrice qui se dissipoit ainsi spontanément : les observateurs en citent aussi des exemples.

Un corps étranger, comme des hidatides, peut fermer l'orifice de l'utérus, & contenir les eaux dans sa

(1) Jacques Desparts, Comment. sur le liv. III d'Avicenne. Fen. 21. Trait. 3. ch. 25.

cavité. Ætius en avoit fait la remarque (1). Valeriola a vu une femme qui fut attaquée deux fois de cette maladie (2); Mercatus (3) & Guillaume Fabrice (4) ont fait la même observation. Il résulte des recherches de Valeriola, que la matrice distendue à un certain point, irritée par ce moyen, est entrée en contraction, comme cela arrive dans l'accouchement; en effet la sortie des eaux avoit été précédée de grandes douleurs chez les femmes dont il cite l'exemple. Des portions de placenta restées dans la matrice forment quelquefois des hydatides nombreuses, comme Ruysch (5) l'avoit observé sur des femmes dont le bas-ventre s'étoit

(1) Ætius, Tetrab. 4. serm. 4. cap. 79.

(2) Valeriol. lib. I. observ. 10.

(3) Mercatus, de morb. mul. lib. III. cap. 8.

(4) Fabricius, Centur. 2. observ. 53.

(5) Ruysch, Observ. Anatom. Chirurgic. n°. 28. p. 25.

énormément distendu, d'où étoit résulté la difficulté de respirer, l'enflure des extrêmités, le dégoût, les anxiétés, la pâleur de la face, &c.

Quoi qu'il en soit, cette maladie se présentant ordinairement sous les apparences de la grossesse (1), devient très-fâcheuses pour les personnes qui ne doivent pas être soupçonnées d'avoir eu des fréquentations avec celles d'un autre sexe; les signes par lesquels on parvient à la connoître, ont été décrits par Hippocrate « S'il y a hydropisie de » matrice, les regles devienent moins » abondantes, & le sang qui coule » est de mauvaise qualité; elles cessent » de couler avant l'expiration de leur » tems ordinaire; le bas-ventre s'éleve; » si les mamelles étoient fermes, elles » deviennent flasques, & le lait qui » en découle est vicié. Les femmes » croient avoir conçu. C'est ainsi qu'on

(1) Rhases, contin. 15. cap. 4.

» reconnoît l'hydropiſie de la matrice :
» l'orifice de ce viſcere fournit auſſi
» des ſignes qui annoncent l'exiſtence
» de cette maladie, il eſt même hu-
» mide au toucher. Les femmes éprou-
» vent des friſſons & de la fiévre ; le
» tems amene avec lui des douleurs
» plus vives dans la région hypogaſ-
» trique, les lombes, les parties laté-
» rales voiſines & les aînes (1) ».

Ce qui rend le diagnoſtic équivoque dans les commencemens de la maladie, c'eſt que la plupart des femmes n'éprouvent aucune incommodité : le volume du ventre qui s'augmente, ne donne qu'un ſoupçon de groſſeſſe à celles qui ſont mariées ; mais ſouvent cette conjecture eſt embarraſſante pour celles qui ſont expoſées à des accidens réguliers dans leur groſſeſſe ; dans ce cas, le diagnoſtic devient plus embarraſſant : « Car les femmes reſſentent un poids

(1) Hippocr. de morb. mul.

comme

» comme si elles avoient conçu. Elles » croient s'appercevoir des mouvemens » de l'enfant, ce ne sont toutefois » que les secousses de l'eau qui est » agitée. Chez quelques-unes, la sé» rosité amassée flotte & se meut dans » la matrice comme dans une ou» tre; la partie située sous l'ombilic » est douloureuse au toucher; le tour » des clavicules, la poitrine, le visage » & les yeux se creusent & deviennent » plus maigres; les mamelons s'éle» levent (1) ». Les Modernes, au contraire, prétendent que les mamelles s'affaissent, ainsi qu'Hippocrate le remarque ailleurs.

Quoiqu'il en soit, l'utérus qui se gonfle & s'étend est toujours rempli parfaitement par l'eau qui s'y amasse, ce qui empêche qu'on ne reconnoisse aisément la fluctuation (2); les vents qui parcou-

(1) Hippoc. de mul. morb. lib. I.

(2) Van Swieten, Comment. ad Aphor. Boerh. tom. IV. p. 135.

rent les intestins, simulent les mouvemens du fœtus. La timpanite de la matrice, à laquelle un peu de sang extravasé dans sa cavité peut donner naissance, quand sa putréfaction laisse dégager l'air qui lui étoit uni, augmente encore la difficulté du diagnostic. Si cette maladie arrivoit toujours dans le tems qui succéde à l'accouchement, on n'auroit pas de doute sur sa cause, parce que dans ce tems elle se conçoit plus aisément, & que ses progrès rapides ne laissent point d'incertitude sur son existence. Je dis que les progrès sont rapides en raison de la quantité de liquides qui s'épanchent dans l'utérus, qui, y étant retenus, fournissent, par la putréfaction, un volume d'air trop considérable pour simuler les commencemens de la grossesse.

Une autre difficulté se présente encore; c'est qu'une femme peut avoir conçu, par conséquent porter un en-

sant & avoir un hydropisie de matrice en même tems (1). Quel sera alors le diagnostic ? La ténuité du col de la matrice donnée, par Hippocrate, comme un signe de l'hydropisie, n'est que le développement de cette partie qui a également lieu dans la grossesse ; son humidité plus marquée est équivoque dans les femmes qui sont toujours abreuvées de fleurs blanches ou qui seroient en même tems hydropiques & enceintes. L'amaigrissement des parties supérieures du tronc est fréquent chez celles qui ont conçu : les douleurs des différens points de la région hypogastrique se trouvent aussi réunies avec la grossesse ; les mouvemens de l'enfant peuvent être simulés par des causes étrangeres, à moins que la grossesse ne soit très-avancée & que les femmes

(1) Moriceau, Traité des Maladies des Femmes grosses. tom. I. p. 178.

n'aient déjà été meres, parce qu'elles les distinguent mieux ; d'ailleurs les enfans sont ordinairement plus foibles dans cette circonstance (1), & les mouvemens sont plus difficiles à reconnoître.

C'est donc avec raison que van Swieten assure que les personnes les plus habiles pourront se tromper dans le diagnostic (2) ; cependant un ensemble de circonstances peut quelquefois donner des certitudes sur le caractere de la maladie, chez les femmes veuves, les filles âgées & les religieuses ; mais il ne faudroit pas prononcer légérement, car trop d'exemples ont appris aux Médecins à se défier de l'assurance qu'elles donnent de leur sagesse. Une réunion de symptômes qui, chacun en particulier, ne permettent pas de por-

(1) Essays and Observ. Physic. and Litter. vol. XI. p. 342.

(2) Van Swieten. loc. cit.

ter une décision, laisse quelquefois entrevoir la vérité; mais, il faut en convenir, on sera souvent réduit à des doutes. J'ai vu, à Langres, une pauvre femme veuve qui a été attaquée plusieurs fois de cette maladie. Quand la matrice avoit été distendue à un certain volume, les eaux s'écouloient d'elles-mêmes, & cet accident lui arrivoit si souvent que presque tous les habitans de cette Ville, où l'on se connoît aisément, en étoient instruits. Cette malheureuse femme passa quelques mois dans la plus profonde douleur, parce que la premiere fois qu'elle fut hydropique, on la soupçonna d'être grosse en examinant son état. Les Directeurs de la Manufacture de l'Hôpital refuserent, en conséquence, de recevoir son fils parmi les pauvres, auxquels cet établissement est destiné pour leur apprendre un métier; il fallut attendre que sa position fût constatée, parce que, en

formant cette institution pieuse, on a eu le bon esprit d'en faire un asile d'honnêtes gens plutôt qu'une retraite de paresseux : on exige, de la part des parens qui présentent leurs enfans, de bonnes mœurs & des preuves qui constatent l'impossibilité de les élever.

Si la tympanite de la matrice n'étoit pas souvent, & sur-tout dans un âge avancé, compliquée avec l'hydropisie proprement dite, on la distingueroit toujours de cette derniere par une sécheresse sensible du col de l'orifice de ce viscere, par la dureté de son volume & le son obscur qu'il rendroit en le frappant. Une grossesse simple n'est pas difficile à connoître quand elle est accompagnée de tous les signes que chaque tems amene avec lui; mais sa complication avec l'hydropisie jette un nouveau voile sur le diagnostic de cette derniere. On peut dire la même chose d'une molle. Quant à l'inflammation de la matrice,

elle est reconnoissable par ses accidens, qui different entiérement de ceux qui pourroient annoncer un amas d'eau réunie dans sa cavité.

Ou l'eau concentrée dans l'utérus n'a acquis aucun vice, ou elle est dégénérée & mêlée avec des fluides puriformes, acrimonieux, &c. Dans le premier cas, elle ne cause point par elle-même d'accidens. L'orifice de la matrice peut être fermé, comme cela est arrivé après la suppuration de cette partie, ou, comme on l'observe quelquefois dans les jeunes filles, chez lesquelles il a été trouvé bouché par une membrane particuliere (1). Dans ce cas, les eaux ne s'écouleront pas, & le volume qu'elles formeront deviendra énorme, gênera toutes les fonctions & donnera lieu à une leucophlegmatie (2). Si le liquide est dé-

(1) Harmon. Gynæc. de atractis.

(2) Ruysch. loc. cit.

généré, il corrodera les parois de la matrice, les endurcira (1). Vesal avoit fait cette remarque sur le cadavre d'une femme dont l'utérus donna, à l'ouverture, plus de 180 livres d'eau (2). Cette désorganisation de la matrice formera donc encore une autre maladie plus dangereuse que la premiere ; il est possible que celle-ci ne soit qu'une suite de l'endurcissement de la matrice ; ce qui nous apprend que dans l'un & l'autre on ne peut pas espérer de guérison.

Sennert conseille de faire vomir les femmes qui ont une hydropisie de matrice, soit que l'eau soit épanchée dans sa cavité, soit qu'elle soit contenue dans des hydatides (3). Cet

(1) Frid. Hoffmann. Medic. ration. System. tom. III. sect. 1. cap. 7. §. 45.

(2) Vesal, de humor. corpor. Fabr. lib. V. cap. 9. tom. I. p. 438.

(3) Sennert, Prax. Med. lib. IV. part. I. sect. 11. cap. 11. p. 646.

avis est dangereux parce que, si l'orifice de la matrice étoit fermé, comme cela arrive quelquefois, le viscere pourroit être rompu dans la secousse du vomissement. Si son étendue a beaucoup aminci ses parois, s'il y a des hydatides, celle qui se trouve placée à l'ouverture peut être de nature à résister à l'action du vomissement ; il suffit pour cet effet que ses parois soient épaissies, ce qui arrive assez fréquemment.

Les purgatifs, les apéritifs, comme tous les remedes internes, ne produisent presqu'aucun effet dans l'hydropisie de l'utérus ; on ne peut suivre, dans sa curation, la même marche que dans l'ascite ordinaire. Vesal prescrit la ponction (1), parce qu'il pense que l'ouverture faite par le trois-quart ne peut pas permettre d'épanchement dans le bas-ventte, au moyen de la

(1) Vesal. de humor. corp. Fabr. lib. V. cap. 9. tom. I. p. 438.

canule qui reste dans la plaie. Ce moyen, comme on peut le juger, n'est que palliatif, sur-tout dans les femmes âgées, chez lesquelles les causes de l'hydropisie subsistant, la maladie reparoîtra peu de tems après cette opération; cependant, si le volume du bas-ventre est très-considérable, s'il n'y a pas d'autre moyen de soulager la malade, on ne peut pas différer la ponction.

Soit que l'orifice de la matrice soit retréci par une obstruction; soit que des corps étrangers soient appliqués à son ouverture; l'opération proposée par Vesale devient inutile dans le premier cas. Si les accidens laissent encore au Médecin le tems nécessaire pour diminuer l'engorgement par les fumigations constamment répetées (1), aidées d'injections fondantes, telles que celles

(1) Boerh. Aphorism. de cogn. & curand. morb. §. 1224.

que j'ai indiquées précédemment. On ouvrira la voie naturelle aux eaux contenues dans la cavité de ce viscere, & on sera plus assuré de la guérison; si ces remedes n'opéroient pas assez promptement, on pourroit se servir de dilatatoire, dès que l'orifice permettroit qu'on l'introduisît; par ce moyen on le forceroit à se prêter plus aisément, quand il auroit été ramolli par les fumigations; on inséreroit ensuite un morceau d'agaric, légérement enduit de pommade, il se gonfleroit dans l'ouverture, & on viendroit à bout de la dilater avec le col de la matrice, qui seroit forcé à se prêter à son tour.

Si la matrice étant dilatée, les eaux ne s'écoulent pas, c'est peut-être parceque, son ouverture est bouchée par des hydatides, on per cera aisément les membrames pour faire écouler l'eau qu'elles contiennent.

La qualité des eaux contenues dans

ce viſcere indiquera l'inutilité ou la néceſſité de faire des injection légérement déterſives pour la débarraſſer complétement, ſi la ſéroſité étoit épaiſſe ou acrimonieuſe, ou ſanguinolente, ou puriforme. Si les parois du viſcere ſont affectés d'engorgement, on ſe conduira pour leur curation, comme je l'ai dit en parlant des obſtructions.

Que recueillir de ce long chapitre ? Des doutes ſur l'exiſtence de la maladie, des doutes ſur ſon prognoſtic, & des incertitudes dans les moyens de curation propoſés. Cependant, les Livres ſont pleins de remedes qui donnent, au premier aſpect, les eſpérances les plus flatteuſes; mais, quand on a bien réfléchi, l'illuſion ceſſe : quand on a vu les malades, on perd l'eſpérance de les guérir ; & il ne réſulte de tant de recherches & de tant de travaux, que la cruelle certitude d'apprendre qu'on ne peut rarement contribuer à leur ſoulagement.

CHAPITRE XIV.

De l'Hydropisie enkistée ou ascite fausse

L'HYDROPISIE enkistée est une maladie très-fréquente parmi les femmes. Camerarius l'avoit déjà remarqué depuis long-tems (1), & Morgagni, en parlant des observations qu'il a recueillies, ajoute qu'il n'en trouve qu'un exemple dans un homme, sur un très-grand nombre de malades de l'autre sexe (2). Elle a plus particuliérement son siége dans la duplicature du péritoine, ou pour se conformer à l'opinion de quelques Anatomistes qui n'admettent point cette duplicature, entre

(1) Camerar. Exercit. Anatom. exib. duct. hepat. à quos. cap. 9.

(2) Morgagni, de sedibus & causis morb. per Anat. ind. Epist. Anat. Med. 38. art. 50.

le péritoine & le tissu cellulaire qui recouvre intérieurement les muscles du bas-ventre. Cette affection pathologique incurable me semble cependant digne d'un examen particulier, parce qu'on verra, qu'en apprenant les causes de sa formation, on trouvera des préceptes utiles, d'après lesquels on pourra quelquefois la prévenir : je ne parlerai, dans ce Chapitre, que de l'hydropisie du péritoine, parce que c'est la plus commune ; je traiterai ensuite de celle des ovaires.

Pour mieux connoître les causes de sa formation, il est nécessaire de citer quelques exemples qui nous développeront mieux que le raisonnement, quel est le mécanisme de ses commencemens & celui de ses progrès. Les anciens Médecins de l'Ecole Arabe avoient connu l'infiltration qui a lieu entre le péritoine & les muscles, ils en avoient des preuves si fréquentes, qu'ils

croyoient que l'ascite même dépendoit de la filtration de la sérosité amassée dans cette partie qui, traversant le péritoine, s'épanchoit de cette maniere dans le bas-ventre aulieu de s'échapper par la transpiration : *in ilia guttæ effluant quæ prius in aerem versæ per transpirationem digerebantur* (1). Le premier Auteur qui ait bien fait connoître l'existence de cette maladie par des observations faites, d'après l'ouverture des cadavres, est Acholzius, Médecin & Professeur à Vienne, qui présidoit à l'ouverture d'une hydropique, en présence des Médecins de la Cour & des Chirurgiens de la Ville en 1581. Depuis cette époque, des observations multipliées ont confirmé la doctrine d'Acholzius. En 1651, Tulpius ayant eu occasion de remarquer cette maladie, la fit con-

(1) Marcell. Donatus. de Medic. histor. mirab. cap. 44.

noître sous le titre d'hydropisie du péritoine; & il est le premier qui l'ait distinguée par cette dénomination.

Par la dissection que Camerarius avoit faite de la femme hydropique qui fait le sujet de son observation, il paroît que le sac avoit une connexion avec les ligamens de la matrice; on ne trouva, dans ce sujet, ni les trompes de Fallope, ni l'ovaire d'un côté. Son fils, depuis lui, avoit fait la même remarque sur une autre femme qui portoit un kiste qui avoit pour origine les ligamens droits de la matrice & l'ovaire; l'un & l'autre organe avoit été absolument détruits (1). Avant lui, Meekrenius, avoit remarqué un sac fait par l'alongement de la même trompe (droite), qui s'étoit prolongé sous le péritoine; l'ovaire avoit disparu (2). Une observation bien

(1) Act. Natur. cur. tom. I. obs. 160.

(2) Meekren. Observ. Medic. Chir. cap. 52.

importante, qui ne laisse aucun doute sur la formation de cette maladie, est celle de Laube (1), qui détacha facilement un kiste uni au péritoine & le conduisit ainsi jusqu'à l'utérus, auquel il étoit fortement adhérent. Littre a fait depuis la même remarque ; il a vu un sac qui n'avoit aucune connexion avec les visceres du bas-ventre, excepté avec l'extrémité de la trompe gauche qu'il avoit tiraillée & alongée au point de la rendre deux fois plus longue. Morgagni, d'après Sponn, dit qu'une femme portoit un kiste absolument isolé des visceres du bas-ventre, mais tellement continu à une des trompes, que la matiere renfermée dans cette poche passoit jusques dans la matrice, & que la personne attaquée de cette maladie avoit depuis long-tems un écoulement séreux de la même nature

(1) Ephem. Nat. Cur. cent. 4. obs. 162.

que le liquide qu'on trouva dans la tumeur à l'ouverture du cadavre (1).

Il résulte de ces faits, que l'origine de cette maladie est un engorgement ou plutôt un amas de liquides formés dans les trompes & dans les ovaires, dont les membranes distendues par la quantité de fluides qui s'y amassent, se prolongent sous le péritoine; sa lame interne, plus résistante que les feuillets cellulaires par lesquels il est uni aux muscles du bas-ventre, force la tumeur à s'étendre dans le tissu cellulaire dont les lames se détachent aisément (2); mais, quand l'amas de liquide est trop considérable, la poche qui le formoit venant à s'ouvrir ensuite, le liquide s'épanche dans les toiles celluleuses & parcourt ainsi toute la surface antérieure du bas-ventre; j'en donnerai un exemple avec des

(1) Morgagni, de morb. ventr. Epist. 38. n°. 54.

(2) Lower. tract. de corde. cap. 2.

circonstances bien étranges qui intéresseront la curiosité des Observateurs. L'hydropisie du péritoine peut avoir lieu sans lésion dans les organes de la génération (1) ; mais, comme elle ressemble parfaitement à celle dont les hommes sont rarement attaqués, je n'en ferai pas particuliérement mention dans ce Chapitre.

Quelques Médecins qui avoient vu cette maladie à la suite de la grossesse, avoient pensé que le volume de la matrice, qui genoît la circulation de la lymphe, pouvoit être la cause de cette maladie. Pour que cette assertion fût véritable, il faudroit que toutes celles qui en ont été attaquées eussent été meres. Or, il est prouvé (je le démontrerai aussi par un exemple) que des femmes qui n'ont point eu d'enfans (2), que des filles même

(1) Bonet. sepuchr. sect. 21. obs. 12. §. 1.

(1) Act. Nat. Cur. tom. VIII. observ. 78.

ont péri de cette maladie (1). Est-ce aussi à l'attitude que conservent très-long tems la plupart des femmes qui restent toujours assises & qui sont serrées par des habillemens très-étroits qui compriment le bas-ventre, qu'on peut attribuer l'origine de cette hydropisie, ainsi que Morgagni (2) & Vinslow l'avoient pensé (3)? Je ne le crois pas; mon opinion est confirmée par l'ouverture d'un cadavre qui a été faite par M. Faure, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Une des femmes de Mad. la Marquise de Rose, à Langres, portoit, depuis long-tems, une tumeur assez considérable au bas-ventre; je l'examinai & je trouvai son origine dans

(2) Hoechstetter. Obs. Med. dec. 10. cas. 7 Schol.

(1) Morgagni, Epist. 38. n°. 55.

(3) Vinslow, Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. ann. 1741.

le lieu qu'occupe le ligament large gauche de la matrice. Je fis prendre inutilement des fondans & des eaux de Bourbonnes à la malade ; le mal croissoit en volume pendant que j'essayai vainemement de la guérir, sans rien attendre toutefois de cette tentative. En quittant cette Ville pour revenir à Paris, je priai M. Faure de m'instruire des particularités qu'il trouveroit dans l'examen du cadavre. Je joins ici sa lettre qui donne un détail très-instructif, qui nous conduira à la connoissance des causes de cette maladie.

à Langres, le jeudi 13.

« J'AI ouvert le cadavre de Claudinette lundi après-midi ; on lui avoit fait la ponction pour la seconde fois samedi à dix heures du soir. La grande foiblesse où elle étoit, lors de cette seconde opération, qu'elle a absolument exigé contre tous, n'a pas permis

de tirer plus du tiers de l'eau épanchée ; on lui en a cependant ôté environ ſix pintes.

La premiere choſe qui s'eſt préſentée d'extraordinaire a été la prodigieuſe dilatation de l'ovaire du côté gauche, qui repréſentoit une veſſie bleuâtre & livide, contenant environ quatre pintes d'une liqueur mucilagineuſe & glaireuſe, diſtribuée dans une grande quantité de cellules, qui ne communiquoient point les unes aux autres, de maniere qu'il falloit donner un coup de ſcapel à chacune pour faire écouler ce qu'elle contenoit.

Cette tumeur n'avoit d'autre adhérence qu'à la matrice, où elle ne tenoit que par un pédicule de la groſſeur du pouce. Elle étoit placée dans la région moyenne du bas-ventre depuis l'ombilic juſqu'à ſon adhérence à la matrice qu'elle forçoit à ſe tourner de côté.

L'ovaire du côté droit occupoit la

plus grande partie du petit bassin contre le rectum, & tiroit en bas l'autre corne de la matrice. Il étoit de la grosseur du poing avec un peu d'inégalité dans sa surface, mais contenant une même liqueur que l'autre, ayant son pédicule un peu plus gros, ses cellules bien plus inégales, de maniere qu'une seule contenoit la moitié de la liqueur enkistée. La matrice avoit à peine un pouce & demi de longueur & un pouce de largeur, sa substance étoit plus serrée & compacte que dans l'état naturel, différant cependant fort peu de la couleur ordinaire, si ce n'est qu'elle paroissoit plus blanche. Je n'ai pu appercevoir de cavité dans le corps de la matrice; il y en avoit seulement une au col, où à peine on introduisoit un stilet à la profondeur d'un demi-pouce. La substance des kistes dont je viens de parler étoit composée de membranes épaissies, macérées dans l'intérieur, fermes &

polies à l'extérieur; les membranes ainsi vuides occupoient encore le tiers du volume qu'elles formoient étant pleines. Les trompes, les corps frangés & les ligamens larges ne m'ont point paru différer de ce qu'ils doivent être dans l'état sain.

Après m'être bien assuré des particularités que je viens de vous décrire, mon premier soin fut de visiter le foie.

Je l'examinai d'abord sans le détacher; sa couleur, son volume, sa consistance étoient fort ordinaires, ainsi que ses attaches au diaphragme. Après l'avoir enlevé, j'apperçus la vésicule du fiel très-grosse, & remplie d'une bile glutineuse mêlée de pus, ses tuniques fort épaisses, ainsi que celles des conduits biliaires, dont la cavité permettoit difficilement le passage de la bile. Les tuniques extérieures de la vésicule n'avoient presque pas de consistance, paroissoient cottonneuses, & s'enlevoient aisément avec les doigts.

L'enfoncement du foie où étoit logée la vésicule étoit dur & squirreux, de l'épaisseur environ d'un doigt, & lui adhéroit très-fortement; une partie du lobe de Spigel m'a paru beaucoup plus dur qu'il ne devoit être, & sa couleur étoit d'un blanc jaune. Le pancréas n'étoit point altéré, il étoit seulement un peu gros, ainsi que son conduit, que j'ai suivi facilement dans une partie de ses branches. La rate étoit parfaitement saine, ainsi que les autres visceres du bas-ventre & de la poitrine.

Depuis environ deux mois que l'ascite a commencé à se former, j'appercevois une tumeur assez considérable en touchant le ventre, & cette dureté me paroissoit augmenter beaucoup. Je vous avoue mon incertitude, je ne savois à quoi l'attribuer, & je ne me suis pas douté que c'étoit un engorgement d'un des ovaires, la tumeur occupant précisément la région

moyenne du bas-ventre au-deſſus du pubis. Je n'oſois d'ailleurs tâtonner trop fort la malade, qui ſe plaignoit beaucoup.

Je n'ai jamais ſenti qu'un léger gonflement ſous les fauſſes-côtes qui faiſoient cruellement ſouffrir la malade, lorſqu'on la preſſoit un peu, ou qu'elle touſſoit, ou qu'elle avoit le hoquet.

L'engorgement des ovaires a-t-il précédé celui du foie? Qui eſt-ce qui a produit l'aſcite? Etoit-il poſſible de guérir la malade? Quels moyens devoit-on employer? Je vous le laiſſe à décider ».

Pour connoître l'importance de cette obſervation, il eſt eſſentiel de ſavoir que la perſonne qui en fait le ſujet, avoit eu quelques accidens dans une couche qui a précédé ſa maladie, ou au moins ſes ſignes apparens, de deux ou trois ans, & qu'elle avoit eu des chagrins de longue durée. C'étoit une femme de campagne qui n'avoit point

porté de corps baleinés ; elle étoit habituée aux plus rudes travaux, quand Madame de Rose la prit à son service. Ainsi ni la gêne des visceres de la digestion par les habillemens serrés, ni l'indolence commune aux femmes des Villes n'avoient pas pu contribuer à cette maladie ; depuis ses couches, elle étoit peu réglée, souvent même elle ne voyoit rien : c'est donc plutôt au défaut de menstrues ou au vice de leur écoulement, qu'il faut rapporter la cause de l'hydropisie de l'ovaire dans la femme que je cite.

Je ne nie pas cependant que les causes admises par Morgagni & Winslow ne puissent aider sa formation ; mais je pense que le défaut de menstrues suffisantes est la plus ordinaire. J'en ai la preuve dans la maladie d'une autre femme dont j'ai ouvert le cadavre avec le même M. Faure, & dont je parlerai ci-après. Pourquoi d'ailleurs Morgagni n'a-t-il pas fait cette remarque

importante ? Les observations qu'il cite sont faites la plupart sur des femmes âgées, qui sans doute avoient perdu leurs regles. On peut en conclure que la surabondance de liquides qui ne s'écouloient plus par la matrice dont les vaisseaux restoient trop pleins, ont pris une route étrangere & ont distendus les vaisseaux lymphatiques des ovaires, &c. Le petit volume de la matrice de Claudinette, quoiqu'elle ne fût pas âgée, son raccornissement précoce vient à l'appui de mon sentiment. Nous avons encore fait la même remarque, M. Faure & moi, en ouvrant le cadavre de Madame Fremiot, femme du Receveur des Tailles à Langres, dans une maladie à peu-près semblable.

Telles sont les raisons par lesquelles on peut expliquer la fermentation des hydropisies du péritoine, des ovaires & des trompes ; causes qui n'auroient pas été inconnues par Morgagni, si les détails qu'il tiroit des Observateurs

avoient été aussi exacts que ceux que je viens de donner. Son imagination a fait tous les frais de l'explication qu'il en donne. *Dùm inferior illarum pars assiduè atque arctiùs premit quidquid abdominis inter pectoris fines, & summa ilium ossa interjicitur; proclive est intelligere quid obstaculi tum lymphæ, tum sanguinis motui in iisquoque vasis quæ inter musculos sunt & peritonæum objiciatur; præsertim ubi ventriculus & intestina, si non cibis potionibusque, aut certè flatibus distincta, ab interiore parte urgeant, & ad thoraces illos opprimunt. Quod si non præterea lympha, aut serum, ea quam indicavimus ratione in eam inter capidinem effundatur, in iis potissimum quarum fluidæ, aut firmæ partes ad id præ cæteris sunt dispositæ; at accidere iisdem potest, ut lymphæ retardatæ, aut sanguinis pars aliqua initia ibi efformet tumorum, qui longo post tempore acuti, sic pæritonæum à musculis diducant, ut avulsæ disruptæque*

vaſorum lymphæ propagines eum hydropem faciant quem per ſe conſtrictio non effecerat, iidemque ad ſuppurationem demum perducti, purulentis ichoribus hydropem augeant (1).

J'ai dit plus haut ce que je penſois de l'explication de Morgagni ſur la formation de l'hydropiſie du péritoine, des ovaires, &c. J'ajouterai encore quelque choſe ſur ſa cauſe ; & pour être plus certain de mon opinion, je donnerai ici l'hiſtoire d'une maladie aſſez ſinguliere, dont j'ai déjà parlé dans ce chapitre.

Les derniers jours de Mars 1775, je fus appelé pour voir Madame Fremiot de Vernois, épouſe du Receveur des Tailles à Langres ; le volume de ſon ventre paroiſſoit exceſſif, malgré qu'elle fût très-grande, ſes jambes étoient engorgées, & ſa voix étouffée.

(1) Morgagni, de morb. ventr. Epiſt. 38. art. 55.

Dans le courant de Novembre précédent, elle s'étoit trouvée incommodée *d'aigreurs à son réveil, de rapports de bile, de soulévement de cœur* : ce sont ses expressions. La région de l'estomac étoit gonflée, on la purgea, elle ne se trouva pas mieux. Quelques tems après, elle prit un second purgatif : l'événement n'en fut pas plus avantageux. Au mois de Janvier, elle prit quatre gros d'émétique qui, outre les vomissemens copieux & fréquens, détermina des selles abandantes qui laisserent la malade dans un accablement inexprimable. Les dernieres selles étoient aqueuses, comme cela arrive dans les superpurgations ; on voyoit nager sur ces matieres ou plutôt sur ces eaux, des grains blancs, comme des petits morceaux de graisse dissoute de la grosseur d'une lentille ; des douleurs violentes, des spasmes, des mouvemens convulsifs avoient accompagné tout ce délabrement. Ces accidens

avoient occaſionné un feu inſoutenable dans tout le corps, & ſur-tout dans la poitrine; la tête étoit tourmentée d'une ardeur continuelle. Un accès de fiévre de trente-ſix heures avoit été la ſuite de ce dérangement; il avoit excité une ſoif que rien ne pouvoit éteindre. On attendoit la diminution du ventre, l'attente fut vaine, l'eſtomac reſta gonflé, douloureux; cependant on ne diſcontinuoit point les remedes, tantôt des pilules ſavonneuſes, d'autrefois le quinquina, toutes ſortes de médicamens, & point d'ordre dans le plan de curation. On appela un Chirurgien des environs qui jouiſſoit d'une certaine réputation; il fit prendre des bains à la malade avec une tiſane nitrée, qui diſſipa la grande chaleur & ramena un calme ſenſible. Cependant la malade, ayant quitté quelque tems l'uſage de tous les remedes, avoit éprouvé un peu plus de tranquillité: comme les digeſtions étoient devenues impoſſi-

bles, on purgea encore la malade : en sorte que, depuis Décembre 1774 jusqu'au mois de Mars 1775, la malade avoit été purgée huit fois, sans compter l'émétique. Parmi ces évacuans, dans le courant de Février, les regles avoient paru à deux reprises. Depuis cette époque, elles ont toujours anticipé de 6 à 7 jours chaque mois ; les vaisseaux hémorroïdaux avoient été très-gonflés, mais les bains dissiperent cet accident.

C'est dans ces circonstances que Mad. Frémiot me fit appeler vers le premier Avril. Le récit qu'on m'avoit fait, le volume du ventre, le gonflement de l'estomac, la douleur, la fiévre, la chaleur, la perte de l'appétit, du sommeil & des forces, la dureté de toute l'étendue du bas-ventre, me déterminerent à demander conseil à plusieurs Médecins celebres. On ne m'apprit point alors que la malade avoit depuis long-tems les jam-

bes grosses & le ventre élevé ; elle ne disoit point que son état eût rapport à des tems antérieurs au mois de Décembre 1774 ; elle ajoutoit même qu'après l'usage de l'émétique, la région hypogastrique s'étoit enflée au point où je la voyois dans l'espace de 5 à 6 jours ; j'employai des remedes toniques, l'appétit revint ; le sommeil, les forces, l'embonpoint même reparut ; les jambes devinrent plus seches, l'estomac ne fut plus si fort à la gêne ; mais le ventre étoit presque toujours aussi volumineux. Cependant la malade sortoit, se promenoit, voyoit compagnie, mangeoit beaucoup, digéroit bien, dormoit de même, s'engraissoit, tout cela avec un gros ventre. On me dit qu'elle pouvoit être enceinte ; il y avoit 15 ans qu'elle étoit mariée, ce n'étoit pas à la vérité un obstacle à cet état ; mais n'étoit guere probable qu'après ce [illegible] femme qui avoit constam-

ment ses regles, qui ne sentoit aucun mouvement bien décidé, pût devenir mere. Une Sage-femme examina l'état de la matrice (car, dans cette Ville, on ne souffroit guere qu'un homme fit cet examen, quand la circonstance n'étoit pas urgente). Son rapport fut, que la matrice étoit remontée, qu'elle étoit penchée sur le côté droit & soutenoit un poids assez considérable. Je mis en note toutes ces particularités & celles dont j'ai fait le détail sommairement; je les adressai à plusieurs personnes, entr'autres à M. Petit, d'après l'avis duquel je me proposai de diriger tous mes soins. Sa réponse fut, « qu'une femme » de 44 ans (car la malade qui en » avoit 52 ne se donnois que 44 ans), » peut devenir mere, & celle dont » vous me parlez a eu, dans le com» mencement de sa maladie, les symp» tômes ordinaires des grossesses. Le » rapport de la Sage-Femme donne » l'idée d'une matrice qui renferme-

» roit un enfant d'environ 4 à 5 mois:
» à tout cela, il n'y a qu'à opposer
» l'apparition des regles; mais il n'est
» pas rare de voir, &c. Il suit de tout
» ceci que la chose est au moins dou-
» teuse, & je crois qu'en pareil cas,
» le mieux est de ne point hasarder
» de jugement, de donner la chose
» pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une
» affaire que le tems seul peut éclair-
» cir: en attendant, si vous voulez
» m'en croire, vous ferez peu ou
» presque point de remedes, &c. ».

signé, A. Petit, D. M. P.

Le bon effet que les remedes avoient produit se soutint encore quelque tems; mais bientôt on vit renaître le gonflement des jambes; mais un gonflement léger, qui n'augmenta point pendant quelques mois. Après ce tems la malade remarqua une sérosité laiteuse sortir de ses seins, ce qui lui donna beaucoup de tranquillité, car elle crut que c'étoit un véritable lait;

j'imaginai que la gêne de la circulation dans les parties inférieures, occasionnée par la pression excessive qu'opéroit le volume énorme du ventre, déterminoit le cours des fluides vers le haut, & ce symptôme, avec l'amaigrissement des seins qui devenoit sensible depuis plus de six semaines, me faisoient craindre qu'il ne se trouvât une mole (un fœtus mort dans un tems quelconque de son accroissement) dans l'ovaire droit, parce que la malade assuroit avoir toujours éprouvé une gêne très considérable de ce même côté ; d'ailleurs un examen ultérieur de la part de la Sage-femme prouvoit que la matrice n'avoit point acquis de volume ; d'où il résultoit qu'on ne devoit point chercher dans ce viscere la cause de la grosseur du ventre : on voit par-là que le tems rendoit la maladie toujours plus méconnoissable. Toutefois la malade croyoit sentir son enfant ; on la

laissoit dans la sécurité que lui donnoit cette persuasion pour ne pas augmenter ses maux.

Cependant les jambes se gonflerent singuliérement dans l'espace de trois semaines, les forces tomberent, l'appétit, le sommeil, disparurent : on commença à sentir une légere fluctuation dans la région hypogastrique ; les diurétiques furent employés. Le tems ordinaire de la grossesse étoit écoulé : on consulta M. R** ; peu de tems après il passa à Langres ; il vit Mad. Frémiot ; il parut étonné de l'état de la malade ; cependant après un examen bien réfléchi, il l'engagea a continuer les remedes diurétiques qu'il avoit prescrits, j'étois alors absent de Langres. Je tâchai de persuader à la malade de suspendre l'usage des remedes qui privoient le sang de sa sérosité, rendoient la respiration très-difficile par l'épaississement du liquide qui, ne pouvant pas traverser la substance des

poumons, engorgeoit ses vaisseaux, d'où, &c. fiévre, chaleur, soif augmentées, foiblesse plus considérable, &c. Je rendis compte à M. R** de ce qui étoit arrivé; voici un abrégé de sa réponse, datée de Paris, où il étoit alors, du 9 Décembre. « L'on » a bien fait de suspendre l'usage des » hydragogues, dès qu'ils n'opéroient » aucune diminution de l'abdomen. (Je m'en étois assuré en mesurant tous les jours le ventre avec le même ruban. La malade, qui rendoit beaucoup d'eau, résistoit à ce qu'on supprimât les remedes; mais, par ce que j'ai exposé plus haut, on voit que plus ils travailloient, plus ils augmentoient son mauvais état). « Nous verrons, à » mon passage par votre Ville, ce que » nous pourrons faire : j'ai parlé au » Docteur Petit; je lui ai communiqué ma pensée touchant un double » amas, savoir dans la cavité de l'ab- » domen & dans le tissu cellulaire du

» péritoine..... Je verrai encore M. » Lorry, &c ».

Signé, R**.

Cependant la fluctuation augmentant, on appela en consultation Messieurs Maigrot & Morey, Maîtres en Chirurgie, & mon pere. On décida qu'il falloit opérer dans le lieu où on sentoit de la fluctuation, afin qu'on pût s'assurer ensuite de l'état du bas-ventre, quand sa diminution le permettroit. Nos espérances furent trompées, il sortit peu d'eau, encore n'arrivoit-elle au-dehors que par jets avec quelques flocons d'une lymphe épaissie, qui obstruoit la canule du trois quart; mais au moyen d'une sonde avec laquelle je brisois cette lymphe, cette manœuvre, long-tems continuée, montra qu'il falloit porter ses vues d'un autre côté. Mon pere, qui avoit remarqué que l'Opérateur n'avoit pas enfoncé l'instrument directement à l'axe du corps, & que la sonde intro-

duite par la canule, suivoit la même route, imagina que l'épaisseur des tégumens traversée dans un trop long trajet, empêchoit l'extrêmité de la canule d'arriver aisément au foyer de l'épanchement. Une chose sembloit confirmer cette idée : savoir la résistance qu'éprouvoit la sonde à une certaine profondeur, passé laquelle on l'enfonçoit librement dans un vuide immense qui sembloit être le foyer. Il mesura la distance qui se trouvoit depuis ce point de résistance à la surface du corps, & fit faire une canule plus longue d'un pouce & demi que la mesure ; il n'y avoit rien à craindre de donner cette longueur excédante ; car une sonde longue d'un pied, enfoncée jusqu'à l'extrêmité, ne se rendoit nullement sensible à la malade ; la canule fut placée à l'aide de cette sonde qui servoit de conducteur, & par laquelle on avoit tiré la premiere canule. Le résultat ne fut pas différent ;

ainſi toutes nos idées d'épaiſſeur du kiſte de lymphe attachée à ſes parois... toutes nos réflexions ne nous firent appercevoir qu'un amas de cette même lymphe ſans ſéroſité. Il falloit lui donner iſſue, on différa au lendemain pour ne pas fatiguer la malade qui étoit tombée dans une inquiétude mortelle, parce que ſon ventre n'étoit point diminué.

Le jour ſuivant, on agrandit l'ouverture faite par le trois-quart avec un biſtouri, dirigé ſur une ſonde crénelée ; on donna à la plaie la longueur de deux pouces au moins. Il en ſortit des flocons de lymphe auſſi gros que des œufs de poule, parce que cette lymphe ſe mouloit ſur l'ouverture, & avoit aſſez de ténacité pour s'alonger ſans ſe rompre. On fit des preſſions en tout ſens pour la faire évacuer, mais bientôt tout fut inutile ; j'introduiſis le doigt par l'ouverture, je ſentis diſtinctement des membranes qui retenoient

cette lymphe; mon pere s'assura du même fait, & dès-lors nous n'eûmes aucun espoir de parvenir à faire dégorger les parois du kiste qu'on trouvoit rempli de duretés. On continua les pressions auxquelles la malade croyoit trouver un bien-être, elle nous engageoit même à y employer une force très-considérable. Quelques membranes rompues par ces efforts donnerent encore beaucoup de cette même lymphe, après laquelle parut un amas d'hydatides, reunies par des parois très-solides, mêlées de lymphe semblable à celle qui sortoit par la plaie. On en fit la ligature, & on acheva, le pansement qui fut recommencé le soir du même jour.

Ces manœuvres furent réitérées sept à huit jours, & on faisoit plusieurs pansemens par jour. Dès le surlendemain de l'opération, la plaie rendit une eau puante, les levres devinrent pâles, les forces de la malade s'anéan-

tirent, une fiévre plus mortelle en consuma les restes, les urines devinrent plus rares, la soif plus intolérable, le pouls manqua entiérement; & la mort n'arriva que trente-six heures après ce dernier symptôme.

Ouverture du cadavre.

J'ouvris le cadavre avec M. Faure, en présence de MM. Verdot & Morey Maîtres en Chirurgie, M. Maigrot & mon pere étoient trop éloignés pour les faire appeler. La peau étoit infiltrée particuliérement au côté droit du bas-ventre, les muscles l'étoient aussi, mais sur-tout au même côté. Leurs épaisseurs étoient très-diminuées par l'extension qu'ils avoient éprouvé; en sorte que leur figure offroit plutôt aux yeux des membranes musculaires que les masses charnues qu'ils composent. Les veines qui rampoient à la surface de tégumens étoient très-grosses; le tissu cellulaire n'étoit pas aussi dé-

pouillé de graisse qu'on auroit dû le soupçonner ; après une aussi longue maladie, il en restoit encore une épaisseur très-considérable sous la peau dans la région hypogastrique ; mais elle étoit moins solide qu'à l'ordinaire & mêlée de sérosité. Je disséquai les muscles jusque sur le péritoine, que je découvris avec précaution dans la plus grande étendue de l'abdomen ; il ne me fut pas possible de suivre toute sa surface sans y faire quelqu'ouverture, parce qu'il étoit comme rongé dans plusieurs endroits. A travers les ouvertures qui se firent, il sortit à peu près deux livres d'eau. Quand le péritoine fut enlevé, on n'apperçut qu'une masse gélatineuse qui remplissoit le bas ventre & qui, s'élevant à plus d'un pied au-dessus du niveau des os pubis, formoit presque le même volume auprès des fausses-côtes, dans toute son étendue, dans toutes sortes de directions ; c'est pourquoi la sonde

étoit quelquefois arrêtée dans le trajet qu'on lui faisoit parcourir. Quelques-unes avoient au moins l'épaisseur de la veine-cave, d'autres étoient beaucoup moins compactes & sembloient n'être que les feuillets du péritoine, dont la surface intérieure séparoit tout cet amas des viscères du bas-ventre. Il en résultoit une cloison qui interceptoit toute communication entre l'une & l'autre cavités. Cette lymphe remplissoit tellement le bas-ventre & tous les prolongemens inférieurs du péritoine, que nous ne pûmes l'enlever entiérement qu'en arrachant sa lame interne jusque par-delà le rein gauche, où elle se brisa près de la colonne épiniere; il ne restoit sur le rein que quelques feuilles de toiles cellulaires. Du côté droit nous trouvâmes quelque différence, la masse ne s'étoit pas glissée de même entre les lames du péritoine; quoique tout l'espace fut rempli, il l'étoit par le vo-

lume que formoient les membranes de l'ovaire augmentées en étendue par la maladie & l'amas de lymphe coagulée; ces membranes étoient repoussées jusques vers le foie.

On trouvoit des portions de lymphe épanchée dans quelques parties, parce que les pressions violentes qu'on avoit fait pour l'évacuer avoient rompues les membranes qui l'enveloppoient : enveloppes très-minces dans la plupart de leur étendue; aussi étoit-elle comme broyée & en très-petite quantité. Elle n'avoit aucune adhérence avec les parties sur lesquelles on la rencontroit; celle au contraire qui n'avoit point été détachée de ses cellules, étoit tellement collée aux toiles cellulaires, qu'en les raclant on ne pouvoit l'emporter toute entiere.

Dans le point de réunion de la région hypocondriaque avec l'épygastrique moyenne, de celle ombilicale

moyenne avec la gauche, ſe trouvoit une concrétion longue & large comme la main, finiſſant par une pointe aſſez épaiſſe, remplie d'hydatides d'un tiſſu auſſi compacte que celui de la rate; il ne me fut pas poſſible de découvrir ſes adhérences, car on nous preſſoit d'accélérer nos recherches pour enterrer le cadavre, circonſtance qui ne nous laiſſa pas le tems d'examiner la moitié des choſes qui étoient néceſſaires à connoître.

Après avoir vuidé la plus grande partie de cet amas, je trouvai du côté droit la trompe de Fallope très-alongée. Les ligamens larges de la matrice étoient compris au loin dans la maſſe de lymphe qui ſembloit s'être accumulée d'abord de ce côté. Elle avoit une variété étonnante de couleurs : dans chaque cloiſon, elle étoit différente, tantôt rouge, tantôt un peu moins colorée, quelquefois laiteuſe, d'autrefois verdâtre, dans quelques

ques endroits un peu brune, elle présentoit à l'œil toutes les variétés qu'on peut juger être le mélange de ces couleurs, bien décidées dans quelques cellules.

Les intestins étoient très-petits; le colon n'étoit pas plus volumineux que les grêles qui avoient conservé à peu-près leur volume ordinaire; le rectum étoit collé sur le trajet du sacrum très-resserré, durci & comme raccorni. Tous étoient comprimés sous le ventricule dans la région hypocondriaque gauche; il n'en sortoit que la longueur nécessaire pour faire le trajet de ce lieu à l'anus, en sorte que la masse ne passoit pas la face supérieure du pancréas. Ce viscere n'avoit point souffert; la rate étoit plus grosse qu'à l'ordinaire; le foie excédoit aussi le volume accoutumé. Du reste ce viscere ne montroit aucune lésion, si on en excepte son bord inférieur un peu plus brun par le séjour de la petite

quantité d'eau qui l'avoit abreuvé ; elle avoit aussi changé la couleur des intestins grêles, mais celle des autres n'étoit point altérée ; l'estomac étoit dans le meilleur état, cependant moins volumineux qu'il n'a coutume de l'être ; il est aisé de concevoir qu'il ne me fut guere possible de bien appercevoir la vraie position de chaque viscere, parce que la masse de lymphe qui les couvroit n'avoit pu être enlevée sans déranger un peu leur ordre respectif. Ceci doit s'entendre seulement des courbures des intestins & de l'estomac, circonstances qui n'auroient pas manqué de nous aider dans l'explication de quelques symptômes de la maladie.

Le rein droit étoit repoussé vers le haut & collé contre l'épine, un peu déformé par la pression qu'il avoit souffert. Le gauche étoit à sa place ; la vésicule du fiel étoit remplie d'une eau glaireuse, au milieu de laquelle nageoit une concrétion pierreuse de la

grosseur d'une noix muscade ; une autre pierre, qui bouchoit exactement le canal à son entrée dans la vésicule, étoit presque de la même grosseur & adhérente. Toutefois elle n'étoit pas si bien attachée à tout le tour du canal qu'il ne m'eût été facile de faire sortir une portion de l'eau que contenoit la vésicule en la pressant un peu. Les cellules qui contenoient les portions de lymphe épaissie n'étoient pas parfaitement fermées, c'étoient des toiles tendues en différens sens qui se rencontroient sans ordre, & dont les intervalles étoient pleins de la matiere que j'ai décrite : le petit épiploon étoit rongé & pourri : noir, le grand n'existoit plus, le mésentere & la tunique extérieure des intestins grêles l'étoit aussi.

J'ai déjà dit que l'utérus étoit penché sur le côté droit, & son orifice par conséquent se trouvoit porté vers le gauche. Son volume n'étoit point changé ; on trouvoit seulement sur son

fond une petite concrétion de la grosseur du bout du doigt ; elle étoit placée à côté de l'insertion de la trompe gauche : ce corps n'a paru, en le coupant, qu'un amas de feuillets celluleux, durcis & remplis d'une matiere lymphatique desséchée. Nous ouvrîmes précipitamment la poitrine; elle étoit très-resserrée par la présence du diaphragme, qui avoit été élevé très-haut ; les poumons étoient très-petits ; le droit adhérent à la plévre dans une grande étendue, ne présentoit point d'autre différence d'avec l'état naturel ; le gauche n'étoit point changé..... Là, nous fûmes contraints de terminer nos recherches : j'ajouterai seulement que les lombes, les cuisses & les jambes très-grossies étoient remplies de sérosité, & le reste du corps desséché.

Conjectures sur les causes de la maladie de Mad. Frémiot.

Lors de la premiere apparition de ses regles, Mad. Frémiot avoit beaucoup souffert, & l'état de langueur dans lequel elle avoit ensuite vécu pendant plusieurs années avoit rendu sa santé chancelante ; elle se souvenoit d'avoir éprouvé dans sa jeunesse divers accidens qui accompagnoient le retour périodique des menstrues ; mais est-ce à cette époque qu'on doit fixer le commencement de la maladie dont je fait l'examen? Elle voyoit peu, mais toujours en rouge. Est-ce que le sang qui s'évacuoit par les regles n'étoit pas en suffisante quantité? Il seroit (1) arrivé de-là que la surabondance auroit donné lieu à la maladie qui a abrégé sa vie : on reconnoît déjà que cette observation confirme

(1) Hippocr. de morb. mul. lib. I.

parfaitement la théorie que j'ai exposée plus haut.

Quant, par une cause quelconque, soit qu'il y ait irritation dans les parties qui doivent transmettre le fluide menstruel au-dehors, soit que ces mêmes parties soient naturellement trop résistantes, comme quand le ton des vaisseaux est trop fort quand ils sont trop *rigides*, soit qu'il y ait obstructions commençantes ou formées, par lesquelles les canaux soient comprimés, soit que la force qui pousse le fluide n'ait pas assez d'énergie pour le faire passer jusqu'au lieu où il doit arriver; quand enfin le mouvement des fluides n'est pas assez considérable pour surmonter les obstacles qu'ils rencontrent à leur passage (1); les extrémités des vases s'engorgent; de l'engorgement naît la distention causée

(1) Boerhaave, Aphor. de cognosc. & cur. obstr. §. 107 & seq.

par les liquides dont l'abord s'augmente à chaque instant; de la distention augmentée, la rupture; de celles-ci, l'épanchement qui se fait dans les lames des toiles celluleuses, si les vaisseaux brisés les traversent : c'est ce qui est arrivé dans la maladie de Mad. Frémiot.

On peut encore considérer l'irritation des parties de la génération comme une suite des troubles auxquels se trouve exposé le systême nerveux quand la révolution des regles s'exécute : c'est une cause toujours en action. Le grand changement qui s'opere alors dans toute la machine, en faisant prendre un nouveau cours à une partie du sang, s'annonce souvent par quelqu'altération dans la santé (1), & quand la personne qui est exposée à ces vissicitudes n'est pas assez forte

(1) Journ. de Médec. 1764, Août. Quincy, Méd. stat.

pour les ſupporter ſans peine, ſa conſtitution s'altere quelquefois pour le reſte de ſa vie. Des vaiſſeaux qui juſqu'alors n'avoient reçu qu'une certaine quantité de liquides, ſe trouvent remplis au-delà de cette ſomme habituelle de toute la quantité que doit faire l'écoulement des menſtrues; ils ſont donc augmentés de volume, ce qui produit des diſtentions dans les nerfs qui ſe trouvent diſtribués parmis eux (1); mais ces tiraillemens troublent la régularité du fluide nerveux; un état d'inquiétude ſe fait ſentir dans toute la machine. D'abord un ſpaſme léger mais univerſel, s'empare de toutes les parties irritables, les tient dans une contraction légere ſi cet état n'eſt pas porté à un haut degré; violente quand les cauſes qui la déterminent ont plus d'énergie. Dans le dernier cas, l'écoulement a lieu, mais en

(1) Haller, Elem. Phyſiol. tom. VII. p. 146.

petite quantité, ou même il n'a pas lieu du tout. Dans le premier, la facilité de l'écoulement est toujours diminuée relativement à la contraction vasculaire plus ou moins forte. Dans l'un & l'autre, les vases qui devoient transmettre le fluide au-dehors & ceux qui leur sont joints par anastomose, restent plus remplis qu'ils ne devoient l'être après la révolution; la nouvelle surcharge qui survient augmente encore la plénitude: ceux qui résistent le moins se rompent, & le fluide s'épanche dans les cavités (1), &c.

La constitution particuliere de l'individu, des nerfs trop mobiles, des passions vives, des chagrins violens & long-tems continués, la jouissance des plaisirs vénériens trop répetés, une abstinence entiere de ces plaisirs, la tension excessive de l'esprit, l'équili-

(1) Van-Swieten, Comment. in Aphor. Herm. Boerh. p. 165, édit. de Paris.

bre dérangé par des accidens particuliers, les fonctions lésées, les mauvais levains, l'âcreté des fluides : tout ce qui détermine un spasme continué, cause une irritation permanente, qui donne lieu aux effets que j'ai détaillés (1).

La structure des vases peut encore influer d'une maniere sensible sur la naissance de la maladie dont je m'occupe; ils peuvent être trop forts : alors les extrémités resserrées ne s'ouvrent pas assez pour laisser passer les liquides; s'il survient irritation, la force contractile augmentera & l'engorgement aura lieu, &c. Les vases peuvent être trop foibles, ou par leur nature ou par atonie accidentelle. Dans l'un & l'autre cas, ils ne peuvent se débarrasser des fluides qui y abordent; ils se remplissent au-delà de ce que

(1) Hoffman, Opera omnia Physico-Med. tom. I. p. 301. & seq.

leur diametre doit naturellement contenir, leurs parois sont trop distendues ; elles se rompent & le fluide s'épanche (1).

Les liquides qui sont disposés à une prompte coagulation obstruent aisément les capillaires artériels ; leur âcreté, portée à un haut point de dégénérescence, en mettant les sels à nud, irritent les membranes musculaires des arteres, d'où la contraction spasmodique qui dure toujours, parce que la cause qui l'a produit ne cesse point d'agir ; les liquides stagnent donc, distendent les vases à l'aide de ceux qui surviennent, &c. (2) ; d'où la rupture & l'épanchement.

Les personnes d'une haute stature sont exposées à des maladies qui leur sont particulieres, parce que les loix par lesquelles se meuvent les fluides

(1) Van Swieten, art. obstr.

(2) Baglivi, de morb. solid.

dans les corps d'une proportion réguliere donnent des résultats différens de ceux qu'on remarque dans les corps plus alongés (1). Le sang qui circule d'abord par l'impulsion du cœur, ensuite par la contraction des canaux artériels, n'a pas un espace bien considérable à parcourir chez un homme d'une taille ordinaire (2); il surmonte sans peine la résistance des frottemens, & celle qui naît de l'étroitesse des extrêmités vasculaires, parce que celles-ci sont terminées par une médiocre longueur, & qu'elles se trouvent très-rapprochées des troncs & du cœur, desquels les liquides reçoivent toute la force qui les meut (3); mais quand les fins vasculaires sont alongées sans être d'un diametre plus considérable, les liquides ont à vaincre, 1°. la résis-

(1) Sénac, Traité du Cœur, tom. II. p. 150.

(2) Scrheiber, liv. C. p. 25.

(3) Le Dran, Obs. de Chir. tom. I. p. 139.

tance qui naît de la masse de solides à dilater augmentée ; 2°. celle qui naît du frottement plus long-tems continué. Or, les obstacles, dans l'hypothese donnée ne croissent pas en raison arithmétique de la longueur des espaces, mais en raison inverse des racines quarrées de la longueur des tubes (1). C'est au moins ce qu'on observe dans les canaux immobiles, en supposant que la chose ne soit pas parfaitement la même dans les arteres, on aura une légere différence ; car les loix qui meuvent les fluides dans les animaux doivent se rapporter à celles-là (2). On explique par-là pourquoi les concrétions lymphatiques, les obstructions des ovaires sont plus fréquentes chez les grandes femmes, & c'est pour cela que Madame Frémiot devoit être exposée à cet accident.

(1) Bryan Robinson. liv. C. p. 29.

(2) Haller, Elem. Physiol. tom. II. p. 185.

J'ai montré ſommairement ces divers objets, parce que tous peuvent avoir beaucoup de part à la maladie qui fait le ſujet de cette obſervation. Paſſons maintenant aux particularités qui appartiennent de plus près à la vie de Madame Frémiot : elle avoit été ſur le point de mourir dix ans avant l'époque que j'ai fixée plus haut d'une colique bilieuſe, accompagnée de vomiſſemens très-fréquens & de la plus grande violence. Cet accident auroit-il pu contribuer à augmenter, peut-être même n'auroit-il pas pu faire naître le mal de l'examen duquel nous nous occupons ? Dans le vomiſſement (1), les contractions univerſelles tiraillent les vaiſſeaux, & produiſent ſouvent des hémorragies mortelles par la rupture de ceux qui ſe trouvent les plus expoſés à ces efforts. Outre cela, le reſſerrement continué de leurs dia-

(1) Sydenham, ſect. 1. cap. 4. p. 35.

metres engorge les dernieres ramifications, & tiennent tous les viscceres dans un spasme continuel (1); le fluide poussé avec violence rompt quelquefois les vaisseaux dans lesquels il étoit contenu : alors il y a épanchement sanguin, ou lymphatique, ou séreux, selon l'espece de canaux qui ont été brisés. Supposons maintenant qu'un épanchement lymphatique ait commencé à se former long-tems avant un pareil accident ; on devine aisément qu'il augmentera d'autant plus vîte que l'effort qui poussera les liquides sera plus considérable ; car il n'y aura plus d'obstacle à surmonter de la part des extrêmités des arteres qui ont été rompues antérieurement. Je ne parlerai point ici de ce vomissement, en ce qu'il pourroit avoir de rapport avec l'état de la vésicule du fiel dont j'ai fait la description ; cette circonstance pré-

(1) Willis, opera omnia de vomit. remed.

ſente d'autres vues à ſuivre qui ſont hors du ſujet que je traite : il ſuffit d'avoir dit en paſſant en quoi conſiſtoit cette ſingularité, parce qu'elle ſervira à expliquer pourquoi Madame Frémiot étoit ſujette au vomiſſement de bile, au *ſoda*, fer chaud, &c. &c.

Je n'ai aſſigné que les cauſes générales de la maladie que j'ai décrit, parce que, pour déterminer la cauſe particuliere, il auroit été eſſentiel d'être parfaitement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé pendant la vie de Madame Frémiot, & ſur-tout depuis l'apparition de ſes regles. Soit que pluſieurs, ſoit qu'une ſeule cauſe ait donné naiſſance à ce terrible accident, l'engorgement s'étoit d'abord formé à l'ovaire droit, ce qui avoit rapproché

(1) Benedictus, veſtib. theatr. tabid. exercit. dianoetic. 20. p. 58.

Medical. Eſſays. tom. II. nº. 21.

Mém. Acad. des Scienc. ann. 1701. p. 193.

le corps de la matrice de même côté par le tiraillement de ses ligamens ; & quoique l'ovaire gauche ait été attaqué du même mal, cependant le dérangement de la matrice est resté le le même, parce que la tumeur qui naissoit du côté gauche ne pouvoit faire revenir l'utérus dans sa situation naturelle.

Considérons maintenant comment la tumeur a pu naître. Les ovaires qui sont des organes d'un si petit volume (1), chez les jeunes filles & les vieilles femmes, en acquierent un plus considérable dans le tems propre à la génération (2) ; alors tous les vaisseaux qui sont destinés à filtrer quelque humeur, se remplissent d'une maniere bien plus remarquable (3) : c'est ce

(1) Heister. Anat. avec des Essais physiques. Usage de l'ovaire.

(2) Weslingh. de pass. hist.

(3) Blegny. liv. C.

Venette. p. 208, 222.

qui donne lieu au gonflement qu'on obſerve dans les parties extérieures de la génération dans la plupart des femelles (1). Si on les prive alors des plaiſirs deſtinés à cet âge, la révolution préparée par la nature cauſe des infirmités nombreuſes, qui ont plus particuliérement leurs ſiéges dans les parties qui ſubiſſent ce changement (2); ces infirmités ſont peu connues, elles ne ſe guériſſent guere diſent les Auteurs (3). On trouve communément à l'ouverture des cadavres des perſonnes qui ne ſe ſont permis aucune eſpece de plaiſirs, les obſtructions, les ſquirres, l'hydropiſie des ovaires, des tumeurs de tous les genres par rapport

(1) Valiſner. liv. C. n°. 57. p. 394. Duverney. tom. II. p. 334.

(2) Harvieux, p. 130, &c. Plot, natur. Hiſt. of Staffordhis. p. 242.

(3) Bartholin, Comet. p. 136 & ſuiv. Sanctorin. liv. C.

à la matiere dont elles sont formées (1). Or, par le récit que Madame Frémiot m'avoit fait plusieurs fois de tout ce qui avoit eu trait à sa jeunesse, il paroît qu'elle avoit vécu dans une retenue absolue. On explique donc aisément par-là comment il est possible que cette contrainte avoit pu faciliter la naissance des accidens qu'elle a éprouvés depuis.

Elle voyoit peu; mais que devenoit la surabondance de sang qui devoit naturellement sortir par l'utérus? Quand les menstrues se suppriment, les accidens qui naissent de la suppression de ces évacuations sont graves & très-nombreux (2). Quand elles sont moins abondantes, si la santé reste également bonne, & que la somme des liquides n'ait point été diminuée,

(1) Leoni. p. 105.
Binninger. liv. C.
(2) Haller, Elem. Physiol. tom. VII. p. 156.

une autre évacuation tient lieu de celles-là ; c'est par-là qu'on explique pourquoi après les purgatifs, la salivation, &c. les femmes perdent beaucoup moins de sang (1). Ne peut-on pas dire que dans la circonstance que j'examine ici, la perte de la lymphe dans les toiles celluleuses du bas-ventre débarrassoit les vaisseaux de la surabondance des fluides, comme l'auroit fait le retour périodique des regles, si elles eussent été entieres ? Il me semble qu'il n'est pas difficile d'en trouver la raison en réfléchissant aux anastomoses des arteres qui entrent dans la composition des visceres de l'hypogastre. La contraction de l'utérus chez les femmes tourmentées d'affections nerveuses (je prends cet exemple pour tous ceux que je pourrois citer) resserre nécessairement les extrémités capillaires qui

(1) Freind. c. 9. p. 64.
Ephem. Nat. Cur. déc. 2. an. 10. obs. 193.

doivent transmettre au-dehors le fluide menstruel ; celui-ci se trouve chassé dans les rameaux correspondans distribués dans les ovaires (1), parce que l'utérus, étant par lui-même irritable, comprime (comme je viens de le dire), par une action qui lui est particuliere, les canaux qui traversent sa substance ; mais les ovaires sont privés de cette faculté, les liquides doivent donc y être rejetés avec plus d'aisance, parce que la résistance est moindre. Outre cela, les arteres qui distribuent la lymphe dans les ovaires (2), sont plus minces que celles qui l'apportent dans la matrice ; elles seront donc plus facilement surchargées du fluide qui les traversera. Ce qui applique le mécanisme de la formation des hyda-

(1) Winslow, Traité du bas-ventre. tom. III. p. 272.

Regn. de Graaf. tab. 75.

(1) Histoire de l'Académie des Sciences, année 1707. p. 28.

tides par l'alongement des vaisseaux lymphatiques (1); la fréquence de cette maladie & la fréquence des amas de substance de différence consistance qu'on trouve à l'ouverture des cadavres (2). On conçoit, d'après cet exposé, pourquoi Madame Frémiot s'étoit toujours plaint d'une douleur qu'elle ressentoit au côté droit (3); elle étoit causée par le volume de l'ovaire qui exerçoit une pression considérable sur les nerfs lombaires, sacrés, &c. car la tumeur remplissoit le bassin.

La distension des vaisseaux des ovaires & de ses membranes n'a pas pu être portée à un point excessif sans se rompre, alors il s'est ouvert un chemin par lequel la lymphe s'est

(1) Morgagni, de sedib. & causis morb. Epist. Anat. Med. 38.

(2) Ruysch, adv. 1. n°. 2.

(3) Haen, rat. med. 1. p. 31.

glissée entre la duplicature du péritoine; mais les feuillets du péritoine ont servi de loge aux diverses portions de lymphe qui, au premier coup d'œil, sembloient renfermées dans des sacs particuliers que formoient les membranes dont j'ai parlé ci-dessus, & qui s'étendoient dans toutes sortes de directions. La diversité de leur épaisseur ne me semble pas non plus une chose étonnante, quand on se souvient avec quelle facilité toutes les membranes acquierent de l'épaisseur par la coagulation des fluides qni les abreuvent. La variété des couleurs qu'on remarquoit dans cet amas doit sans doute son origine au différent état des liquides qui l'ont composé. Quand par exemple le mouvement du sang étoit accéléré par une cause quelconque, l'extrêmité des vases cédant plus aisément à l'impulsion, s'ouvroit assez pour laisser échapper la partie rouge; alors la lymphe étoit teinte; quand

le mouvement étoit rallenti, la couleur devenoit moins foncée; quand la lymphe étoit ſans couleur étrangere, cela ſignifioit que dans le tems de ſon épanchement, la circulation s'étoit faite ſans trouble; quand la bile ne ſe ſéparoit pas avec aiſance: alors en teignant les liquides, la lymphe qui s'échappoit, apportoit auprès des couches voiſines une nouvelle couleur. La diverſité des ſels plus où moins développés, & les combinaiſons des différentes cauſes que je viens d'aſſigner, expliquent la variété des couleurs qu'on remarquoit dans cet amas. Sa conſiſtance étoit par-tout la même; ſi quelques portions paroiſſoient moins tremblantes, c'eſt qu'elles étoient renfermées entre des membranes plus rapprochées.

Après avoir conſidéré en détail les cauſes de l'hydropiſie du péritoine & des ovaires, examinons maintenant par quels ſignes on peut les reconnoître;

noître ; on la distingue de l'ascite, parce qu'elle s'accroît plus lentement (1) ; on a vu sa durée portée à quatre (2), six (3), huit (4) & dix ans (5), tandis que l'ascite acquiert quelquefois un volume énorme dans l'espace d'un mois (6) ; d'ailleurs la peau conserve sa couleur & sa fraîcheur (7) ; c'est un des signes que Nuk regardoit comme le plus assuré de la différence de ces deux maladies (8) ; j'avois fait la même remarque dans la personne de Mad. Frémiot : signe qu'on ren-

(1) Blasius, lib. I. Observ. Med. 18.

(2) Mém. de l'Acad. royale des Sciences, année 1707.

(3) Ephem. Natur. Cur. cent. 4. obs. 162.

(4) Bogdan. Observ. Anat. Chir. 2.

(5) Ephem. Nat. Cur. dec. 1. an. 4. obs. 41.

(6) Mém. de l'Acad. royale des Sciences, année 1728.

(7) *Ibid.*

(8) Nuk. Aden. Curs. cap. 9.

contre quelquefois (1), mais rarement dans l'ascite, tandis qu'il est constant dans l'hydropisie enkistée. En troisieme lieu, les forces se soutiennent & l'exercice des fonctions paroît entier, malgré l'énorme volume du ventre (2); on a même vu des femmes avoir une agilité & une légéreté surprenante, malgré le poids de l'abdomen (3). L'écoulement des regles est perpétué à chaque mois (4); cependant il est moins considérable, c'est une observation que m'ont fourni les deux personnes dont j'ai donné l'histoire dans ce Chapitre.

Cette maladie au reste est plus ordinaire aux femmes qui cessent ou

(1) Dodonæus, Observ. Medecin. c. 34.

(2) Morgagni, de sedib. & causis morb. Epist. Anat. Med. 38. nº. 58.

(3) Meekren. Obs. Anat. Chir. 2.

(4) Bonnet, Sepulch. Anatom. sect. 21. observ. 12 & suiv.

qui ont cessé de voir (1), ou qui ont des régles irrégulieres & insuffisantes. Les urines ne sont point altérées, si on en excepte les derniers tems de la vie (2); les pieds ne s'engorgent point dans le cours de la maladie, mais sur sa fin; le corps ne se desséche pas: on ne trouve ni fiévre, ni douleur. Quand l'amas de fluides a fait des progrès considérables, tous les accidens paroissent à la fois, sur-tout quand le kiste s'est ouvert, ou qu'un nouveau fluide s'est épanché dans le bas-ventre: voyez l'observation de la maladie de Mad. Frémiot rapportée plus haut. Enfin les remedes, aulieu d'être utiles aux malades, les jettent dans l'affaissement & la langueur; il n'y a pas même une observation par laquelle on puisse prouver que les médicamens internes aient procuré un instant de

(1) Morgagni. loc. cit. n°. 58.
(2) *Idem.*

ſoulagement aux malades : quand on y inſiſte d'une maniere vive, ils augmentent très-promptement leur mauvais état.

Les autres ſignes de l'hydropiſie du péritoine ſe tirent de l'état extérieur du bas-ventre. En général la tumeur n'eſt point éminente dans la région ombilicale, parce que dans cette portion le péritoine eſt plus fortement attaché aux tendons des muſcles ; il faut toutefois en excepter quelques cas particuliers, comme Brehmius l'a remarqué (1), dans une femme qui avoit une tumeur à l'ombilic, de la groſſeur d'un œuf d'oie & qui, s'étant crévée d'elle-même, rendit pendant pluſieurs jours une lymphe inodore ; cette évacuation fit affaiſſer le bas-ventre, élevé dans toute ſa capacité, & la malade fut guérie ſans autre ſecours ; on trouve d'au-

(1) Act. Nat. Cur. tom. VIII. obſ. 19.

tres exemples semblables dans les Livres des Observateurs. Morgagni pense que si les accidens ont ainsi disparu (1), c'est que la maladie n'étoit pas invétérée : réflexion dont l'expérience confirme la justesse.

Le ventre conserve la même configuration. Morgagni ajoute (2) que la tumeur est circonscrite, signe contradictoire avec le précédent, dans les cas où la maladie a fait de grands progrès. On ne sent aucune fluctuation en frappant le ventre d'un côté, pendant que l'autre main est placée à la partie opposée de cette capacité. Cette assertion n'est pas tout-à-fait juste : Nuck croit qu'il y en a une sensible, mais difficile à reconnoître. Camérarius dit seulement que le mouvement qui se communique d'une main à l'autre

(1) Morgagni, de sed. & causis morb. Epist. Anat. Med. 38. n°. 59.

(2) *Ibid.*

annonce plutôt l'agitation d'un fluide que d'un solide ; il suit de ces observations que cet examen est très-difficile à faire.

Quant à la circonscription de la tumeur, elle ne peut être reconnue que quand elle occupera une partie isolée, comme les ovaires, les trompes, &c. encore faut-il l'observer dans son commencement. Si la tumeur s'est formée dans la région épigastrique ou hypogastrique, elle reste immobile, quelque position que prenne la malade : quand même le sac seroit placé sur un côté, & la malade couchée sur l'opposé. Etant debout, elle ne sent point son poids, il ne gêne pas non plus l'évacuation de l'urine : cependant ces observations ne nous font point connoître positivement quelles sont les parties affectées primordialement, quand le mal a pris des accroissemens. On ne peut pas même décider si la matrice, les ovaires & les

trompes, ne sont pas le siége de la maladie, les regles aiant eu un cours régulier, &c. à moins qu'on ait apporté le plus grand soin dans les recherches, lors de son invasion (1).

Si on a bien fait attention à tout ce qui précede, on peut déjà en conclure que l'hydropisie du péritoine, quand elle a pris un grand accroissement, n'est malheureusement qu'un vain objet de curiosité pour le Physicien. Le diagnostic de ce mal terrible est impossible à fixer dans ses commencemens, à moins que la tumeur ne soit très-circonscrite, ce qui arrive rarement. Nuck dit positivement qu'il ne connoît aucun moyen de guérison, *Nulla arte curari posse* (2). Cependant l'évacuation spontanée des eaux, chez quelques sujets qui n'ont point été exposés au retour de la

(1) Morgagni. *Ibid.*

(2) Nuck. adenogr. cur. cap. 8.

maladie, a engagé Tulpius, Meekrenius, Valæus & Boster à proposer la ponction. En considérant la force des malades & l'état des fonctions, ils ont cru que cette eau séparée des visceres par une cloison qui ne permettoit aucune communication entre le kiste & les visceres, on auroit la ressource de recommencer l'opération chez les femmes qui n'en éprouveroient qu'un soulagement passager.

D'une autre part, en réfléchissant qu'il étoit très-rare que l'eau épanchée dans les lames du péritoine fût une simple sérosité sans acrimonie & sans dégénérescence ; & que la plupart du tems au contraire, on trouvoit les parois du sac très-épais, ulcérés, squirreux, &c. on a été persuadé qu'on n'obtiendroit aucune guérison. Faut-il laisser les malades sans secours ? Dans l'incertitude, la ponction devient utile si le volume du bas-ventre est considérable, s'il n'y a pas

une dureté manifeste, si la malade conserve des forces, si la couleur reste animée; car alors le liquide n'a pas encore pénétré dans la capacité du bas-ventre; on peut donc lui donner issue, en observant de faire des compressions graduées, en partant des extrémités de cette grande cavité pour arriver au lieu où l'ouverture aura été pratiquée; si l'eau qui s'écoule n'est pas dégénérée, on peut réunir, par ce moyen, le péritoine aux muscles qui le recouvrent.

Qu'attendre de cette opération, si les liquides contenus dans des kistes séparés, ne peuvent avoir entr'eux aucune communication, comme Camerarius le fils l'a observé à l'ouverture d'un cadavre; il s'étoit opposé à la ponction, parce que le volume du ventre étoit inégal, & qu'en le touchant, on reconnoissoit une résistance différente en diverses régions, *in æqualem abdominis molem & diversum*

diversarum regionum renisum (1), phénomene qui mérite d'être remarqué & qui donnera un prognostic assuré sur les suites de la ponction, quand on trouvera des exemples semblables. A quoi servira-t-elle, quand le liquide sera çoagulé, comme chez Madame Frémiot, ou chez la femme dont parle Gahrliepius, cité par Morgagni (2)? Quel fruit en attendre, dans cette sorte d'hydropisie dont Anhornius (3) donne l'exemple? L'épiploon avoit acquis un volume considérable; il étoit collé au péritoine dans son contour, & la cavité, qu'il formoit avec cette membrane, contenoit une grande quantité de liquide. Telles sont en partie les objections d'après lesquelles on peut s'opposer à la ponction. Si par des hasards heureux,

(1) Act. Nat. Curios. tom. I. obs. 160.

(2) Epistol. 38. n°. 62.

(3) Ephem. Natur. Curios. centur. 9. obs. 100. n°. 7.

comme ceux dont j'ai rendu compte plus haut, elle est devenue utile, quel est le Médecin qui osera la conseiller sur de si foibles espérances?

Si les femmes de la campagne ne sont pas aussi assujetties à ces maladies, c'est à la vie active & laborieuse qu'elles doivent, à cet égard, leur conservation; j'ai observé que la stase des liquides, leur épaississement & le défaut de menstruation, étoient les causes les plus ordinaires de l'hydropisie enkistée; or, les femmes accoutumées à l'exercice, étant plus réglées, ayant les fluides plus divisés & la circulation plus soutenue & plus égale, elles en seront plus difficilement attaquées. Il n'est qu'une circonstance qui puisse lui donner naissance parmi elles, ce sont les métastases laiteuses, dont j'ai donné un exemple, & les maladies inflammatoires de la matrice qui occasionnent les engorgemens des trompes, des ligamens & des ovaires, ainsi que je l'ai fait ob-

ſerver en parlant de la maladie de Mlle. la Comteſſe de R...; mais, comme les femmes des Villes ſont plus ſouvent expoſées à ces affections pathologiques, il reſte toujours vrai que chez les premieres, il eſt beaucoup plus rare de rencontrer l'hydropiſie enkiſtée.

Je ne prétends pas que pour éviter ces accidens, toutes les meres de famille ſe livrent aux travaux de la campagne; mais je ſuis perſuadé que la promenade ſouvent réïtérée eſt un bon moyen pour prévenir la formation des hydropiſies du péritoine, des ovaires, &c. C'eſt un exercice qui met en mouvement tous les muſcles qui ſoutiennent le tronc, & qui fixent le baſſin à la colonne épiniere. Il donne une ſecouſſe légere aux viſceres, & empêche la ſtaſe des liquides dans leurs vaiſſeaux, il facilite la circulation, & s'oppoſe à leur engorgement: ajoutez à ces réflexions que la contraction des muſcles du bas-ventre com-

prime les visceres qu'ils recouvrent par les mouvemens alternatifs de la marche, l'action d'aller en avant cause un balottement intérieur qui a un effet plus marqué sur chacun des côtés, à chaque pas que fait la personne qui suit une direction donnée. A ces causes, il faut joindre celle d'une pression de la part des visceres supérieurs sur ceux qui les soutiennent; toutes les fois qu'on s'appuie sur le sol, quelque légere que soit la démarche, ces combinaisons de mouvement procurent une agitation douce dans le systême vasculaire du bas-ventre. On peut la comparer à quelques égards aux frictions qu'on pratique sur les parties extérieures pour accélérer la locomotion des liquides dont le cours est engourdi ou suspendu. On fera l'application de ce que je dis de la promenade aux autres exercices qui peuvent comme lui contribuer à la conservation de la santé. Toutes les femmes savent que la danse fait couler

plus abondamment les regles chez les perſonnes qui ont la fibre molle, la chair pâle, & qui ſont inanimées: c'eſt en donnant un mouvement plus prompt aux fluides contenus dans les parties de la génération, & en ouvrant les vaiſſeaux qui entrent dans leur compoſition par une impulſion plus vive, & qui eſt dûe aux cauſes dont j'ai donné ci-deſſus l'énumération.

CHAPITRE XV.

Des Maladies des ovaires.

POUR donner une idée plus claire ſur la formation de l'hydropiſie du péritoine, j'ai auſſi expliqué celle de la congeſtion des ovaires; j'ai montré comment ces organes compoſoient des kiſtes capables de contenir une grande quantité de liquides; j'en ai donné des exemples qui me ſont particuliers; des Obſervateurs exacts avoient fait des

remarques semblables aux miennes. Nicolas a vu un kiste qui, du fond du côté gauche de la matrice, s'élevoit jusqu'au diaphragme (1). Ridlin assure que chez quelques malades le siége de cette hydropisie placé dans les ovaires, parvient à recouvrir à la suite des tems les visceres de la digestion (2). Le tems de sa durée n'est pas moins surprenant que l'étendue qu'elle acquiert; & sans rappeler tout ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, on peut croire que la maladie de Madame Frémiot existoit depuis longues années. Sans doute elle n'étoit pas aussi ancienne que celle dont (1) Targioni a donné l'histoire; il a vu une dame qui avoit porté trente-trois ans une tumeur formée dans les ovaires : quelqu'effrayant

(1) Hen. Alb. Nicol. dec. obs. illustr. Anatom. obs. 9.

(2) Ephem. Nat. Cur. cent. 7. obs. 56.

(3) Targion. prim. rac. di Osservaz. Med.

que fût le volume du ventre de cette dame, étoit-il égal à celui de Madame Frémiot ? Les muſcles étoient ſoulevés par la lymphe qui s'étoit amaſſée en couches épaiſſes, juſques ſous les intervalles, ou les eſpaces que laiſſent entr'eux les inſertions des droits, en ſorte que le ventre paroiſſoit s'élever par deſſus les fauſſes côtes, &c.

Les ſignes par leſquels on connoît l'exiſtence de l'hydropiſie des ovaires ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'hydropiſie du péritoine ; l'un & l'autre croiſſent lentement ſans déranger la ſanté par conſéquent ſes commencemens reſtent ſouvent inconnus à la malade ; cependant la tumeur ſe forme dans un des côtés de la région hypogaſtrique (1) : ce qui établit une différence ſenſible d'avec l'hydropiſie du péritoine. Il paroît que la matrice peut

(1) Hiſt. de l'Acad. royale des Sciences, année 1729. Obſ. Anatom. 3.

être absolument saine, malgré la désorganisation d'un des ovaires, puisqu'on a vu des femmes devenir grosses pendant cette maladie, & accoucher heureusement (1). Si la tumeur n'est pas adhérente au péritoine, les malades sentent un poids gênant, quand elles se trouvent couchées sur le côté opposé à celui où elle a son origine: c'est encore un signe qui la distingue de l'hydropisie du péritoine. La fluctuation est aussi difficile à déterminer dans l'une que dans l'autre, & les plus habiles Praticiens ne la reconnoissent pas d'une maniere assurée sur la plus grande partie des malades. Il y a deux raisons de cette incertitude, la premiere est que dans les premiers tems de la maladie, les tégumens du bas-ventre ayant conservé leur épaisseur ordinaire, le mouvement de fluctua-

(1) Ephem. Nat. Cur. cent. 7. obs. 56.
(1) Commerc. Litter. an. 1734. hebd. 44.

tion ſe perd dans le trajet en traverſant ces ſubſtances; d'un autre côté, le kiſte diſtendu par l'eau n'éprouve de la part de la main qui le frappe qu'un mouvement léger qui ne peut pas s'imprimer ſur une grande ſurface; parce qu'il ne cede pas auſſi aiſément que les tégumens du bas-ventre, quand on fait cet eſſai dans l'aſcite: par conſéquent la petite dépreſſion qu'il éprouve ne ſe fait pas facilement ſentir du côté oppoſé. Le kiſte étant toujours plein, on ne peut imprimer à l'eau qu'une ondulation légere, il n'en eſt pas de même dans l'aſcite, les tégumens du bas-ventre ſont mols, relâchés, & ſe prêtent aiſément à l'impulſion qu'on leur fait éprouver; l'eau qui eſt contenue dans cette cavité ſe trouvant pouſſée en grande maſſe contre le côté oppoſé, rend l'impulſion qui tendoit à la chaſſer du lieu qu'elle occupe. Quand la tumeur devient trop conſidérable, alors en la frappant

l'ondulation se fait plus aisément reconnoître (1) ; quand la matiere contenue dans le kiste sera épaisse, coagulée, &c. il n'y aura alors plus aucune fluctuation.

Il n'est pas difficile de distinguer quel côté occupe le kiste. Les autres circonstances qui peuvent accompagner cette maladie sont les mêmes que celles de l'hydropisie du péritoine, je les ai rapportées plus haut. Celle des ovaires expose les malades à des dangers plus prompts, parce que le sac qui contient les eaux se rompt plus aisément ; un rire immodéré, un vomissement spontané, une chûte suffisent pour opérer cet effet (2). Il en résulte une ascite incurable, parce qu'on ne peut pas tarir la source des eaux ; s'il est composé d'hydatides ou

(1) Targioni, racolta prim. di Osservaz. Medec.

(2) Morgagni, Epist. 38. n°. 70, 71.

de plusieurs cellules, les unes peuvent se rompre pendant que les autres subsistent dans leur intégrité, ce qui forme en même tems une hydropisie enkistée avec l'ascite; s'il n'y a point de rupture, la maladie ayant fait de grands progrès, cause une infiltration dans les extrêmités par la pression qu'elle exerce sur un grand nombre de visceres & les grands vaisseaux, &c. elle empêche la résorbtion de la sérosité dans l'abdomen, d'où l'ascite compliquée avec l'hydropisie enkistée : à cette époque, les accidens se multiplient, ils suivent la marche que j'ai décrite en parlant de l'hydropisie du péritoine.

Voilà donc encore une maladie dont la curation est au-dessus des efforts de la Médecine, & qui élude en même tems la hardiesse des grandes opérations quand elle est parvenue à un certain degré d'accroissement. Quand la fluctuation seroit sensible, la ponction devient inutile, puisqu'elle ne

tarit point la source qui fournit le liquide, qui se soustrait aux loix de la circulation. Duverney le jeune, qui avoit fait les travaux les plus suivis sur cette maladie (1), assure qu'il n'a jamais vu une malade guérie par la ponction dans l'hydropisie enkistée; il cite un grand nombre de personnes dont cette opération a accéléré la mort. (Il est ici question de celle des ovaires ou des trompes.) La différence des kistes simples ou multipliés dans la tumeur, la diversité du liquide qu'ils contiennent, les variétés qu'on observe dans son épaisseur & dans les dégénérescences de ces solides devenus cartilagineux, charnus, &c. & des fluides qu'ils contiennent souvent épaissis, comme le stéatome, le méliceris, &c. sont les causes de l'incurabilité. Par là, on explique pourquoi

(1) Mémoires de l'Académie royale des Sciences. an. 1703.

la ſonde s'enfonce quelquefois à une profondeur conſidérable, pourquoi elle eſt déviée de ſa direction dans d'autres ſujets pour ſe porter plus avant; pourquoi chez ceux-ci elle eſt appuyée ſur un corps ferme qui ne la laiſſe pénétrer qu'à une diſtance médiocre, &c. &c. N'eſt-il pas poſſible que le trois-quart ne rencontre en le portant vers le kiſte une portion d'inteſtin qu'il bleſſera avant que d'être arrivé dans le foyer des eaux? Quelques exemples d'une guériſon palliative qui a duré pluſieurs années, pendant leſquelles on a vu une femme devenir mere de pluſieurs enfans (1), ſuffiſent-ils pour enhardir les Praticiens à faire une opération, quand elle eſt accompagnée de tant de dangers?

Cependant, quand on a reconnu la maladie dans ſes commencemens,

(1) Ephem. Natur. Curioſ. cent. 9. obſ. 100. n°. 5.

quand la tumeur n'est pas adhérente, quand le sujet est sain & vigoureux, faut-il l'abandonner à une mort certaine, tardive à la vérité, mais en cela plus affreuse, puisque la malade sait qu'elle porte les causes de sa destruction? Diemerbroech croit qu'on peut extirper l'ovaire (1); il est vrai qu'il ne parle que de l'opération qu'on pratiquoit chez les femmes saines; le motif de cette cruelle opération, infâme dans son principe, étoit de rendre les femmes stériles pour abuser impunément des plaisirs de l'amour: c'étoit un usage établi chez les Egyptiens qui, au rapport d'Alexandre (2), furent imités en cela par une nation d'Arabie. Suidas & Athénée confirment ce récit par des exemples semblables: ceci prouve au moins que cette opération

(1) Diemerb Anat. Lugdun. 1779 de ventr. infer. p. 136.

(2) Alexander ab Alex.

faite dans des ſiécles très-reculés n'étoit pas regardée comme abſolument deſtructive, puiſqu'on l'avoit ſouvent répétée, ce qui ne ſeroit pas arrivé s'il n'eût pas été poſſible d'en guérir. Ne peut-on pas inférer de-là que la Chirurgie, aidée aujourd'hui des connoiſſances de l'Anatomie, & portée à un haut dégré de perfection, pourroit tenter la même opération avec bien plus de ſuccès? Ces conjectures ſemblent ſe changer en principes certains, quand on lit les remarques de M. Morand à ce ſujet (1); il ſemble n'en excepter que les cas où l'ovaire auroit acquis une adhérence trop marquée avec les parties ambiantes; mais comme il n'y en a point dans les commencemens, il la croit toujours pratiquable. Admettons dans ce moment que l'épanchement de la lymphe

(1) Mém. de l'Acad. royale de Chirurgie, tom. II. p. 455. & ſuiv. in-4.

ſoit

soit la suite de l'engorgement de l'ovaire, & cette supposition n'est pas sans fondement, puisque M. Ledran (1) croit que toute hydropisie enkistée du bas-ventre (& la maladie dont je parle doit être, par rapport à ses causes, considérée comme l'hydropisie) se forme presque toujours sur une tumeur squirreuse, & qu'elle n'en est que l'accident. Maintenant examinons les signes par lesquels on peut reconnoître cette tumeur, puis après que son existence aura été constatée, on aura les moyens de curation.

On connoît la tumeur de l'ovaire (2), 1°. par le lieu qu'elle occupe, 2°. par sa circonspection, 3°. par le sentiment de douleur sourde ou plutôt de pesanteur que la malade éprouve dans la région iliaque, 4°. par sa chûte sur le

(1) *Idem.* p. 440.

(2) Van Swieten, Comment. in Aphor. Boerh. tom. IV. p. 129 & suiv.

côté opposé (je parle toujours de ses commencemens). Quand elle grossit beaucoup, la chose est différente. Elle donne une stupeur aux cuisses qui empêche quelquefois le mouvement, & ce n'est qu'avec effort qu'on parvient à marcher. Voilà ce que j'ai observé chez Madame la Comtesse de R..... elle presse la vessie, & gêne la sortie de l'urine, c'est encore une remarque que m'a fournit la même personne. On dit encore (1) qu'on voit sortir de l'eau des pores de la cuisse du côté affecté ; quand le mal est porté à un point excessif, il simule l'ascite, & ne peut en être distingué que par le récit de son premier état. Malheureusement il arrive que les personnes qui en sont attaquées n'y ont pas fait attention ; ce mal peut simuler l'ascite, parce que cette derniere contient quelquefois des

(1) Targioni Torzetti, Observ. Mediche. pag. 37 & 75.

matieres si épaisses que la résistance du ventre est très-considérable au tact. D'ailleurs l'épaisseur des tégumens trompe encore le Médecin dans son examen, & ne lui laisse pas discerner l'état du liquide ; on pourroit encore croire que le siége de la maladie se trouve dans les trompes de Fallope ; mais soit qu'on prît pour une hydropisie ou collection lymphatique de l'ovaire celle des trompes de Fallope, & cette derniere pour être simplement un amas contenu dans des prolongemens quelconques du péritoine, il n'y auroit point d'inconvénient pour la malade, parce que l'essentiel est de déterminer le lieu où la tumeur s'est d'abord manifestée : or, par le récit des signes que j'ai détaillés, on ne pourra pas se tromper ; & la maniere de guérir étant presque la même, il importe peu qu'on ait soupçonné les trompes distendues quand c'est l'ovaire.

Il ne reste point de ressource quand la masse est assez volumineuse pour porter la gêne dans tous les visceres du bas-ventre ; les parois du kiste ont acquis une épaisseur trop considérable pour pouvoir se fondre, se rapprocher & se réunir ; ils sont quelquefois si épais, qu'on a pris pour un squirre un kiste qui contenoit beaucoup d'eau (1) : reste donc l'incision à pratiquer. Ce moyen, qui est le seul à employer, ne laisse point d'espérance de guérir ; car si le liquide est épaissi dans le sac, il ne peut sortir en entier : bientôt la putréfaction qui se répand dans toute la masse annonce une mort inévitable. De tout ceci je conclus qu'il n'y a d'espoir de guérison que dans les premiers tems.

On peut encore prendre pour une grossesse de l'ovaire ou des trompes la

(1) Mémoires de l'Acad. royale de Chir. tom. IV. p. 459.

maladie dont je parle, & on a vu l'engorgement de l'ovaire avec la grossesse (1). Faut-il, dans la circonstance douteuse que je propose, attendre que l'enfant donne des signes de vie ; car c'est le seul moyen de s'assurer de son existence, puisque la matrice (2) alors n'aide en aucune maniere le diagnostic ? S'il n'y a point de grossesse, la collection de lymphe augmentera, & il ne sera peut-être plus tems de tenter l'extirpation de l'ovaire. J'en ai dit les raisons plus haut. Il y a apparence qu'alors il n'y auroit pas cessation des menstrues, puisque la plupart des vaisseaux de la matrice resteroient libres. L'âge ne peut pas non plus nous aider dans le jugement que nous devons porter sur l'existence de ce mal, parce qu'il arrive ordinairement dans

(1) Mém. de l'Ac. roy. de Chir. t. IV. p. 459.

(2) Hist. de l'Acad. royale des Sciences. an. 1716, p. 27.

un tems où les femmes peuvent encore concevoir, c'est-à-dire quand elles sont prêtes à perdre; mais comme ses progrès sont lents, le kiste peut encore être extirpé après plusieurs mois.

CHAPITRE XVI.

Des Pierres de la matrice.

HIPPOCRATE dit qu'une femme jeune encore, « *cùm juvencula esset,*
» éprouvoit quelquefois de vives dou-
» leurs en différentes parties à l'ap-
» proche des hommes; mais que
» d'autrefois elle ne souffroit point:
» elle n'eut jamais d'enfant. A l'âge
» de soixante ans, elle ressentit au
» milieu du jour des douleurs sembla-
» bles à celles qui précedent l'accou-
» chement, elle avoit mangé le même
» jour beaucoup de porreaux; quel-
» ques momens après, les douleurs
» qui recommencerent furent bien plus

» violentes que celles qui avoient pré-
» cédé, un corps dur se présenta à
» l'orifice de la matrice, la malade
» le saisit. Elle tomba en foiblesse;
» une autre femme en fit l'extraction,
» c'étoit une pierre raboteuse ». Son expulsion guérit la malade au même instant (1).

Morgagni, en parlant de ce fait, ajoute que Valisneri ne croyoit pas qu'il se formât des pierres dans l'utérus, il se persuadoit que celles qui étoient sorties par la vulve, venoient toutes de la vessie, & que les souffrances qu'elle avoit causées, dépendoient de l'irritation qu'elle avoit fait naître à son passage dans le canal de l'uretre (2). Mercurialis ne paroît pas moins douter de la formation des calculs

(1) Hippocrat. lib. V. de morb. popul.

(2) Morgagni, de sedibus & causis morb. per Epist. Anat. Med. 46. n°. 15.

dans la matrice, *non video quod in utero possit concrescere lapis* (1). C'est sans doute du sang coagulé, dit ce Médecin, & qui a pu présenter la figure d'une pierre, qui a causé cette erreur. Houllier assure avoir trouvé une pierre dans l'utérus d'un cadavre qui avoit été apporté aux Ecoles de Médecine de Paris pour servir à des leçons publiques (2). Sennert rapporte l'histoire d'un fœtus pétrifié, trouvé dans la matrice, d'après Jean Albosius (3). Thomas de Veiga (4), Andrée Lacuna (5), Marsil de Sainte-Sophie (6),

(1) Mercurial. de morb. mul. lib. IV. cap. 11.

(2) Holler. de morb. intern. cap. 48. Scholiograph.

(3) Sennert, Prat. lib. IV. part. II. sect. 4. cap. 8.

() *Ibid.*

(4) Thomas de Veiga, Comment. ad cap. 5. lib. I. de loc. affect. Galen.

(5) Marsil de Sainte Sophie, Comment. in Avicen.

Nicol (1), Alexandre Benedict. (2), Vierus (3), Cardan Salius (4), Marcel Donatus (5), George Garnet (6), &c. ont laissé dans leurs écrits des observations semblables.

Ætius donne quelques moyens pour faciliter la sortie des pierres de la matrice; pour y parvenir, dit ce Médecin, il faut donner d'abord à la malade un lavement purgatif; ensuite on fera des lotions (*sans doute par injection*), avec la décoction de mauve, de fénugrec & l'huile rosat. On fera coucher la femme sur le dos les jambes écartées, on introduira les deux doigts de la main gauche, l'annulaire & le moyen

(1) Nicol. Serm. 5. tract. 9. cap. 12.

(2) Alex. Bened. de morb. curand. lib. XXII. cap. 34.

(3) Wier. de prœstig. lib. III. cap. 15.

(4) Salius, ad cap. 118. Pract. Anatom.

(5) Marcel Donat. Histor. Medic. mirab. lib. IV. cap. 30.

(6) Georg. Garnet, Observ.

dans l'anus, on comprimera le bas-ventre de la droite pour forcer la pierre à paſſer au-dehors, & on facilitera ſa ſortie par le moyen des doigts de la main gauche, placés dans la portion inférieure du rectum. Si la ſubſtance pierreuſe eſt placée au col ou à l'orifice de la matrice, & qu'elle y ſoit adhérente *agnatam*, on placera la femme d'une maniere commode, on écartera les parties extérieures avec le ſpeculum, & on ouvrira le col de l'utérus, &c. (1).

Sans examiner dans ce moment ſi les moyens de guériſon propoſés par Ætius, ſont ceux qu'on doit employer, nous reconnoiſſons d'abord qu'il a penſé que les calculs pouvoient être libres dans la cavité de la matrice, ou adhérens à ce viſcere. Si on conſulte ceux qui ont parlé de cette maladie, les uns nous apprennent que

(1) Ætius, Tetrabib. 4. ſerm. 4. cap. 98.

les pierres étoient adhérentes ; c'est ce qui résulte des observations citées plus haut d'après Sennert & Houllier. J'ai ouvert avec M. Faure , Médecin à Langres , une matrice qui contenoit une substance tophacée de la grosseur d'une petite noix adhérente à ce viscere. Cependant d'autres Médecins assurent avoir vu des calculs sortir d'eux-mêmes de l'utérus : de ce nombre sont Marcel Donatus & Salius , qui dit positivement : « j'ai vu un calcul » de la grosseur d'un œuf de canard , » sorti de la matrice d'une Religieuse , » mais la matrice fut attaquée d'une » suppuration qui fit périr la malade ». Comme les douleurs qui avoient précédé la sortie de ce corps étranger , avoient duré long-tems , il est très-possible que la suppuration l'ait détaché avant son expulsion ; & dans ce cas il auroit été du nombre de ceux qui sont adhérens. Les autres Auteurs ne nous apprennent point de quelle

eſpece étoient les pierres dont ils parlent, ſi elles étoient adhérentes ou non.

L'examen des ſignes par leſquels on pourroit reconnoître l'exiſtence d'une pierre dans la matrice, eſt un objet bien important; les douleurs qu'elle cauſe, la peſanteur du viſcere & ſa dureté ſont des ſymptômes trop équivoques pour nous éclairer : nous n'avons pas d'autres moyens que l'introduction d'une ſonde, & nous en retirerons les mêmes avantages que dans l'examen des pierres de la veſſie, pour ſavoir ſi elle eſt flottante ou chatonnée; cependant il ſe préſente ici une difficulté qu'il ne faut pas paſſer ſous ſilence : c'eſt que j'ai remarqué que chez la plus grande partie des femmes malades, c'eſt plus ordinairement le col ou l'orifice de la matrice qui étoit affecté; que l'orifice étoit ſouvent inégal par des tubercules ſquirreux ou durs dont l'éminence ſe portoit dans tous

les sens ; & que voulant en sonder plusieurs dans ces circonstances, il ne m'a pas toujours été possible d'introduire la sonde retenue par ces obstacles, malgré que le col de l'utérus parût très-ouvert, comme on le remarque ordinairement dans les femmes qui ont d'anciennes obstructions ou des squirres à cette partie.

On ne peut pas non plus penser qu'une pierre libre dans la matrice se fasse reconnoître par des accidens graves, à moins qu'elle ne soit volumineuse, ou que ses inégalités ne blessent le viscere qui la contient. Dans le premier cas, elle aura pris beaucoup d'accroissement sans qu'on s'en apperçoive; dans le second, elle aura déjà irrité l'utérus, & aura déterminé un engorgement dangereux par ses suites ; c'est donc une maladie très-fâcheuse. Vallésius a pensé que la formation de ces calculs étoit plus fréquente chez les femmes qui n'habitent point avec les

hommes, comme les Religieuſes, les filles qui gardent leur chaſteté & les veuves (1). Il ſeroit poſſible en effet que l'état d'inertie où la matrice reſte conſtamment chez ces perſonnes, favorisât l'agglutination des liquides qui s'épancheroient en petite quantité dans ſa ſurface interne, & que l'état de leurs fluides, s'il contenoit une proportion trop grande de matiere terreuſe, comme on l'obſerve tous les jours dans un grand nombre de malades, ſuffit pour opérer cet effet.

Maintenant, en ſuppoſant qu'on ait reconnu l'exiſtence d'une pierre dans l'utérus, elle eſt libre ou adhérente; dans le premier cas, que faut-il faire, ſi ſon volume n'eſt pas conſidérable, comment en facilitera-t-on la ſortie? La compreſſion du bas-ventre, propoſée par Ætius, me paroît bien inſuf-

(1) Walles, Comment. ad. lib. V. Hipp. de morb. popul.

fisante : quelle force ne faudroit-il pas employer pour diminuer ainsi la cavité de la matrice ? Quand on parviendroit encore à rapprocher ses parois, on y fixeroit plutôt la pierre qu'on ne pourroit la chasser ; si on objecte que les injections, remplissant ce viscere, aideront la sortie du corps étranger, on ne peut pas se dissimuler qu'elles s'écouleront au même instant qu'elles auront été lancées dans l'utérus. Si le viscere est irrité par la présence de la pierre, ses contractions pourront l'expulser, en aidant son passage avec des injections adoucissantes ; mais si le col & l'orifice sont rétrécis par un engorgement squirreux, si la pierre est trop volumineuse, on ne doit plus attendre son expulsion spontanée.

Seroit-il prudent d'élargir l'orifice de la matrice avec un speculum particulier ? On exposeroit la malade à de grands accidens par l'irritation qu'on occasionneroit, à moins qu'on ne fît

ufage d'un grand nombre de bains d'injections émollientes, de fomentations, &c. mais il faut encore fuppofer que le vifcere ne fera pas obftrué à fon orifice, & qu'il ne fera pas trop irritable, & que le calcul fera petit.

Si tous ces moyens font infuffifans, fi les circonftances ne permettent pas d'en faire ufage, fi la pierre eft adhérente ou enkiftée, elle eft au col de l'utérus ou dans la grande capacité de ce vifcere; dans le premier cas, le moyen propofé par Ætius, favoir la fection du col de la matrice, guérira la malade, en fufcitant une inflammation & une fuppuration capables de détacher la pierre. Pourquoi craindroit-on de rompre un peu fes adhérences avec l'utérus, par une fecouffe ménagée en fixant le calcul avec des pinces? La fection du col de la matrice fur la pierre ne peut pas être dangereufe par l'hémorragie, parce que cette partie acquiert une forte

d'endurcissement occasionné par l'irritation continuelle que lui fait éprouver la présence du corps étranger ; d'ailleurs l'hémorragie, comme l'observe M. Louis (1), peut être arrêtée par les injections alumineuses, &c. quoique l'Auteur que je viens de citer pense qu'il ne soit pas prudent d'essayer l'extraction d'une pierre qui auroit contracté des adhérences avec l'utérus, si sa surface inégale blessoit les parois internes de ce viscere en voulant la tirer au dehors ; je ne crois pas le danger aussi grand, les exemples d'inflammation & de gangrene locale de la matrice, que j'ai cité dans cet Ouvrage, sont de nature à donner un peu plus de hardiesse aux opérateurs. Il est nécessaire qu'ils perdent un peu de la crainte qui les empêchent tous les jours de faire des cures heureuses.

(1) Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom. V. in-12. p. 37.

Une pierre volumineuſe qui adhéreroit à la ſurface interne de la matrice ne peut pas être extraite. Quelle que fût la groſſeur de celle qui ſeroit libre dans la cavité de ce viſcere, on pourroit guérir la malade par l'opération céſarienne; on peut la faire, à moins que de fortes raiſons, comme les vices des viſceres ou des fluides & le grand âge des malades, ne s'y oppoſent.

Telles ſont les vues que j'ai cru devoir propoſer ſur une maladie que perſonne n'a traité d'une maniere ſatisfaiſante : je ne haſarde aujourd'hui mes réflexions que pour engager les Médecins & les Chirurgiens à méditer un objet, duquel ils ne ſe ſont pas encore aſſez occupés.

CHAPITRE XVII.

De la tristesse & de la mélancolie.

Les femmes éprouvent quelquefois des affections inquiétantes qui impriment à leur caractere une marque de sollicitude à laquelle on ne fait pas assez d'attention dans les premiers tems. Soit que les chagrins auxquels chacun de nous peut être exposé dans le cours de la vie & dont la cause doit quelquefois rester cachée, impose une sorte de réserve sur le desir qu'on auroit d'en connoître l'origine pour les dissiper, soit qu'on imagine que ce sexe s'abandonne plus aisément aux inquiétudes de l'esprit sans motif grave; il est certain qu'on ne s'attache pas assez à en développer les motifs. Quand cette sombre inquiétude dépend des vices ou de l'altération des fonctions,

elle ne dure pas long-tems ſans porter un trouble ſenſible dans les idées ; les malades ſont occupées d'un objet fantaſtique quel qu'il ſoit, & tout ce qui a un rapport quelconque avec lui, altere la juſteſſe de leur raiſonnement. Le peuple (& on peut ranger dans cette claſſe un grand nombre de guériſſeurs) appelle *folie* ce dérangement des facultés intellectuelles, dont la cauſe n'a qu'une liaiſon médiate avec le cerveau ; il conſiſte dans une ſorte de délire plus ou moins marqué, conſtant dans ſa durée, & toujours attaché au même objet : ce délire eſt ſans fiévre ; il paroît même plutôt concentrer le pouls que l'élever ; il l'affoiblit & le rend plus rare & plus languiſſant.

Quand on ne donne pas aux malades des ſecours convenables, la maladie dure quelquefois pluſieurs années ; elle ſe diſtingue de la manie en ce qu'elle n'inſpire point de fureur comme

elle : au contraire, elle donne plus de nonchalance dans les mouvemens & une paresse apparente qui n'est pas habituelle aux personnes qui en sont attaquées. Cependant elle finit quelquefois par dégénérer en manie, alors le caractere de l'affection est absolument changé.

Il seroit difficile de se faire une idée de la variété qui se rencontre dans les différens objets du délire des femmes mélancoliques. Trallien en a vu une qui tenoit toujours un doigt élevé, croyant soutenir le monde sur ce foible appui ; toute sa crainte étoit de le voir fléchir, parce qu'elle croyoit qu'elle auroit été ensevelie sous les ruines de l'univers. La plupart de celles que j'ai vues étoient tourmentées par la crainte des vengeances du ciel après leur mort ; j'en ai connu une qui, par esprit de pénitence, racontoit à tous ceux qui la voyoient les péchés qu'elle avoit commis, afin, disoit-elle, qu'on

l'accablât du mépris qu'elle avoit mérité par sa conduite; elle ne supportoit pas la vue de deux de ses enfans, dont la présence lui rappeloit le souvenir de ses erreurs passées.

Cette maladie consiste dans un vice du sang & sur-tout de la bile, qui paroît tenir plutôt de l'épaississement que de toute autre dégénérescence. Les preuves de cette proposition sont celles-ci; le cours des liquides paroît languissant; le sang qu'on tire aux malades, quand elles ont des accès de manie, est très-sec, comme nous l'avons observé plusieurs fois M. Faure & moi, pendant que je pratiquois la Médecine à Langres; la plus grande partie des malades ont un empâtement sensible dans la plupart des visceres du bas-ventre; leur peau est seche, leurs mouvemens sont lents & langoureux; quelques-unes ont une paresse invincible: leur parole est foible; le sang passe difficilement dans les

poumons ; il gêne la respiration en ce qu'il occasionne des soupirs fréquens, qui sont nécessaires pour débarrasser le parenchyme de ces visceres, &c.

Les Anciens attribuoient à l'*atrabile* ou *bile noire*, la cause matérielle de cette affection. Il y a deux sortes de bile, disoit Hippocrate, l'une jaune & l'autre noire. Pour entretenir la bonne santé, il est nécessaire que l'une ne domine point l'autre ; mais que le mélange en soit si parfait que la surabondance de l'une sur l'autre ne puisse troubler les fonctions des visceres qu'elles parcourent. Ce Médecin avoit remarqué que quelques malades rendoient spontanément ou par le moyen des évacuans, une matiere noire, ténace, presque ressemblante à de la poix, & que son évacuation étoit ordinairement suivie d'un grand soulagement ; il en concluoit que cette humeur, arrêtée ou fixée

ſur quelques viſceres, étoit capable d'occaſionner de grandes maladies. Des Modernes préſomptueux ont prétendu changer cette opinion étayée ſur des faits : « cette prétendue bile » noire, dit Simſon, que les Médecins de l'antiquité trouvoient dans » la matiere de quelque vomiſſement » ou des ſelles, n'eſt qu'un ſang » épaiſſi ». Cependant, il eſt forcé à convenir qu'à l'ouverture du cadavre d'une perſonne qui avoit été attaquée de cette maladie, il a trouvé la véſicule du fiel remplie d'une bile épaiſſe, noire, poiſſeuſe & ſi ténace, qu'elle ne pouvoit pas paſſer à travers le conduit ciſtique, très-bien ouvert dans toute ſa longueur; malgré la compreſſion qu'il faiſoit éprouver à la véſicule.

Les cauſes générales de la mélancolie ſont celles-ci; tout ce qui peut donner de l'épaiſſiſſement à la bile ou gêner ſa ſecrétion & ſa circulation: ainſi,

ainsi on doit regarder comme causes disposantes, celles qui dissipent les parties les plus fluides du sang, comme l'exercice trop long-tems continué, sur-tout dans les climats brûlans, dans les fabriques où l'on éprouve l'ardeur d'un grand feu ; les plaisirs excessifs de l'amour ; les alimens durs, secs & terrestres ; les viandes desséchées à la fumée ou à un air chaud & sur tout celles des animaux avancés en âge ; les farineux qui donnent un extrait visqueux & qu'on n'a pas soumis au mouvement de la fermentation ; les chagrins dont la cause a été constante ; les passions vives qui n'ont point été satisfaites ; les travaux de l'esprit trop long-tems appliqués sur le même objet ; les veilles réitérées jusqu'à épuisement ; les fiévres qui ont eu une longue durée & dont la crise a été imparfaite, &c.

D'après ce qui a été dit dans les Chapitres précédens, on est convaincu

que les femmes qui ſont arrivées au *tems critique* ont les fluides plus épais, la circulation plus lente & plus difficile, les viſceres du bas-ventre dans un état de plétore qui gêne leurs fonctions. Si, à ces ſymptômes, on réunit les cauſes ordinaires de l'hypocondriacisme, ſur-tout dans les ſujets bilieux, on aura les raiſons par leſquelles on peut expliquer la formation de la maladie qui fait le ſujet de ce Chapitre.

Quoique j'aye déſigné indiſtinctement juſqu'alors la même maladie ſous le nom de mélancolie & d'hypocondriaciſme, cependant il y a une différence remarquable entre l'une & l'autre. L'hypocondriaciſme paroît être le ſecond degré de la mélancolie; c'eſt la ſtagnation de l'*atrabile* dans les premieres voies, mais ſur-tout dans les viſceres qui ſont placés dans la région épygaſtrique: l'irritation que produit cette matiere donne une criſpation conſtante au ſyſtême nerveux qui, à

son tour, occasionne une contraction spasmodique dans les visceres ; celle-ci empêche l'atrabile de circuler aisément & la concentre presqu'entiérement dans la partie supérieure du bas-ventre. Tel est l'état habituel des femmes mélancoliques ; elles éprouvent un gonflement continuel de la région de l'estomac avec une abondance de matiere aériforme qui se dégage des substances en fermentation dans les visceres & qui s'accumule au point de leur causer des douleurs violentes. Ce phénomene est infiniment plus sensible chez elles que chez les hommes affectés de la même maladie, parce que la mobilité de leurs nerfs les expose davantage à ces contractions violentes qui sont pendant long-tems le tourment de leur vie.

A ces accidens se joignent un sentiment de pesanteur dans l'estomac, sur-tout après avoir mangé ; une difficulté de respirer qui se continue pen-

dant tout le tems de la digeſtion; une ſorte d'étouffement fatiguante qui cauſe une foibleſſe qui va quelquefois juſqu'à perdre entiérement connoiſſance. Chez quelques-unes on obſerve des convulſions de tout le corps ; elles ſe mnifeſtent par ſecouſſes vives dans les premiers momens, enſuite elles deviennent continues ; le délire s'y joint aſſez ordinairement, mais c'eſt toujours un ſujet triſte ou inquiétant qui tourmente l'imagination des malades. Quelques-unes s'abandonnent à la douleur & verſent un torrent de larmes ; elles paroiſſent plus tranquilles après ces accès de déſeſpoir, parce que l'action de pleurer cauſe des ſecouſſes vives dans les poumons & ſurtout dans le diaphragme dont l'effet ſe continue ſur les viſceres du bas-ventre ; cette agitation donne une commotion aux liquides & les fait circuler avec plus de liberté, en les forçant d'abandonner les viſceres dans

lesquels ils s'étoient rassemblés en trop grande abondance.

Il est aisé de concevoir, comme l'observe van Swieten, pourquoi cette maladie se manifeste dans les femmes avancées en âge; c'est qu'à l'époque où elles cessent d'être réglées, l'atrabile qui s'écouloit en partie au moyen de l'évacuation menstruelle, reflue alors dans la masse des liquides qu'elle corrompt, qu'elle rend plus épais, plus visqueux; elle engorge le système de la veine-porte, & cause un empâtement général dans le bas-ventre. Tel étoit l'an dernier l'état de la femme de M. P.... Maître à danser. Cette malade étoit tourmentée depuis long-tems par la crainte des supplices de l'enfer. Sur cet objet elle tenoit les propos les plus extravagans, elle prétendoit avoir fait un vol qui auroit été impossible à l'homme le plus robuste, puisqu'elle s'accusoit d'avoir enlevé une statue dans un des Jardins Royaux; son

mari l'amena chez moi, je lui trouvai le bas-ventre gonflé, & presque douloureux, le foie engorgé, les yeux jaunes & la peau teinte de bile, elle avoit toujours été bilieuse. Elle a été guérie par les remedes dont je ferai l'énumération à l'article de la curation.

Les accidens que cause l'atrabile ne se bornant pas à ceux que je viens de décrire, elle forme souvent des obstructions tenaces dont la durée a souvent été très-longue avant d'avoir pu les reconnoître. Il paroît que c'est à la même humeur que sont dûs ces squirres volumineux qu'on rencontre souvent dans presque tous les sujets d'une même famille, & sur-tout dans le même sexe : c'est une observation que j'ai faite sur toutes les femmes de la famille B.... à Langres. Il est essentiel d'observer, ainsi que le pensoit Boerhaave, que ceux-là dégénerent plus aisément & plus promptement en cancers ; nous en avons la preuve, M. Faure

& moi, dans l'ouverture du cadavre d'une des demoiselles dont je viens de parler : elle a été ouverte par M. Faure. Une de ses sœurs étoit morte à Dijon quelques années auparavant, & de la même maladie ; cependant ni l'une ni l'autre n'étoient tristes, quoiqu'elles fussent très-bilieuses : c'est qu'il paroît que l'humeur atrabilaire, en se déposant sur les visceres qu'elle avoit affecté, débarrassoit ainsi la masse des liquides, à laquelle son mélange auroit apporté d'autres altérations. Cette conjecture paroît prouvée par l'état actuel de la sœur aînée des deux personnes dont j'ai parlé. Cette troisieme porte un squirre très-volumineux au côté gauche de la région ombilicale, & qui prend tous les jours de nouveaux accroissemens.

Ce que j'ai dit des congestions atrabilaires dans la capacité de l'abdomen peut s'appliquer aux maladies de la matrice qui dépendent de la même

cauſe. Hippocrate avoit obſervé que la matrice pouvoit être affectée par cette humeur dangereuſe, & que dans ce cas, les femmes avoient des douleurs à la tête, au ſommet & à la région occipitale, qu'elles avoient des vertiges & des éblouiſſemens, qu'elles étoient agitées par la crainte, toujours abandonnées à la triſteſſe, qu'elles rendoient des urines noirâtres & une matiere de couleur ſemblable par la vulve. Rien n'eſt plus capable d'obſtruer l'utérus que cette matiere viſqueuſe ; elle s'y fixe d'autant plus aiſément, lors de la ceſſation des regles, que l'épaiſſiſſement général des liquides favoriſe ſinguliérement ſa ſtaſe dans les parties où elle s'eſt dépoſée. Madame la Marquiſe de D... étoit très-bilieuſe, ſes regles avoient été continuées à un âge aſſez avancé ; quelques années aprés leur diſparition, elle éprouva de vives douleurs à la région hypogaſtrique, elle rendit par la vulve une matiere

purulente, fœtide, sanguine quelquefois, mais plus souvent jaunâtre, ayant une vraie teinte de bile; la malade ne voulut pas permettre que je la touchasse, malgré les instances de sa famille, bientôt les douleurs devinrent plus violentes; elles étoient accompagnées d'une pesanteur fatigante, la fétidité de la matiere augmentoit, & la couleur tenoit plus de celle du sang que de la bile. Je quittai Langres à cette époque : M. Faure m'envoya six mois après mon retour à Paris le procès-verbal d'ouverture qui constatoit l'existence d'une tumeur cancéreuse qui n'avoit pas la solidité du squirre dans les parties qui n'avoient pas été attaquées de suppuration; c'est que la vîtesse avec laquelle la tumeur avoit été formée & la promptitude avec laquelle la matiere dont elle étoit composée avoit dégénérée, ne lui avoit pas permis d'acquérir la solidité du squirre.

Soit que l'épaissiſſement de la bile ſoit capable de communiquer le même vice aux humeurs, ſoit qu'il dépende lui-même du défaut de fluidité du ſang, il eſt prouvé, par un grand nombre d'obſervations que j'ai réunies, que les cadavres des femmes mortes non d'hydropiſie d'ovaire ou du péritoine, mais de cette ſorte d'hydropiſie qui eſt plutôt un amas de matiere gélatineuſe que de féroſité, d'obſtructions; de cancers à l'utérus, &c. contiennent preſque tous des concrétions bilieuſes dans la véſicule du fiel ou dans le foie. Je n'ai pas voulu paſſer ſous ſilence cette remarque-pratique, parce qu'elle donne des éclairciſſemens ſur la formation des maladies que je viens de nommer & dont j'ai traité dans les Chapitres précédens. J'avois été frappé de cette réunion de circonſtances dans les malades que j'avois obſervées, & j'en avois conclus, d'après un aſſez grand nombre de faits,

que l'épaississement de la bile pouvoit influer beaucoup sur l'origine des congestions du bas-ventre dans les femmes; je communiquai, il y a quatre ans, mes observations à M. Lorry; il pensa comme moi qu'on en pouvoit tirer un parti avantageux dans la pratique de la Médecine; il me cita à cet égard des observations qui lui étoient particulieres & qui confirmoient ma doctrine.

Diagnostic.

Les Auteurs ne distinguent communément, comme Arœtée & Paul d'Ægine, que deux états dans la mélancolie, savoir la mélancolie proprement dite & l'hypocondriacisme; cependant la mélancolie commençante est une maladie assez marquée pour mériter l'attention des Médecins. Une femme peut être long-tems mélancolique avant d'avoir un délire marqué. Je distingue donc la mélancolie com-

mençante d'avec celle qui est confirmée, & je les désigne par les caracteres suivans, que les Praticiens ont rassemblés pour désigner le même état. La premiere consiste dans l'obstination continuée à se livrer à un chagrin que rien ne peut changer, qu'aucun motif de consolation & de tranquillité ne peut dissiper; mais la mélancolie confirmée est toujours accompagnée de délire : outre les symptômes qui se réunissent dans celle que j'appelle commençante, on y remarque une grande aliénation d'esprit.

Quoique cette maladie soit plus ordinaire aux femmes avancées en âge, cependant on en trouve des exemples parmi celles de trente à quarante ans. J'ai vu, il y a trois ans, une femme de vingt-quatre à vingt-huit ans qui en étoit attaquée; elle habitoit alors la maison de sa mere, place S. Michel; elle étoit d'un tempérament très-bilieux; elle avoit les cheveux très-

noirs, la peau brune, la transpiration d'une odeur forte ; ses regles avoient été supprimées ; le bas-ventre étoit dans un état d'empâtement, on l'avoit exposé infructueusement aux horreurs des différens traitemens qu'on emploie pour les maniaques ou les furieux, sans chercher à connoître la véritable cause de sa maladie ; c'est une erreur bien fréquente dans la pratique de la Médecine & qui tourne toujours au désavantage des malades. Les bains froids sont toniques, répercussifs ; ils desséchent donc les solides & épaississent les fluides ; ce qui augmente le mauvais état des uns & des autres. Au lieu de bains à la glace & de douches froides, je prescrivis des bains doux ; un régime humectant, aulieu de purgatifs violens ; ensuite une saignée du bras au moment où les regles devoient reparoître, elles recommencerent à couler. Quelques semaines après, je fis prendre un pur-

gatif à la malade. Pendant le traitement, le délire se dissipa insensiblement, & je fis disparoître même jusqu'aux moindres craintes qui auroient pu porter l'agitation dans son esprit.

Prognostic.

La mélancolie est une maladie grave; elle augmente l'épaississement des fluides par le mélange de l'atrabile avec eux, elle fait passer la bile ou la fixe dans tous les couloirs qu'elle obstrue ou qu'elle empâte : de-là la couleur jaune de la peau; les taches qu'on y observe & qui prennent quelquefois une teinte noirâtre; la gêne de la circulation, particuliérement dans les visceres du bas-ventre, d'où leur obstruction; les squirres & les cancers de ces parties. Si la matiere se porte sur les grands vaisseaux, elle coagule le sang, forme des concrétions polipeuses dans les grands troncs & dans les cavités du cœur; mais quand elle

a acquis une acrimonie marquée d'un caractere alkalescent, elle ronge le tissu des vases, elle les réduit en pourriture, elle détruit le tissu des poumons comme une substance caustique, & forme des amas d'un pus ichoreux & pourri qui ronge tout ce qu'il touche. La même chose se passe dans le bas-ventre & particulierement dans le foie & la matrice, parce que le foie étant composé, pour la plus grande partie, d'un tissu veineux, la circulation y est naturellement languissante, & que l'humeur bilieuse y séjourne plus facilement, y acquiert plus aisément la dégénérescence qui lui est propre. La même chose se passe dans la matrice chez les femmes âgées & à-peu-près par les mêmes raisons; c'est une observation, ou plutôt une vérité de fait qui n'avoit point frappé les Médecins, & sur laquelle j'insiste par cette raison.

L'atrabile qui se porte au cerveau donne lieu aux inflammations des mé-

ninges, aux maladies comateuſes, mais ſur-tout à la manie la plus furieuſe : quand elle a ſéjourné long-tems dans le tiſſu de ce viſcere, elle y porte une déſorganiſation ſourde qui rend la maladie incurable.

Elle ne borne pas ſes ravages à des capacités ſéparées ; ſi, dans le tems de ſon mélange avec le ſang, elle n'avoit pas encore une acrimonie marquée ; ſi elle n'avoit pas acquis un épaiſſiſſement qui la rendît incapable de circuler avec lui ; elle l'altere inſenſiblement & cauſe une ſorte de ſcorbut très-dangereux par la promptitude avec laquelle il détruit le tiſſu des ſolides & la difficulté de s'oppoſer à ſes ravages. Quelquefois l'atrabile ne produit pas des ſymptômes auſſi effrayans ; elle épaiſſit les liquides qui ſe fixent dans les viſceres du bas-ventre & les membranes qui les enveloppent : ceux-ci obſtruent les vaiſſeaux lymphatiques ; la ſéroſité du

ſang ne ſe réſorbe plus ; l'eau s'épanche dans le tiſſu cellulaire, donne lieu à l'hydropiſie de différentes manieres : ſi on ſe trompe ſur ſa cauſe & qu'on s'obſtine à évacuer l'eau par le moyen des purgatifs, on deſſéche plus promptement les malades, & on accélere leur trépas. On a vu des femmes perdre leur embonpoint, devenir ſéches & reſter longtems dans cet état avant que l'atrabile ſe manifeſtât par des accidens plus graves : rien n'eſt donc plus varié que les différences qu'on obſerve dans cette maladie.

Au reſte, à quelque dégré qu'elle ſoit arrivée, quelles que ſoient les maladies qui en ſoient les ſuites, elle ſe rend toujours reconnoiſſable par toutes les marques qui déſignent un tempérament très-bilieux ; on pourroit même prédire d'avance qu'elle aura lieu à l'inſpection des perſonnes qui peuvent en être attaquées. Outre les délabremens qu'elle cauſe dans l'économie phyſique, elle affecte le moral plus

cruellement que toute autre affection pathologique, puisqu'elle altere complettement les facultés intellectuelles & livre l'imagination aux tourmens les plus extraordinaires & les plus fantastiques. Quand le cerveau a été lésé jusqu'à un certain point, il est impossible de ramener l'esprit à la raison.

Curation.

Dans la mélancolie commençante, ou la cause est matérielle, c'est-à-dire que la maladie a pour principe des humeurs viciées ou un sang trop épais, qui gênent les fonctions des visceres du basventre, ou des affections morales ont porté le trouble dans l'économie animale. Dans le dernier cas, ceux qui entourent la malade & qui connoissent la cause de ses sollicitudes peuvent plus que le Médecin pour sa guérison. Une des causes ordinaires de cet état, est l'amour, passion funeste lorsqu'elle n'est pas jointe à l'amitié, &

d'autant plus inévitable, pour les ames foibles, qu'elle a sa source dans les besoins de la nature; sentiment que l'imagination embellit toujours aux dépens de la vérité, qui trouble la raison, qui prête des charmes à la laideur & des attraits au vice, qui impose un joug tyrannique à ceux qui s'abandonnent à ses voluptés insensées, qui tourmente celui qui l'éprouve dans ses jouissances, comme dans ses desirs, qui le rend injuste envers l'humanité entiere, qui dépouille la nature de tout ce qui l'embellit pour en orner l'objet quelquefois dégoûtant de ses adorations, qui ne laisse dans ses suites que le chagrin d'avoir éprouvé des voluptés mensongeres, & d'avoir été le vil esclave d'un être qui ne mérite que du mépris; passion que l'homme orgueilleux partage avec le monstre qui erre dans les forêts, & l'insecte qui s'agite dans une fange dégoûtante.

A l'amour ſuccede la jalouſie dans le rang des affections morales, ſorte d'aveuglement de l'eſprit qui tire ſa ſource d'une vanité ſtupide & qui veut tout concentrer en ſoi. Si les chagrins que cauſe l'amour ſont quelquefois durables & violens, ils ſont mêlés d'une langueur & d'un abattement de l'ame qui y fait trouver une ſorte de volupté qui les rend précieux à celle qui les éprouve; mais ceux qui naiſſent de la jalouſie ſont tous révoltans; ils humilient tous l'amour-propre. La femme jalouſe n'éprouve que perſécutions dans ſa vie. Chaque hommage rendu au mérite d'une autre femme eſt un vol fait à ſa vanité : vol douloureux qui l'irrrite, qui la tient dans un état de colere continuel & qui lui fait éprouver les dégoûts de l'abandon, de l'injuſtice & ceux de l'humiliation; de l'abandon, parce qu'on ne l'a pas priſe pour objet de ſes vœux; de l'injuſtice, parce qu'une autre a reçu des

témoignages de respect ou d'attachement qu'elle se croyoit dûs ; d'humiliation, parce que le trône qu'on éleve à la gloire de celles qui l'entourent, la plonge dans la confusion. Malheureuse par le bonheur qui lui est refusé, plus malheureuse encore par le bonheur des autres, sa vie n'est qu'une suite de disgrâces & de désolation.

Par quel moyen détourner loin d'elle la cause des inquiétudes qui l'accablent, quand son esprit se refuse à la raison ?

Détourner l'attention de l'esprit fixé sur un seul objet quel qu'il soit ; faire naître des occasions fréquentes de dissipations convenables aux personnes affectées de chagrins réels ou imaginaires ; les amener insensiblement au goût des exercices du corps ; les distraire par la vue de la campagne, en les éloignant des lieux qui pourroient rappeler le souvenir de leurs douleurs,

occuper leur esprit par des objets qui les intéressent, en leur faisant oublier pour un tems celui de leur inquiétude; faire naître dans leur ame, s'il est nécessaire, des affections douces qui les occupent sans les inquiéter; les ramener à des plaisirs analogues à leur goût, pourvu qu'ils soient conformes aux regles par lesquelles on doit diriger leur santé. Telles sont en général les vues qu'on doit se proposer pour calmer l'esprit des mélancoliques: qu'on se garde bien sur-tout de leur faire éprouver des contrariétés; c'est en simulant d'adopter d'abord leurs goûts qu'on vient à bout de diriger les leurs vers un but qui leur soit utile. L'aménité & les complaisances sont les grands mobiles par lesquels on peut les conduire suivant ses vues: ces seuls secours moraux ont suffi à un grand nombre pour les rendre à la santé, quand la mélancolie étoit commen-

çante, quand elle n'étoit encore qu'une tristesse continuée & qu'elle n'avoit pas une cause matérielle.

Willis combattoit celle-ci par la saignée ; il prétend qu'elle étoit toujours nécessaire pour faciliter la circulation du sang, qui est languissante chez les mélancoliques. Son conseil seroit utile s'il étoit fondé sur les raisons qui dérivent des circonstances suivantes. Les femmes qui cessent d'être réglées sont quelquefois exposées aux empâtemens des visceres du bas-ventre produits par la surabondance d'un sang épaissi ; celles qui ont eu des hémorroïdes qui cessent de fluer, peuvent être affectées de la même maniere. Dans ces deux circonstances & celles qui leur ressembleront, c'est-à-dire quand il y aura pléthore, la saignée est utile, non pour guérir la tristesse & la mélancolie, mais pour dissiper d'une façon momentanée l'embarras des visceres. Répéter les sai-

gnées, comme le prétend Willis, seroit une faute grave dans la pratique, sur-tout dans les sujets qui ne sont pas pléthoriques, parce qu'on occasionneroit un affaissement plus grand.

Le même Médecin prescrit l'usage des purgatifs répétés : ce conseil paroît plus utile dans une maladie dont les visceres du bas-ventre sont particuliérement le siége ; il appuie son sentiment de l'autorité d'Hippocrate qui prescrivoit souvent aux mélancoliques les préparations d'ellébore. La méthode enseignée par Boerhaave est infiniment plus sage ; elle opere aussi des effets plus salutaires. Dans la mélancolie commençante, il y a un empâtement général dans les visceres du bas-ventre, parce que les fluides sont épaissis, parce que la bile elle-même ne coule pas facilement, parce que sa secrétion dans le foie est difficile ou interrompue ; il faut donc diviser les fluides avec les décoctions des plantes fondantes

&

& savonneuses ; on prescrira aux malades, d'après le conseil d'Alexandre de Tralles, des végétaux pour alimens; les viandes blanches cuites avec les chicorées, la bourrache, la buglose, l'endive, &c. on en formera des bouillons. Ce Médecin assure avoir guéri plus de mélancoliques par un régime convenable, que par les remedes. Quand on use trop fréquemment des purgatifs, on desséche, ainsi que le pensoit Boerhaave, le sang & les solides, & on rend le mal plus difficile à guérir.

C'est pourquoi les bains doux réussissent généralement, le petit lait, les sucs des plantes ou les bouillons faits avec les plantes savonneuses, sont les moyens les plus utiles. Quand les malades en ont fait usage pendant quelque tems, alors on les évacue avec les purgatifs anti-phlogistiques ; on évite les résineux qui rendent la bile plus âcre, qui engorgent le systême de la veine-porte ventrale par l'irrita-

tion qu'ils excitent dans les viſceres. Dans l'intervalle des purgatifs on fait manger aux malades beaucoup de fruits ſucrés, ſi la ſaiſon le permet. En hiver, on leur preſcrit les conſerves & les confitures de ces mêmes fruits; on y joint les acidules quand ils ſont très-mûrs, comme les oranges; ſi elles conſervoient encore un peu d'âpreté, elles ſeroient nuiſibles par l'aſtriction & la criſpation qu'elles ſuſciteroient dans les vaiſſeaux & dans les nerfs.

Hippocrate recommande les alimens les plus humectans & les plus froids, tels que les courges & les betteraves, broyées avec la chair des poiſſons cartilagineux & qui ont le ſang froid. Frédéric Hoffmann a vu un homme maniaque guéri par le ſeul uſage des concombres; obſervation qui confirme la doctrine du Médecin grec : ainſi les melons, les citrouilles & tous les fruits très-aqueux, mais en même

tems un peu savonneux, comme les cerises, les groseilles très-mures, les poires qu'on nomme fondantes, sont des alimens très-convenables aux mélancoliques.

Les eaux minérales gaseuses, acidules, ferrugineuses, les eaux très-pures, comme celles de Vaugirard, sont aussi très-propres à débarrasser les congestions bilieuses, & à donner à la bile un plus grand degré de fluidité.

Il ne faut pas oublier que, malgré que la bile donne plus ordinairement lieu à l'alkalescence par sa fermentation qu'à la dégnérescence opposée, cependant l'acescence n'est pas rare chez les femmes mélancoliques. Dans ce dernier cas, on aura soin d'éviter les acides qui augmenteroient le spasme des visceres; les chicoracées & les amers savonneux sont les seuls alimens auxquels il faille avoir recours, en y joignant les vian-

des blanches & les farineux de facile digeſtion. Pour éviter l'aceſcence des farineux, on les fera cuire avec les viandes convenables avec les œufs, &c. Les eaux minérales ferrugineuſes conviennent particuliérement dans la mélancolie *aceſcante*. Je ne crois pas qu'on puiſſe ſe permettre auſſi facilement que van Swieten le penſe, l'uſage trop continué des ſavons, parce qu'à la longue ils irritent les viſceres; j'aimerois mieux les eaux alkalines naturelles ou artificielles parce qne le ſel étant diviſé dans un véhicule abondant, il agit d'une maniere plus modérée.

Les derniers degrés de la mélancolie, qui ſont l'affection hypocondriaque proprement dite & la manie, n'étant pas une maladie moins habituelle aux femmes qu'aux hommes, je n'en parlerai pas dans ce Chapitre.

CHAPITRE XVIII.

Des affections nerveuses.

On comprend sous le nom d'affections nerveuses, une multitude d'accidens très-différens entr'eux & dont les causes ne se ressemblent pas plus que les symptômes auxquels elles donnent naissance; on peut les regarder, comme l'observe judicieusement M. Lorry dans un de ses Ouvrages, comme une sorte de mélancolie. En effet, elles en portent presque toujours le caractere, puisqu'elles donnent à l'ame cette foiblesse & cette crainte vague qui se trouve toujours chez les mélancoliques. Elles affoiblissent aussi le courage & apportent un grand changement dans les facultés intellectuelles; elles causent aussi un désordre souvent irréparable dans l'ordre des fonctions des visceres.

Il me semble que jusqu'à présent on les a trop regardées comme dépendant purement des nerfs, c'est-à-dire qui avoit son origine dans la mauvaise disposition des nerfs seulement ; c'est peut-être la doctrine de Willis qui cause cette erreur, parce qu'elle (cette doctrine) est présentée d'une maniere si séduisante, qu'on est forcé à suivre son sentiment après avoir lu ce qu'il a écrit sur les maladies convulsives. Je ne nie pas l'affection essentielle du systême nerveux ; mais je suis persuadé que la plupart du tems les spasmes, les mouvemens convulsifs, les douleurs erratiques momentanées, les tiraillemens, les palpitations, les suffocations, &c. &c. ne sont que des symptômes de différentes maladies ; c'est ce que je me propose d'établir dans ce Chapitre d'une maniere qui puisse convaincre les Lecteurs, & changer à cet égard le systême généralement adopté sur cet objet.

Pour traiter cette matiere avec plus de netteté, je parlerai d'abord des affections nerveuses ydiopathiques. Elles peuvent dépendre du vice des fluides les plus ténus, de celui qui circule dans les nerfs, du trouble de sa circulation ou de l'agacement des tuyaux qui le contiennent.

En considérant quels sont les sujets les plus sujets aux affections nerveuses, on trouve que ceux qui ont la fibre tendre, pour parler le langage d'Huxam, tenue, délicate, & par conséquent très-mobile, en sont plutôt & plus facilement attaqués; tandis que les personnes robustes qui ont la fibre ferme, solide & difficile à irriter, n'en éprouvent presque jamais, à moins que leur constitution ne soit altérée; c'est pourquoi les spasmes & les convulsions sont fréquens chez les enfans, chez les femmes des Villes, & enfin chez les hommes délicats. Quand le nombre des années a donné plus de

ſolidité à la fibre élémentaire, quand elle a acquis une plus grande fixité par une addition du principe terreux qui entre dans la compoſition de toutes les parties de notre corps ; les affections nerveuſes ſe diſſipent le plus ordinairement. De ces deux prinpes, dont la vérité n'eſt pas conteſtée, je conclus qu'il faut rapporter, à l'excès de mobilité dans les ſubſtances muſculaires, l'origine de la maladie dont je parle.

Mais pourquoi ſe trouve-t-il quelquefois une différence ſi grande, dans l'action des fluides nerveux ſur les ſubſtances contractiles, entre différens ſujets qu'on peut regarder comme étant originairement d'une conſtitution à peu-près ſemblable ? C'eſt ce qu'il faut examiner dans ce moment. Pour répondre avec plus de préciſion à cette queſtion, conſidérons d'abord quelles ſont les perſonnes qui nous fourniſſent les exemples de cette différence. Les

hommes fatigués par des méditations profondes, nés avec une imagination vive, une grande sensibilité, qui ont les mouvemens prompts, les pensées rapides, &c. contractent aisément des spasmes nerveux, &c. Le contraire a lieu chez les hommes qui ont moins d'intelligence, l'ame moins exercée par l'étude ou la réflexion, plus difficile à toucher par les objets de sensibilité, les mouvemens plus lents, &c. Pourquoi cette diversité, si elle ne dépend pas de l'action avec laquelle se porte le fluide nerveux dans les deux circonstances proposées? Je m'explique, le mouvement plus prompt du fluide nerveux dans un individu suffit, ce me semble, pour expliquer ce phénomene, & voici ma preuve.

Quand les fibres des substances irritables sont plus grêles, elles ont moins de force dans leur action & par conséquent elles impriment une impulsion plus modérée aux fluides. Dans le cas

contraire, les humeurs ſont agitées d'une maniere plus violente. Dans la premiere hypothèſe, la ſérosité du ſang eſt abondante, parce que les ſueurs & les autres excrétions ſont rares dans un ſujet foible. Dans la ſeconde, le ſang eſt plus épais : ce qui ſe paſſe dans la formation du ſang a également lieu dans la ſecrétion des humeurs. Il ſuit, de ces principes, que le fluide nerveux doit être plus tenu chez les perſonnes délicates que chez les perſonnes robuſtes, par conſéquent il parcourt ſes canaux avec plus de vîteſſe. Comme il eſt le ſtimulus qui met en action les parties contractiles, il agira plus puiſſamment ſur elles que ſi ſa marche étoit ralentie par ſon épaiſſiſſement ; l'impreſſion que font les agens externes ſur des nerfs qui contiennent un fluide plus mobile, ſe porte plutôt au cerveau & cauſe une ſenſation plus grande ; le mouvement que la penſée imprime aux eſprits vitaux

les agite aussi plus vivement. De tout ceci résulte une grande mobilité de la part de ces fluides ; ce qu'il falloit démontrer.

Un organe qui est plus souvent exercé par des contractions fréquentes, acquiert aussi une mobilité plus sensible ; la preuve s'en tire de l'action musculaire chez les personnes qui jouent des instrumens ; la cause motrice n'a donc plus besoin d'un si grand effort pour opérer le même effet. On a la preuve de cette proposition dans l'exemple que je viens de citer. Les premieres leçons que reçoit un enfant qui joue du violon sont pénibles par l'effort qu'il fait pour faire succéder promptement la pression de ses doigts sur la touche. Quand les muscles sont exercés, le mouvement devient si facile qu'on seroit tenté de croire que la volonté n'y a plus de part. Ne peut-on pas conclure de cette proposition, qu'une moindre quantité d'esprits ani-

maux ſuffit pour opérer le même effet, lorſque l'organe eſt mieux diſpoſé par l'habitude ?

On peut comparer les hommes qui ont plus d'intelligence aux enfans dont je viens de parler ; le fluide vital parcourt plus ſouvent & plus promptement ſes canaux, & les ſubſtances muſculaires en reçoivent une impreſſion plus vive : d'où les contractions plus fortes, d'où les ſpaſmes ou les mouvemens ſpaſmodiques, ſi on ſuppoſe que la circulation des eſprits ſoit troublée par une cauſe quelconque. Que faut-il pour déterminer ce trouble ? Une affection forte de l'ame, ſoit qu'elle tire ſa ſource de la peine ou du plaiſir. Une crainte vive reſſemble à un coup de piſton qui lance les eſprits avec violence dans toutes les parties ; d'où leurs agitations, leurs convulſions, les ſpaſmes, &c.

Les eſprits peuvent pécher par la quantité, en conſervant leur ténuité.

Willis & Hoffman croyoient que leur acrimonie est une maladie fréquente. Boerhaave, en parlant des affections des nerfs, pense de même que ces deux Médecins. En effet, si les loix de la circulation sont les mêmes pour tous les fluides, les secrétions qui ne sont qu'une circulation particuliere dans des visceres diversement configurés en apparence, doivent observer aussi la même marche. La ténuité extrême du fluide vital ne le met point à l'abri des vices des combinaisons qui peuvent arriver dans la réunion de ces principes ; on se convaincra de cette vérité, en se souvenant de la différence qui existe entre les mouvemens de ces hommes phlegmatiques & pituiteux, comparés à ceux des hommes sanguins. Les personnes affoiblies qui respirent quelque tems un air chargé d'émanations spiritueuses ou aromatiques, celles qui boivent des liqueurs inflammables dans un

moment d'affoibliſſement ſenſible ; s'apperçoivent du développement de leurs forces, parce que les eſprits ſe réparent promptement ; celles qui ſont expoſées aux émanations méphytiques éprouvent un affoibliſſement général & une difficulté ſenſible dans l'action muſculaire. Or, on ne peut pas dire que dans un court inſtant l'irritabilité de la fibre élémentaire contractile s'augmente ou décroiſſe auſſi évidemment ; c'eſt donc à la richeſſe ou à l'apauvriſſement momentané des eſprits, comme l'a bien obſervé Piſon, qu'il faut rapporter l'origine de ces phénomenes.

Mais ſi le mélange des eſprits avec des ſubſtances étrangeres eſt auſſi facile, on doit en conclure qu'il en réſultera des combinaiſons très-variées dans ſa compoſition qui, quelquefois enchaîneront ſon énergie & l'augmenteront d'autrefois, au point de le rendre très irritant. Puiſque le ſtimulus

du sang s'accroît à proportion que ce liquide est plus dépouillé de sa partie lymphatique & gélatineuse, & qu'alors il agit vivement sur les vaisseaux sanguins, les crispe & les enflamme; l'énergie du fluide vital doit augmenter de même & irriter plus violemment les substances musculaires quand il sera devenu acrimonieux. Il s'ensuivra une plus grande disposition aux affections spasmodiques & aux convulsions, en supposant que l'irritabilité reste la même. On peut déduire, de ces principes, la cause des convulsions qui dépendent de l'altération des sucs des premieres voies, des suppurations malignes, des ulceres anciens, &c.; j'ai traité de ces différens objets dans un Essai sur les Fiévres malignes qui sera bientôt rendu public.

Aprés avoir parlé des changemens qui peuvent arriver dans le fluide qui parcourt les nerfs & les phénomenes qui en résultent, il nous reste à exa-

miner ſommairement comment les impreſſions faites ſur les canaux nerveux occaſionnent des maladies dont l'origine eſt quelquefois ſi obſcure qu'elle échappe le plus ordinairement aux recherches des Praticiens. Ces affections conſiſtent eſſentiellement dans un ébranlement communiqué aux canaux nerveux ou à leur tiraillement. Dans la premiere claſſe, je comprendrai l'action des ſubſtances âcres qui irritent les fibres muſculaires & y déterminent une ſecouſſe capable de vibrer les nerfs & par conſéquent de les agacer. Tels ſont les ſucs acrimonieux des plantes cauſtiques, purgatives, émétiques, &c. Je rapporte au même genre les fluides dégénérés qui ſtaſent dans l'eſtomac, les inteſtins, les autres viſceres, le tiſſu cellulaire & les membranes. Soumis au mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, ils ſont ſans ceſſe tranſportés d'un lieu à un autre; &, par ce changement

de lieu, ils propagent l'irritation sur de plus grandes surfaces. Le trouble qui en résulte, dans la circulation des esprits, se communique des nerfs agités à ceux qui ont des connexions avec ces derniers, & donnent naissance à des accidens qui feroient croire que la cause du mal occupe un siége éloigné du véritable lieu qu'elle affecte. C'est ainsi que, chez des femmes très-nerveuses, des liquides aigris dans l'estomac occasionnent des tiraillemens violens à la nuque, au front, &c. des mouvemens convulsifs dans les extrémités, le délire, la mélancolie, une sorte de folie qui, chez les unes, excite un rire immodéré, chez d'autres des larmes intarissables, &c. &c. Des glaires acides chez des enfans, comme Harris l'avoit pensé, suffisent pour causer ces convulsions, dans lesquelles on en a vu quelques-uns perdre la vie.

Si l'on remarque qu'il regne constamment dans ces cas un orgasme qui

ſemble renforcer le ton de la fibre élémentaire & la tenir dans un état de roideur qui n'eſt pas naturel, il faut en attribuer la cauſe à l'impreſſion durable que produit le liquide dégénéré ſur toutes les parties contractiles avec leſquelles il eſt en contact : c'eſt ainſi qu'un corps étranger qu'on inſinue dans un muſcle (ou pour donner un exemple familier), une épingle qu'on enfonce dans la jambe & qui a pénétré ſans douleur, quand on l'introduit d'une maniere inſenſible, cauſe cependant une roideur dans les muſcles & une contraction quelquefois douloureuſe qui, chez quelques ſujets, ſe termine par des crampes violentes, &c.

Les Médecins qui n'ont pas bien connu la nature de ce phénomene, ſe ſont évidemment trompés en attribuant aux nerfs l'excès de ton & de tenſion qui avoit lieu dans d'autres ſubſtances; c'eſt une erreur dont M.

L** n'a pas été exempt, malgré ses profondes connoissances sur l'économie animale ; il s'est attaché à établir ce systême ; il a cru devoir attribuer aux nerfs des qualités qui n'appartiennent qu'aux substances musculaires, car, par le mot *tension*, on ne peut entendre qu'un spasme particulier ou une contraction de la fibre musculaire. Je conviens que le spasme peut exister dans des parties qui n'ont pas l'apparence extérieure de ce qu'on appelle *muscle* ; mais comme nous n'avons point une connoissance exacte sur les bornes que la nature a mises à ces organes, & que des parties qui ne présentent point à l'œil des faisceaux charnus, ni la couleur rouge, sont contractiles dans un grand nombre d'animaux ; que d'ailleurs, dans les sujets foibles de notre espece, on trouve des portions musculaires qui, comparées aux mêmes parties chez les hommes forts, n'ont qu'une apparence

cellulaire ou membraneuſe : j'en conclus qu'il exiſte peut-être beaucoup plus de fibres muſculaires que l'Anatomie ne nous en fait découvrir : c'eſt ſimplement à ces organes que j'attribue la faculté d'avoir une contractilité qui n'exiſte point hors d'elles ; c'eſt à elles ſeules qu'il faut rapporter cette tenſion générale qu'on a cru remarquer dans les nerfs qui n'en ſont pas ſuſceptibles ; c'eſt de cette fauſſe doctrine que ſont nés ces traitemens abſurdes dans les maladies nerveuſes.

On ne peut pas ſe diſſimuler qu'il ne ſe paſſe une double action dans cette opération : l'une eſt purement mécanique par rapport aux filets nerveux, c'eſt la ſecouſſe qui leur eſt communiquée par l'ébranlement des parties voiſines. C'eſt de la même maniere que le timpan trop *vibré* par les ſecouſſes de la lime ou d'un autre inſtrument communique la commotion qu'il reçoit à tous les nerfs de

l'organe de l'ouïe de ceux-ci aux principaux rameaux qui communiquent avec la septieme paire; d'où les grincemens de dents, les spasmes des mâchoires, les convulsions & l'évanouissement chez les femmes délicates. La seconde action est le mélange des principes ténus ou acrimonieux qui s'introduisent, comme le croit Hoffman, par l'extrémité des tuyaux nerveux & qui remontent jusqu'à leur origine : j'ai parlé plus haut des effets de cette combinaison, & j'en ai développé le mécanisme. Si l'on doutoit encore de la solidité des principes sur lesquels sa réalité est établie, je renvoie à l'Essai du Docteur Mead sur les poisons; on y trouvera tous les éclaircissemens qu'on peut desirer, & les expériences qu'on peut tenter pour appuyer cette vérité.

Il existe une autre sorte d'ébranlement communiqué aux tuyaux nerveux, dont l'action est purement mé-

canique, c'eſt celui qui dépend du mouvement progreſſif des vers contenus dans les différentes cavités ; celui-là s'opere immédiatement ſur les filets nerveux qui ſont en contact avec ces animaux. Son effet n'eſt pas moins alarmant que celui des autres commotions, par la multitude d'accidens auxquels ils donnent naiſſance : j'en ai rapporté des exemples ſurprenans dans mon Eſſai ſur les Fiévres malignes.

La plupart des femmes qui ont des engorgemens dans les viſceres du bas-ventre ſont ſujettes à des affections nerveuſes qui ſubſiſtent conſtamment ; mais qui ont des paroxiſmes qui ſe renouvellent dans des tems plus ou moins éloignés. Il n'eſt pas difficile de comprendre comment un amas de liquides coagulés dans quelque viſcere peut cauſer un tiraillement continuel aux nerfs & les maintenir dans un état d'agacement. La diſtenſion qu'ils éprouvent ſuffit, ce me ſemble, pour leur

donner la faculté d'être plus sensibles aux impressions que font sur eux les agens qui les environnent. Si les nerfs qui sont destinés à recevoir les impressions les plus foibles, telles que celles de la lumiere & du son, pour les transmettre ensuite au *sensorium* commun, ne présentent pas à l'œil comme les autres, des replis ou des contours dans leur trajet avant que de se distribuer aux parties sur la surface desquelles ils sont épanouis ; c'est afin que le fluide qui les parcourt & qui ne reçoit qu'une secousse légere, en la comparant à celle qui lui est imprimée dans ses autres canaux, conserve plus aisément le mouvement qui lui a été communiqué. En effet, si le liquide qui le parcourt étoit obligé, pour arriver à l'origine des nerfs, de suivre des chemins tortueux, l'impulsion donnée à ses molécules se perdroit à chaque instant par les chocs multipliés qu'elle éprouveroit dans sa

route; elle ne pourroit donc pas arriver au lieu où elle doit ſe rendre & faire connoître à l'ame la ſenſation dont elle eſt (ſi l'on veut) le miniſtre. La preuve que la choſe ſe paſſe ainſi & qu'il eſt néceſſaire que ce mécaniſme ait lieu, c'eſt que les ſenſations de ſon & de lumieres, pour être perçues quand elles ſont affoiblies, exigent que les organes qui les reçoivent ſoient dans un état de tenſion plus conſidérable. Pour diſtinguer à l'œil un petit objet qu'on fixe pendant long-tems, on ſent bientôt l'organe ſe porter en avant & éprouver une tenſion très-fatiguante; la même choſe a lieu dans l'oreille par la contraction de ſes muſcles externes & internes. En prêtant une attention ſoutenue à un bruit éloigné, les muſcles de la face, l'occipito-frontal, une portion de ceux du larynx, du pharynx & du voile du palais, de la baſe de la langue même, ſe contractent légérement

pour

pour alonger intérieurement la trompe & par dehors l'oreille externe.

Le fluide nerveux mus foiblement, mais dans des canaux tendus, doit donc transmettre facilement les impulsions qu'il a reçues des agens extérieurs. Cette tension existe sans cesse dans des parties engorgées ; c'est pour cela qu'elles sont beaucoup plus sensibles que dans l'état sain. On ne peut pas disconvenir que le foie d'un sujet bien portant ne puisse être comprimé assez violemment sans douleur, ce qui n'arrive pas quand il y a obstruction ; dans les deux cas, une pression semblable donne des résultats tous différens. Si nous considérons maintenant l'embarras de la circulation & la gêne continuelle des fonctions qui s'operent dans les visceres obstrués & dans ceux qui les avoisinent, nous concevrons facilement pourquoi les nerfs sont toujours dans un agacement qui cause un trouble général. Ajou-

tons encore que les viſceres les plus mobiles, & qui ſont composés d'une plus grande quantité de faiſceaux charnus, ſont ceux dont l'affection ſe communique le plus promptement & avec plus d'énergie dans toute la machine; les raiſons s'en déduiſent de ce que j'ai dit précêdemment ſur la tenſion des parties contractiles.

Les paroxiſmes violens qui arrivent ſans cauſe manifeſte & ſurtout ſans le concours de l'imagination, tirent preſque toujours leur ſource d'une réplétion momentanée; c'eſt ordinairement après les repas qu'ils ſe manifeſtent. L'air, qui ſe dégage des alimens pendant la digeſtion, dilate les viſceres, les tiraille, les irrite & produit ces accès de ſpaſmes & de convulſions. L'approche des regles en rempliſſant la matrice d'une quantité de ſang plus abondante, opere des effets à peu-près ſemblables. Les mêmes accidens ont lieu, chez quelques ſujets,

dans la constipation. Il en est de même du froid ou d'un spasme qui répercute pendant quelque tems la matiere de la transpiration, des impressions de joie ou de plaisir qui troublent le cours du sang; d'où l'accroissement des contractions du cœur & des arteres, & la secousse des nerfs, &c.

Je n'ai pas encore parlé de l'empire de l'imagination sur le systême nerveux, ni de ces grands mouvemens de l'ame qui interrompent quelquefois tout-à-coup les fonctions. La crainte est de toute les passions celle qui cause le plus grand trouble dans l'esprit; c'est d'elle que tirent souvent leur origine, ces épilepsies dangereuses qui se manifestent dans la jeunesse & que l'âge ni les remedes n'ont pu vaincre dans un grand nombre de sujets. Une crainte qui fait moins d'impression donne une commotion qui se distingue par un tremblement universel: ces deux différens états sont les extrêmes des affec-

tions convulsives; mais l'un &. l'autre annonce toujours le désordre des nerfs. C'est dans l'agitation des esprits qu'il faut chercher la source de ces phénomenes; leur explosion subite, comme l'avoit judicieusement observé Willis, fait contracter toutes les substances irritables; le désordre de leur marche les porte indistinctement & comme par secousse dans toutes les parties. Si l'impression que l'ame a éprouvée est portée au plus haut degré de force, tous les esprits sont dissipés; la machine reste dans l'inaction; la contraction devient également violente dans tous les muscles: le corps se roidit & reste dans une immobilité parfaite; la fable de Méduse, dans l'antiquité, est une allégorie ingénieuse qui donne une véritable idée de cet état.

Toutes les affections convulsives qui sont les nuances entre les deux extrêmes que j'ai indiqués, peuvent dépendre d'un mouvement de colere forte

ou modérée, d'une contrariété passagere ou durable, d'une surprise effrayante ou agréable, &c.

Le spectacle des personnes attaquées de cette maladie, la fait naître aisément chez les femmes délicates : vérité constatée par l'expérience de tous les siecles, & dont le nôtre a fourni, sur-tout dans ces derniers tems, une multitude d'exemples malheureux. La vue de l'homme qui souffre, donne une sorte d'inquiétude à celui qui l'examine, comme les marques de la joie réjouissent celui qui les reconnoît dans un autre individu ; mais rien n'est plus fatiguant pour le spectateur que l'apparence de la gêne ; elle dispose au spasme ; elle trouble la circulation du fluide vital. Une réflexion, qui ne peut être connue que par ceux qui jugent les moindres mouvemens de l'imagination, c'est qu'elle détermine toujours leur marche vers les parties qu'on voit affectées ; c'est pourquoi le bâillement

excite le bâillement, la toux fait naître la toux, & chez les femmes foibles, les pleurs de l'une font couler celles des autres. Ces phénomenes sont le produit d'une imagination agitée, mais qui dirige ses principaux efforts vers l'affection qui se peint en elle, en sorte qu'elle s'identifie en quelque maniere avec l'ame qui en a reçu l'impression. Je n'ai rapporté, dans ce Chapitre, que les principales causes des maladies convulsives; je passe sous silence toutes celles qui tiennent aux inquiétudes de l'esprit, aux chagrins, &c. parce que rien n'est plus connu que l'effet de ces passions, de même que celles qui dépendent de l'inanition des vaisseaux après les hémorragies, les saignées très-abondantes, les évacuations, de quelqu'espece que ce soit, trop souvent réitérées: ou celles qui reconnoissent pour cause la pléthore sanguine dans les sujets d'une contexture délicate. Les unes & les autres

sont parfaitement sues des bons Médecins qui ont écrit sur ce sujet.

Je ne dirai rien de l'histéricisme ni de la fureur utérine, parce que ces maladies sont plus ordinaires aux jeunes filles qu'aux femmes avancées en âge ; je traiterai particuliérement ces objets, quand je m'occuperai des maladies des filles.

Par ce qui vient d'être dit, on juge combien je suis éloigné de penser qu'un traitement général convienne dans la cure des affections nerveuses ; je regarde comme très-dangereuses toutes les méthodes exclusives adoptées par ces Médecins de mode, que les femmes érigent en savans. Quels désordres n'ont pas causé les bains froids, les remedes incendiaires, les elixirs, le régime anti-phlogistique, le fiel de bœuf, le quinquina, les commotions électriques, &c. parce qu'on les a prescrit sans discernement ?

Quand cette maladie dépend de la

trop grande vibratilité de la fibre élémentaire, en augmentant ſa force par l'exercice & les toniques, on fera ceſſer les accidens. Quand les longues méditations ont appauvri les eſprits, une nourriture ſaine & légere, l'abſtinence du travail & la diſſipation ramennent la ſanté. Les liqueurs ſpiritueuſes priſes en quantité modérée, combinées aux eſprits recteurs & aux huiles eſſentielles ameres, ſont très-indiquées. Peut-être agiroit-on prudemment en procurant une diſtraction à l'eſprit, qui rétabliſſe ſa tranquillité par l'eſpérance de ſa guériſon prochaine. Il ſuffit de l'occuper par un plan de curation extraordinaire; s'il eſt ſurpris, il eſt bientôt convaincu. Tel eſt le ſort de l'homme! placé à côté des monumens de ſon génie, ſi ſes facultés intellectuelles s'épuiſent, il ne raiſonne plus la nature des moyens qu'on lui propoſe. Plus il ſont étrangers aux connoiſſances réelles

plus il les saisit avec enthousiasme.

Un homme, connu à Paris par son mérite personnel, fatigué depuis longtems des occupations de son état, étoit dans un épuisement qui avoit alarmé ses amis; il consulta quelques Médecins, qui l'engagerent à renoncer à son travail pour un tems, & à prendre une sorte de dissipation proportionnée à sa foiblesse, afin qu'en usant d'abord d'exercices modérés, on pût l'amener insensiblement à ceux qui étoient plus fatigans; on joignit à ce conseil, celui d'user de quelque eau minérale légérement fondante, pour débarrasser un empâtement commençant dans les visceres du bas-ventre, qui tiroit son origine d'une attitude gênante dans laquelle étoit toujours le malade. Cet avis, qui étoit parfaitement conforme aux indications que présentoit l'état de ce particulier, lui parut trop simple pour pouvoir être utile. Il avoit entendu parler des mer-

veilles d'un Charlatan qui guérissoit toutes les maladies sans remedes; il le consulta : on lui promit une prompte guérison. Tous les deux partirent pour la campagne, où l'Empirique fit suivre le conseil dont j'ai donné le détail plus haut, en y joignant quelques signes & quelques bizarreries dans la façon de lui faire prendre de l'exercice. C'étoit à ces pratiques ridicules qu'on attribuoit tout le succès des remedes, de l'éloignement des affaires, du bon air, de l'exercice, &c. Quelques mois de séjour en campagne, où la dissipation favorisoit l'effet des remedes, rendirent au malade sa premiere santé. Un homme habitué à juger des affaires épineuses, forcé par état à des méditations qui donnent ordinairement un jugement plus assuré sur les objets de crédulité ou de confiance, ne distingua point l'action des agens physiques dont il avoit éprouvé l'influence, d'avec des pratiques qui ne mé ritoien que du mépris.

Puisque l'imagination est affectée dans la plupart des maladies nerveuses, il est utile sans doute de détourner l'attention de l'esprit des objets qui l'occupent souvent d'une maniere fatiguante. Ainsi les voyages, les dissipations, la chasse, & tout ce qui ne demande qu'une application légere doit être prescrit comme contribuant à la guérison; on peut, pour certains malades, conseiller, dans l'usage de ces sortes d'amusemens, des regles bizarres qui les étonnent & qui les tranquillisent. C'est dans ce sens que je pense qu'il est par fois avantageux de fixer l'imagination sur des pratiques extraordinaires, toutes les fois qu'elles pourront procurer du calme en dissipant les chagrins, soit que la cause en soit réelle ou imaginaire. C'est au Médecin à saisir les caracteres & les goûts; c'est sur ces deux points qu'il doit régler les préceptes d'Hygiene, qu'il prescrira aux malades. Il lui est bien

permis d'imiter en cela des Légiſlateurs habiles qui, perſuadés que les uſages les plus utiles n'auroient pas toujours été adoptés par les peuples, ſe ſont trouvés forcés à cacher le but de leur inſtitution par des pratiques bizarres, ſans l'invention deſquelles ils ne ſeroient jamais parvenus à remplir leur objet.

L'ébranlement des nerfs qui a pour cauſe la foibleſſe des viſceres de la digeſtion, eſt une maladie facile à guérir; on preſcrira un électuaire composé de quinquina, de rhubarbe & d'une terre abſorbante en poudre, à quantité égale avec une demi partie de limaille de fer & autant de caſtoreum, le tout mêlé enſemble avec un ſirop convenable; on en fera prendre chaque matin le volume d'une noiſette. Pour les eſtomacs froids, on préférera des tablettes compoſées de végétaux amers & céphaliques préparées ſelon l'art; on joindra à leur uſage

les eaux martiales naturelles ou artificielles, en observant de préparer les malades par des purgatifs amers.

Quand des humeurs errantes & acrimonieuses occasionneront un trouble dans les fonctions, les exutoires, les incisifs, les diaphorétiques & les anti-scorbutiques sont indiqués. Les exutoires conviennent sur-tout quand l'humeur avoit occupé une partie du corps d'où elle a été répercutée, comme après les galles rebelles, les dartres, les évacuations hémorroïdales, &c. on a vu des affections nerveuses, dont les paroxismes étoient très-violens, se dissiper complettement par les vésicatoires.

Les engorgemens qui donnent naissance aux spasmes & aux accidens nerveux quels qu'ils soient, n'admettent point une autre méthode curative que celle que j'ai indiquée quand j'ai traité précédemment des obstructions. Je n'ajouterai qu'un mot à cet égard ;

c'eſt que l'uſage du ſel marin calcaire m'a prouvé, d'une maniere démonſtrative, que cette ſubſtance étoit le meilleur fondant qu'on pût employer. Juſqu'alors elle n'étoit connue que des Chimiſtes par ſes propriétés phyſiques, & aucun Médecin ne l'a encore employée. Les obſervations que j'ai recueillies ſur cet objet & la maniere de l'adminiſtrer avec fruit, feront le ſujet d'un travail particulier, que je tâcherai de publier avant la fin de 1784; c'eſt ſur-tout dans les engorgemens laiteux que ce remede a paru apporter les changemens les plus avantageux & les plus prompts.

Quoique j'aie eu le projet de donner un traité complet des maladies des femmes, je n'ai pas cru devoir retarder la publicité de mes obſervations ſur celles qui attaquent les femmes en couches, à la ſuite des couches & dans la vieilleſſe, parce qu'elles ſont les plus importantes; celles des

filles & des femmes enceintes suivront de près l'impression de ce premier Ouvrage ; j'employerai mes premiers loisirs à rassembler les notes isolées que j'ai recueillies à ce sujet.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES contenus dans ce Volume.

CHAP. I. *Des Maladies chroniques formées par la matiere laiteuse & le fluide des lochies.* page 1
CHAP. II. *De l'amaigrissement après l'accouchement, & des accidens qui dépendent de cet état.* 4
CHAP. III. *De la diarrhée laiteuse.* 9
CHAP. IV. *Du lait qui continue à se porter aux mamelles en trop grande quantité, long-temps après l'accouchement.* 12
CHAP. V. *Du flux laiteux de la matrice.* 16
CHAP. VI. *De la déviation de la matrice.* 20
CHAP. VII. *De la claudication accidentelle.* 27
CHAP. VIII. *Des taches de lait.* 28
CHAP. IX. *Des obstructions formées par l'humeur laiteuse.* 32
CHAP. X. *De l'ulcere de la matrice.* 80
CHAP. XI. *De la Phthisie pulmonaire.* 91
CHAP. XII. *Du Rhumatisme.* 135
CHAP. XIII. *De la secrétion du lait dans les avortemens prématurés, & de la durée de cette fonction dans quelques sujets après l'accouchement au terme ordinaire.* 145
CHAP. XIV. *De la Cachexie, du Scorbut & de l'Hydropisie.* 154
CHAP. XV. *Des Remedes usités dans le Public, pour la guérison des maladies laiteuses.* 169

MALADIES DES FEMMES, A LA CESSATION DES REGLES.

CHAP. I. *De l'irrégularité des Regles & des hémorragies.* 184

CHAP. II. *De l'obstruction de la matrice, cause d'hémorragies rebelles.* 217
CHAP. III. *Des hémorroïdes & de celles de la matrice.* 232
CHAP. IV. *Des ulceres de la matrice.* 250
CHAP. V. Des *Rhagades de l'orifice & du col de la matrice.* 262
CHAP. VI. *De l'état de la matrice qui fait desirer les plaisirs de l'amour.* 266
CHAP. VII. *De l'engorgement de la matrice avec les symptômes d'une légere inflammation.* 274
CHAP. VIII. *Du Prurit de la matrice.* 281
CHAP. IX. *Des Vers de la matrice.* 285
CHAP. X. *Des affections goutteuses & rhumatismales de la matrice.* 287
CHAP. XI. *De la cachexie, suite des hémorragies ou de l'abus des saignées.* 319
CHAP. XII. *De l'Hydropisie, suite d'hémorragie.* 322
CHAP. XIII. *De l'Hydropisie de la matrice.* 332
CHAP. XIV. *De l'Hydropisie enkistée ou ascite fausse.* 349
CHAP. XV. *Des Maladies des ovaires.* 422
CHAP. XVI *Des Pierres de la matrice.* 438
CHAP. XVII. *De la tristesse & de la mélancolie.* 451
CHAP. XVIII. *Des affections nerveuses.* 485

EXTRAIT DES RÉGISTRES de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a nommés, M. Andry & moi, pour examiner un Ouvrage que M. Chambon, l'un de ses Associés ordinaires, a desiré imprimer avec l'approbation & sous le privilége de cette Compagnie.

Cet Ouvrage est divisé en deux parties, dont chacune doit former un volume; la premiere comprend les Maladies aiguës auxquelles les Femmes sont exposées pendant leurs couches; la seconde, les Maladies chroniques qui peuvent en être la suite. M. Chambon a suivi dans son travail, le plan qui nous paroît le plus convenable pour donner sur cette matiere un bon Ouvrage élémentaire; on y trouve ce que les Anciens ont pensé sur la nature & le traitement de ces maladies, réuni dans de nombreuses recherches, & quelques points sur lesquels ils paroissent s'être trompés, indiqués avec soin & rectifiés. Les connoissances que les Observateurs du moyen âge ont ajoutées à celles des Anciens; les découvertes plus récentes faites par les Modernes; celles que l'on doit aux Auteurs étrangers, qui, sur-tout parmi les Anglois, se sont, dans ces derniers temps, beaucoup occupés du même objet; enfin la description de quelques affections du même ordre, qui, sans avoir été totalement inconnues aux Anciens, peuvent être regardées comme nouvellement découvertes, telle que la fiévre puerpérale.

Ce travail d'ailleurs ne doit pas être regardé comme un simple Précis, dans lequel l'Auteur

ſe ſeroit borné à rapporter la doctrine des Auteurs connus ſur cette matiere. M. Chambon y joint pluſieurs détails qui lui ſont particuliers ; tels ſont les réſultats des obſervations qu'il a recueillies dans la pratique de cette partie de la Médecine, à laquelle il paroît avoir donné une attention particuliere ; des vues nouvelles ſur la maniere de traiter quelques-unes de ces maladies ; l'explication de pluſieurs phénomenes de l'économie animale que l'on n'avoit point encore apperçus, ou dont on n'avoit pas rendu raiſon ; enfin l'indication de quelques remedes, tirés principalement de la claſſe des ſubſtances ſalines & des ſels neutres à baſe calcaire & déliqueſcens, dont il a éprouvé les bons effets dans le traitement des affections laiteuſes.

Cet Ouvrage eſt écrit avec ordre & clarté ; il nous paroît très-propre à remplir le but que M. Chambon ſe propoſe, en le publiant, celui de fixer l'attention des Médecins ſur un grand ordre de maladies, auſſi peu connues qu'il eſt intéreſſant qu'elles le ſoient pour le bonheur & la conſervation d'un ſexe qui doit nous être précieux à tant d'égards.

Nous penſons qu'il mérite l'approbation de la Société ; & qu'il eſt très-digne d'être imprimé ſous ſon privilége.

Signés, ANDRY & THOURET.

La Société Royale de Médecine ayant entendu, dans ſa Séance tenue au Louvre le 23 du préſent mois, la lecture du rapport ci-deſſus, a entiérement adopté l'avis de ſes Commiſſaires.

En foi de quoi j'ai ſigne le préſent, à Paris, le 24 Janvier 1784.

VICQ D'AZYR,
Secrétaire perpétuel.

AVERTISSEMENT.

Malgré les précautions qu'on a prises, il s'est glissé un grand nombre de fautes dans cet Ouvrage ; nous avons laissé subsister la plupart de celles qui n'interrompent pas le sens des phrases, ainsi que celles de ponctuation ; nous nous sommes seulement attachés à corriger celles qui sont plus graves. Pour lire ce livre sans être interrompu, il seroit nécessaire de remplacer les mots passés ou défectueux d'après l'Errata suivant.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page 17 *lig.* 1. remplissent, *lis.* environnent.
Page 19, *lig.* 17, ce paragraphe, *lis.* paragraphe précédent.
Page 24, *lig.* 21, par la contraction, *lis* la contraction.
Page 32, *lig.* 4, n'arrêtoit une, *lis.* n'arrêtoit pas.
Idem, *lig.* 5, périr la malade, *lis.* faire périr.
Page 42, *lig.* 3, ne soit pas lâche, *lis.* soit lâche.
Page 45, *lig.* 23, mais comme il, *lis.* mais il.
Page 46, *lig.* 2, des couches, on, *lis.* des couches. On.
Page 51, *lig.* dern. ces causes, *lis.* ses causes.
Page 52, *lig.* 19, tarder, *lis.* se hâter.
Page 56, *lig.* 24, pour le faire passer, *lis.* & le faire passer.

Page 57, *lig.* 11, ver quelque, *lis.* éprouver quelque.

Page 62, *lig.* 16, sa sympathie, *lis.* la sympathie.

Page 66, *lig.* 11, qu'ils donnent, *lis.* qu'ils donnoient.

Page 73, *lig.* 7, sa portion, *lis.* la portion.

Page 77, *lig.* 14, tout ce sang, *lis.* tout le sang.

Page 85, *lig.* 10, contenues, *lis.* contenus.

Page 90, *lig.* 4, grande matiere, *lis.* grande quantité de matiere.

Page 92, *lig.* 4, animaux, *ajoutez*, les plus robustes.

Page 95, *lig.* 15, & acquierent, *lis.* celles-ci acquierent.

Page 99, *lig.* 5, sont exposées, *lis.* sont rarement exposées.

Page 104, *lig.* 10, laissé écouler, *lis.* laisser persister.

Page 106, *lig.* 2, & qu'elle éprouva, *lis.* elle éprouvoit.

Page 107, *lig.* 8, cette derniere, *lis.* l'une & l'autre.

Page 137, *lig.* 2. composent, *lis.* compensent.

Idem. lig. 20, égard, *lis.* d'égards.

Page 153, *lig.* 7. reter, *lis.* téter.

Page 182, *lig.* 16, pour musquer, *lis.* pour masquer.

Page 189, *lig.* 18, par eux, *lis.* par elles.

Page 191, *lig.* 21, glandes & les, *lis.* glandes & leurs.

Page 194, *lig.* 15, calmées, *lis.* calmés.

Page 210, *lig.* 13, trône, *lis.* tronc.

Page 211, *lig.* 17, sauvés, *lis.* sauvées.

Page 232, *lig.* 7, presqu'égal, *lis.* supérieur.

Idem. lig. 8, à 28 ou 30, *lis.* 32 ou 33.

Page 234, *lig.* 20, faites. Ensuite, *lis.* faites ensuite.

Page 240, *lig.* 22, la glutination, *lis.* l'agglutination.
Page 264, *lig.* 2, le malade, *lis.* la malade.
Page 265, *lig.* 19, remittent, *lis.* renittent.
Page 275, *lig.* 19, ſubreſie, *lis.* lubréſie.
Page 282, *lig.* 10, plus intenſe, *lis.* ſera plus intenſe.
Page 287, *lig.* 20, appropriée l'état, *lis.* appropriée à.
Page 306, *lig.* 3, ℥ ß. *lis.* ℥ ij.
Page 308, *lig.* 5, un gros, *lis.* trois gros.
Page 324, *lig.* 11, repréſentera, *lis.* préſentera.
Page 330, *lig.* 17, les principes, *lis.* ſes principes.
Page 331, *lig.* 8, une tumeur, *lis.* une humeur.
Page 333, *lig.* 10, des loix, *lis.* de loix.
Page 339, *lig.* 7, qui cauſent, *lis.* quand ils ſont attaqués de.
Page 349, *lig.* 7, la malade, *lis.* la maladie.
Page 402, *lig.* 12, mêlé, *lis.* à laquelle on mêlera.
Page 406, *lig.* 3, les différens, *lis.* ſes différens.
Idem lig. 4. *effacez* par leſquels elle ſe préſente.
Page 415, *lig.* 17, acquerroient, *lis.* acquerreroient.
Page 464, *lig.* 17, des maladies, *lis.* ſur les maladies.
Page 480, *lig.* 7, ſuites, *lis.* ſymptômes.
Page 481, *lig.* 20, grains, *lis.* gouttes.
Page 496, *lig.* 13, comme, *lis.* comment.

DEUXIEME VOLUME.

Page 2, *lig.* 16, ne fait, *lis.* fait.
Page 12, *lig.* 9, fumelere. *lis.* fumetere.
Page 60, *lig.* 4. partent, *lis.* portent.
Page 76, *lig.* 6, ſa lymphe, *lis.* la lymphe.

= INV. 1338 =

Page 144, *lig.* 13, si à en juger, *lis.* à en juger.

Page 348, *lig. penult.* qu'on ne peut, *lis.* qu'on peut.

Page 364, *lig.* 20, fermentation, *lis.* formation.

Page 381, *lig.* 22, fausses-côtes, *ajoutez* renfermée dans des membranes diversement dispersées, &c.

Page 405, *lig.* 18, ce qui applique, *lis.* ce qui explique.

Page 433, *lig.* 17, circonspection, *lis.* circonscription.